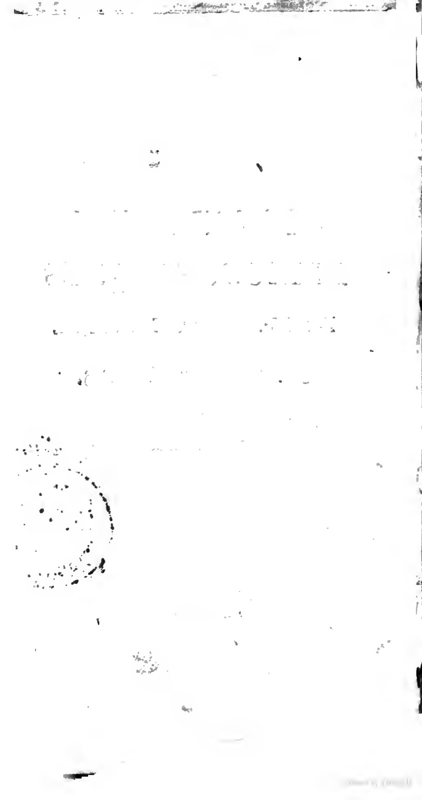


BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
XXIV
A
49
NAPOLI

ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES

DE Mr. DE LA METTRIE.

TOME PREMIER.



ŒUVRES PHILOSOPHIQUES

DE Mr. DE LA METTRIE.

NOUVELLE EDITION,

Corrigée & augmentée.

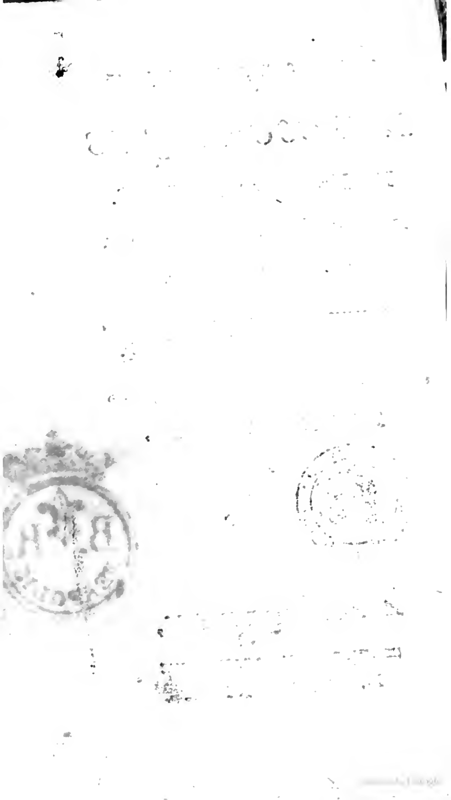
Deus nobis hæc otia fecit.
VIRGIL.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

M. DCC. LXXIV.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

JE me propose de prouver que la philosophie, toute contraire qu'elle est à la morale & à la religion, non-seulement ne peut détruire ces deux liens de la société, comme on le croit communément, mais ne peut que les resserrer & les fortifier de plus en plus. Une dissertation de cette importance, si elle est bien faite, vaudra bien, à mon avis, une de ces préfaces triviales, où l'auteur, humblement à genoux devant le public, s'encense cependant avec sa modestie ordinaire: & j'espere qu'on ne la trouvera pas à la tête d'ouvrages de la nature de ceux que j'ose réimprimer, malgré tous les cris d'une haine * qui ne mérite que le plus parfait mépris.

Ouvrez les yeux ; vous verrez affichés de toutes parts :
« *Preuves de l'existence de Dieu par les* » *merveilles de la nature.*

* Odium theologicum.

„ *Preuves de l'immortalité de l'ame par*
„ *la géometrie & l'algebre.*
„ *La religion prouvée par les faits.*
„ *Théologie physique.* „

Et tant d'autres livres semblables. Lisez-les, sans autre préparation, vous serez persuadé que la philosophie est par elle-même favorable à la religion & à la morale, & qu'enfin l'étude de la nature est le plus court chemin pour arriver, tant à la connoissance de son adorable auteur, qu'à l'intelligence des vérités morales & révélées. Livrez-vous ensuite à ce genre d'étude ; & sans embrasser toute cette vaste étendue de physique, de botanique, de chymie, d'histoire naturelle, d'anatomie, sans vous donner la peine de lire les meilleurs ouvrages des philosophes de tous les siecles, faites-vous médecin seulement, & à coup sûr vous le serez comme les autres. Vous reconnoîtrez la vanité de nos déclamateurs, soit qu'ils fassent retentir nos temples, soit qu'ils se récrient éloquemment dans leurs ouvrages sur les merveilles de la nature ; & suivant l'homme pas à pas, dans ce qu'il tient de ses divers âges, dans ses passions, dans ses maladies, dans sa structure, comparée à celle des animaux, vous conviendrez que la foi seule nous conduit à la croyance d'un être suprême ; & que l'homme, organisé comme

les autres animaux, pour quelques degrés d'intelligence de plus, soumis aux mêmes loix, n'en doit pas moins subir le même sort. Ainsi du faîte de cette immortalité glorieuse, du haut de cette belle machine théologique, vous descendrez, comme d'une *gloire* d'opéra, dans ce parterre physique, d'où ne voyant par-tout autour de vous que matiere éternelle, & formes qui se succedent & périssent sans cesse, confus, vous avouerez qu'une entiere destruction attend tous les corps animés. Et enfin le tronc du systême des mœurs parfaitement déraciné par la philosophie, tous les efforts qu'on a faits pour concilier la philosophie avec la morale, & la théologie avec la raison, vous paroîtront frivoles & impuissans.

Tel est le premier point de vue, & le plan de ce discours; avançons & développons toutes ces idées vagues & générales.

La philosophie, aux recherches de laquelle tout est soumis, est soumise elle-même à la nature, comme une fille à sa mere. Elle a cela de commun avec la vraie médecine, qu'elle se fait honneur de cet esclavage, qu'elle n'en connoît point d'autre, & n'entend point d'autre voix. Tout ce qui n'est pas puisé dans le sein même de la nature, tout ce qui n'est pas phénomenes, causes, effets, science des choses en un mot, ne regarde en rien la

philoſophie, & vient d'une ſource qui lui eſt étrangere.

Telle eſt la morale ; fruit arbitraire de la politique, qui peut à juſte titre revendiquer ce qu'on lui a injuſtement uſurpé. Nous verrons dans la ſuite pourquoi elle a mérité d'être miſe au nombre des parties de la philoſophie, à laquelle il eſt évident que proprement elle n'appartient pas.

Les hommes ayant formé le projet de vivre enſemble, il a fallu former un ſyſtême de mœurs politiques, pour la ſureté de ce commerce : & comme ce ſont des animaux indociles, difficiles à dompter, & courant *ſpontanément* au bien-être, *per fas & nefas*, ceux qui par leur ſageſſe & leur génie ont été dignes d'être placés à la tête des autres, ont ſagement appellé la religion au ſecours des regles & des loix, trop ſenſées, pour pouvoir prendre une autorité abſolue ſur l'impétueuſe imagination d'un peuple turbulent & frivole. Elle a paru les yeux couverts d'un bandeau ſacré; & bientôt elle a été entourée de toute cette multitude qui écoute bouche béante & d'un air ſtupéfait les merveilles dont elle eſt avide ; merveilles qui la contiennent, ô prodige! d'autant plus qu'elle les comprend moins.

Au double frein de la morale & de la religion, on a prudemment ajouté celui des ſupplices. Les bonnes, & ſur-tout les

ides actions n'ont point été sans ré-
ipenſe, ni les mauvaiſes ſans punition,
e funeſte exemple des coupables a re-
u ceux qui alloient le devenir. Sans
gibets, les roues, les potences, les
afauts, ſans ces hommes vils, rebut
a nature entiere, qui pour de l'argent
ingleroient l'univers, malgré le jeu de
tes ces merveilleuſes machines, le plus
ble n'eût point été à l'abri du plus fort.
Puiſque la morale tire ſon origine de la
itique, comme les loix & les bour-
ux; il s'enſuit qu'elle n'eſt point l'ou-
ge de la nature, ni par conſéquent de
philoſophie, ou de la raiſon, tous ter-
s ſynonymes.

De-là encore il n'eſt pas ſurprenant que
philoſophie ne conduiſe point à la mo-
e, pour ſe joindre à elle, pour prendre
n parti, & l'appuyer de ſes propres for-
s. Mais il ne faut pas croire pour cela
'elle nous y conduiſe, comme à l'enne-
, pour l'exterminer; ſi elle marche à
e, le flambeau à la main, c'eſt pour la
connoître en quelque ſorte, & juger de
ng-froid de la différence eſſentielle de
urs intérêts.

Autant les choſes ſont différentes des
œurs, le ſentiment des loix, & la vérité
: toute convention arbitraire, autant la
hiloſophie eſt différente de la morale;
u ſi l'on veut, autant la morale de la

nature (car elle a la ſienne) differe de celle qu'un art admirable a ſagement inventée. Si celle-ci paroît pénétrée de reſpect pour la céleſte ſource dont elle eſt émanée (la religion), l'autre n'en a pas un moins profond pour la vérité, ou pour ce qui en a même la ſimple apparence, ni un moindre attachement à ſes goûts, ſes plaiſirs, & en général à la volupté. La religion eſt la bouſſole de l'une ; le plaiſir celle de l'autre, en tant qu'elle ſent ; la vérité en tant qu'elle penſe.

Ecoutez la premiere : elle vous ordonnera impérieuſement de vous vaincre vous-mêmes ; décidant ſans balancer que rien n'eſt plus facile, & que " pour être vertueux, il ne faut que vouloir. „ Prêtez l'oreille à la ſeconde ; elle vous invitera à ſuivre vos penchans, vos amours & tout ce qui vous plaît : ou plutôt dès-lors vous les avez déjà ſuivis. Eh ! que le plaiſir qu'elle nous inſpire, nous fait bien ſentir, ſans tant de raiſonnemens ſuperflus, que ce n'eſt que par lui qu'on peut être heureux !

Ici, il n'y a qu'à ſe laiſſer doucement aller aux agréables impulſions de la nature : là, il faut ſe roidir, ſe *regimber* contr'elle. Ici, il ſuffit de ſe conformer à ſoi-même, d'être ce qu'on eſt, & en quelque ſorte de ſe reſſembler ; là, il faut reſſembler aux autres malgré ſoi, vivre &

presque penser comme eux. Quelle comédie !

Le philosophe a pour objet ce qui lui paroît vrai ou faux, abstraction faite de toutes conséquences : le législateur, peu inquiet de la vérité, craignant même peut-être (faute de philosophie, comme on le verra) qu'elle ne transpire, ne s'occupe que du juste & de l'injuste, du bien & du mal moral. D'un côté, tout ce qui paroît être dans la nature, est appellé vrai ; & on donne le nom de faux à tout ce qui n'y est point, à tout ce qui est contredit par l'observation & par l'expérience : de l'autre, tout ce qui favorise la société, est décoré du nom de juste, d'équitable, &c. tout ce qui blesse ses intérêts, est flétri du nom d'injuste ; en un mot, la morale conduit à l'équité, à la justice, &c. & la philosophie, tant leurs objets sont divers, à la vérité.

La morale de la nature ou de la philosophie, est donc aussi différente de celle de la religion & de la politique, mere de l'une & de l'autre, que la nature l'est de l'art. Diamétralement opposées, jusqu'à se tourner le dos, qu'en faut-il conclure, sinon que la philosophie est absolument inconciliable avec la morale, la religion & la politique. Rivales triomphantes dans la société, honteusement humiliées dans la solitude du cabinet & au flambeau de

la raison : humiliées sur-tout par les vains efforts même que tant d'habiles gens ont faits pour les accorder ensemble.

La nature auroit-elle tort d'être ainsi faite, & la raison de parler son langage, d'appuyer ses penchans & de favoriser tous ses goûts? La société d'un autre côté auroit elle tort à son tour de ne pas se mouler sur la nature? Il est ridicule de demander l'un, & tout-à-fait extravagant de proposer l'autre.

Mauvais moule sans doute pour former une société, que celui d'une raison, si peu à la portée de la plupart des hommes, que ceux qui l'ont le plus cultivée peuvent seuls en sentir l'importance & le prix! Mais aussi, plus mauvais moule encore pour former un philosophe, celui des préjugés & des erreurs qui sont la base fondamentale de la société.

Cette réflexion n'a point échappé à la prudence des législateurs éclairés; ils ont trop bien connu les animaux qu'ils avoient à gouverner.

On fait aisément croire aux hommes ce qu'ils desirent; on leur persuade sans peine ce qui flatte leur amour propre; & ils étoient d'autant plus faciles à séduire, que leur supériorité sur les autres animaux les avoit déjà aidés à se laisser éblouir. Ils ont cru qu'un peu de boue organisée pouvoit être immortelle.

La nature désavoue cependant cette
›ctrine puérile: c'est comme une écume
ı'elle rejette & laisse au loin sur le rivage
: la mer théologique; &, si l'on me per-
et de continuer de parler métaphorique-
ent, j'oserais dire que tous les rayons
ıi partent du sein de la nature, forti-
és & comme réfléchis par le précieux
iroir de la philosophie, détruisent &
ettent en poudre un dogme qui n'est
›ndé que sur la prétendue utilité morale
ont il peut être. Quelle preuve en de-
ıandez-vous? Mes ouvrages mêmes, puis-
u'ils ne tendent qu'à ce but, ainsi que tant
'autres beaucoup mieux faits, ou plus
ıvans, s'il faut l'être pour démontrer ce
ui saute aux yeux de toutes parts: qu'il n'y
qu'une vie, & que l'homme le plus su-
erbe, les établit en vain sur une vanité
ıortelle comme lui. Oui, & nul sage n'en
isconvient, l'orgueilleux monarque meurt
out en entier, comme le sujet modeste &
e chien fidele: vérité terrible, si l'on veut,
nais pour ces esprits dont l'enfance est l'âge
ternel; ces esprits auxquels un fantôme
ait peur; car elle ne laisse pas plus de
loute que de crainte chez ceux qui son
ant soit peu capables de réfléchir, chez
:eux qui ne détournent pas la vue de ce
ıui la frappe à chaque instant d'une façon
i vive & si claire; chez ceux enfin qui ont

acquis, pour le dire ainsi, plus de maturité que d'adolescence.

Mais si la philosophie est contraire aux conventions sociales, aux principaux dogmes de la religion, aux mœurs, elle rompt les liens qui tiennent les hommes entr'eux! Elle sappe l'édifice de la politique par ses fondemens!

Esprits sans profondeur, & sans justesse, quelle terreur panique vous effarouche! Quel jugement précipité vous emporte au-delà du but & de la vérité! Si ceux qui tiennent les rênes des empires, ne réfléchissoient pas plus solidement, ô le bel honneur, & la brillante gloire qui leur en reviendroit! La philosophie prise pour un poison dangereux, la philosophie, ce solide pivot de l'éloquence, cette lymphe nourriciere de la raison, seroit proscrite de nos conversations, & de nos écrits; impérieuse & tyrannique reine, on n'oseroit en prononcer même le nom; sans craindre la Sibérie: & les philosophes chassés & bannis, comme perturbateurs, auroient le même sort qu'autrefois les prétendus médecins de Rome.

Non, erreur sans doute, non la philosophie ne rompt, ni ne peut rompre les chaînes de la société. Le poison est dans les écrits des philosophes, comme le bonheur dans les chansons, ou comme l'esprit dans les bergers de Fontenelle. On chante un

onheur imaginaire ; on donne aux bergers ans une églogue un esprit qu'il n'ont pas : n suppose dangereux ce qui est bien oigné de l'être : car la sappe dont nous vons parlé, bien différente de celle de nos anchées, est idéale, méthaphysique, & ar conséquent elle ne peut rien détruire, i renverser, si ce n'est hypothétiquement. Ir qu'est ce que renverser dans une hypoese les usages introduits & accrédités dans vie civile ? C'est n'y point toucher réellement, & les laisser dans toute leur vigueur.

Je vais tâcher de prouver ma these par es raisonnemens sans réplique.

De la contradiction de principes d'une ature aussi diverse que ceux de la philosohie & de la politique ; des principes dont e but & l'objet sont essentiellement difféens, il ne s'ensuit nullement que les uns éfutent ou détruisent les autres. Il n'en est as des spéculations philosophiques, aux rincipes reçus dans le monde, & de la royance nécessaire (je suppose) à la fureté lu commerce des hommes, comme de la héorie à la pratique de cet art. Ici, l'une a une influence si directe, si absolue sur l'autre, que malheur aux malades, dont quelque Chiraca a enflé le mauvais chemin ! Là, des méditations philosophiques, aussi innocentes que leurs auteurs, ne peuvent corrompre ou empoisonner la pratique de

la société, qui n'a point d'usages respectés par le peuple, si comiques & si ridicules qu'ils soient, auxquels tout philosophe n'applaudisse aussi volontiers, quand il le faut, que ceux qui le sont le moins : fort fâché sans doute de porter le moindre échec à ce qui fait, ou plutôt passe pour faire la tranquillité publique.

La raison pour laquelle deux choses aussi contraires en apparence, ne se nuisent cependant en aucune maniere, c'est donc que leurs objets n'ont rien de commun entr'eux, leur but étant aussi divers, aussi éloigné l'un de l'autre, aussi opposé, que l'orient & l'occident. Nous verrons dans la suite que loin de se détruire, la philosophie & la morale peuvent très-bien agir & veiller de concert à la sureté du public; nous verrons que si l'une influe sur l'autre, ce n'est qu'indirectement, mais toujours à son avantage; de sorte que, comme je l'ai dit d'abord, les nœuds de la société sont resserrés par ce qui semble à la premiere vue, devoir les rompre & les dissoudre : Paradoxe plus surprenant encore que le premier, & qui ne sera pas moins clairement démontré, à ce que j'espere, à la fin de ce discours.

Quelle lumiere affreuse seroit celle de la philosophie, si elle n'éclairoit les uns, qui sont en si petit nombre, que pour la perte

la ruine des autres, qui composent presque tout l'univers.

Gardons-nous de le penser. Les perturbateurs de la société n'ont été rien moins que des philosophes, comme on le verra plus loin; & la philosophie, amoureuse de la seule vérité, tranquille contemplatrice des beautés de la nature, incapable de témérité & d'usurpation, n'a jamais empiété sur les droits de la politique. Quel est le philosophe en effet, si hardi qu'on veuille le supposer, qui en attaquant le plus vivement à force ouverte tous les principes de la morale, comme j'ose le faire dans mon *Anti-Séneque*, disconvienne que les intérêts du public ne soient pas d'un tout autre prix que ceux de la philosophie?

La politique, entourée de ses ministres, va criant dans les places publiques, dans les chaires, & presque sur les toits: *Le corps n'est rien, l'ame est tout; mortels, sauvez-vous, quoiqu'il vous en coûte.* Les philosophes rient, mais ils écrivent tranquillement; pour apôtres & pour ministres, ils n'ont qu'un petit nombre de sectateurs aussi doux & aussi paisibles qu'eux, qui peuvent bien se réjouir d'augmenter leur troupeau, & d'enrichir leur domaine de l'heureuse acquisition de quelques beaux génies, mais qui seroient au désespoir de suspendre un moment le grand courant des choses civiles, loin de vouloir, comme

on l'imagine communément, tout bouleverset.

Les prêtres déclament, échauffent les esprits par des promesses magnifiques, bien dignes d'enfler un sermon éloquent; ils prouvent tout ce qu'ils avancent, sans se donner la peine de raisonner; ils veulent enfin qu'on s'en rapporte à Dieu, sur quelques autorités apocryphes: & leurs foudres sont prêts à écraser & réduire en poudre quiconque est assez raisonnable pour ne pas vouloir croire aveuglément tout ce qui révolte le plus la raison. Que les philosophes se conduisent plus sagement! Pour ne rien promettre, ils n'en sont pas quitte à si bon marché; ils paient en choses sensées & en raisonnemens solides, ce qui ne coûte aux autres que du poumon, & une éloquence aussi vuide & aussi vaine que leurs promesses. Or le raisonnement pourroit-il être dangereux, lui qui n'a jamais fait ni enthousiaste, ni secte, ni même théologien?

Entrons dans un plus grand détail, pour prouver plus clairement, que la philosophie la plus hardie n'est point essentiellement contraire aux bonnes mœurs, & ne traîne en un mot aucune sorte de danger à sa suite.

Quel mal, je le demande aux plus grands ennemis de la liberté de penser & d'écrire, quel mal y a-t-il d'acquiescer à ce qui paroît

ai, quand on reconnoît avec la même
ndeur, & qu'on suit avec la même fidé-
té ce qui paroît sage & utile? A quoi
rviroit donc le flambeau de la physique?
quoi bon toutes ces curieuses observa-
ons? Il faudroit éteindre l'un, & dé-
igner les autres; au lieu d'encourager,
omme font les plus grands princes, les
ommes qui se dévouent à ces laborieuses
cherches. Ne peut-on tâcher de deviner
d'expliquer l'énigme de l'homme? En
cas plus on seroit philosophe, plus,
qu'on n'a jamais pensé, on seroit mau-
is citoyen. Enfin quel funeste présent
roit la vérité, si elle n'étoit pas toujours
onne à dire? Quel apanage superflu se-
it la raison, si elle étoit faite pour être
ptivée & subordonnée? Soutenir ce sys-
me, c'est vouloir ramper, & dégrader
espece humaine: croire qu'il est des vé-
tés qu'il vaut mieux laisser éternellement
nsevelies dans le sein de la nature, que
les produire au grand jour, c'est fa-
oriser la superstition & la barbarie.

Qui vit en citoyen, peut écrire en phi-
losophe.

Mais écrire en philosophe, c'est en-
igner le matérialisme! Eh bien! quel
al! Si ce matérialisme est fondé, s'il
t l'évident résultat de toutes les obser-
tions & expériences des plus grands
hilosophes & médecins; si l'on n'em-

braſſe ce ſyſtême, qu'après avoir attentivement ſuivi la nature, fait les mêmes pas aſſidument avec elle dans toute l'étendue du regne animal, & pour ainſi dire, après avoir approfondi l'homme dans tous ſes âges & dans tous ſes états? Si l'orthodoxe ſuit le philoſophe plutôt qu'il ne l'évite; s'il ne cherche ni ne forge exprès ſa doctrine, s'il la rencontre en quelque ſorte, qu'elle ſe trouve à la ſuite de ſes recherches & comme ſur ſes pas, eſt-ce donc un crime de la publier? La vérité même ne vaudroit-elle donc pas la peine qu'on ſe baiſsât en quelque ſorte pour la ramaſſer?

Voulez-vous d'autres argumens favorables à l'innocence de la philoſophie? Dans la foule qui ſe préſente, je ne choiſirai que les plus frappans.

La Motte le Vayer a beau dire que la mort eſt préférable à la mendicité; non-ſeulement cela ne dégoûte point de la vie ces *objets dégoûtans de la pitié publique*, (eh! quel ſi grand malheur, s'il étoit poſſible que ces malheureux, acceſſibles à cette façon de penſer, délivraſſent la ſociété d'un poids plus qu'inutile à la terre)! mais quel eſt l'infortuné mortel qui, du faîte de la fortune précipité dans un abyme de miſere, ait, en conſéquence de cette propoſition philoſophique, attenté à ſes jours?

Les Stoïciens ont beau crier: *Sors de la*

ie, si elle t'est à charge ; il n'y a ni raison, i gloire à rester en proie à la douleur, ou à a pauvreté ; délivre-toi de toi-même, ends-toi insensible, comme heureux, à quelue prix que ce soit. On ne se tue pas plus our cela, qu'on ne tue les autres ; & on 'en vole pas davantage, soit qu'on ait e la religion, soit qu'on n'en ait pas. 'instinct, l'espérance (divinité qui sourit ux malheureux, sentiment qui meurt le ernier dans l'homme,) & la potence, y nt mis bon ordre. On ne se prive de la ie, que par un sentiment de malheur, ennui, de crainte, ou de certitude d'être ncore plus mal qu'on n'est, sentiment oir, production atrabilaire, dans lauelle les philosophes & leurs livres n'entent pour rien. Telle est la source du uicide, & non tout systême solidement isonné, à moins qu'on ne veuille y outer cet enthousiasme, qui faisoit ercher la mort aux lecteurs d'Hégésias.
C'est ainsi que, quoiqu'il soit permis, ivant la loi de la nature & Puffendorf, prendre par force un peu de ce qu'un itre a de trop, dans la plus pressante exémité, on n'ose cependant se faire juse à soi-même par une violence si légine & si indispensable en apparence, rce que les loix la punissent ; trop fours, hélas ! aux cris de la nature aux abois. ant il est vrai, pour le dire en passant,

que si les loix ont en général raison d'être séveres, elles trouvent quelquefois de justes motifs d'indulgence ; car puisque le particulier renonce sans cesse à lui-même en quelque sorte, pour ne point toucher aux droits du public ; les loix qui les protegent, ceux qui ont l'autorité en main, devroient à leur tour, ce me semble, rabattre de leur rigoureuse sévérité, faire grace avec humanité à des malheureux qui leur ressemblent, se prêter à des besoins mutuels, & enfin ne point tomber en des contradictions si barbares avec leurs freres.

Le moyen de souscrire aux moindres inconvéniens d'une science qui a mérité le suffrage & la vénération des plus grands hommes de tous les siecles ! Les matérialistes ont beau prouver que l'homme n'est qu'une machine, le peuple (1) n'en croira jamais rien. Le même instinct qui le retient à la vie, lui donne assez de vanité pour croire son âme immortelle, & il est trop fou & trop ignorant pour jamais dédaigner cette vanité-là.

J'ai beau inviter ce malheureux à n'avoir point de remords d'un crime dans

(1) Quel si grand mal, quand il le croiroit ? Graces à la sévérité des loix, il pourroit être *Spinosiste*, sans que la société eût rien à craindre de la destruction des autels, où semble conduire ce hardi systême.

equel il a été entraîné, comme on l'est
ur-tout parce qu'on nomme premier mou-
ement ; il en aura cependant, il en sera
oursuivi ; on ne se dépouille point sur
ne simple lecture, de *principes* si *accoutu-*
més, qu'on les prend pour *naturels.* La
onscience ne se racornit qu'à force de
célératesse & d'infamie, pour lesquelles,
oin d'y inviter, à Dieu ne plaise ! J'ai
âché d'inspirer toute l'horreur, dont je
e suis moi-même pénétré. Ainsi chansons
our la multitude, que tous nos écrits :
aisonnemens frivoles, pour qui n'est
oint préparé à en recevoir le germe ; pour
eux qui le sont, nos hypotheses sont éga-
lement sans danger. La justesse & la péné-
ration de leur génie a mis leur cœur en
ureté, devant ces hardiesses, &, si j'ose
e dire, ces *nudités d'esprit.*

Mais quoi, les hommes vulgaires ne
ourroient-ils être enfin séduits par quel-
ues lueurs philosophiques, faciles à en-
revoir dans ce torrent de lumieres, que
a philosophie semble aujourd'hui verser
pleines mains ? Et comme on prend beau-
oup de ceux avec lesquels on vit, ne peut-
n pas facilement adopter les opinions
ardies, dont les livres philosophiques
ont remplis, moins à la vérité, (quoi-
u'on pense ordinairement le contraire),
ujourd'hui qu'autrefois.

Les vérités philosophiques ne sont que

des ſyſtêmes, dont l'auteur qui a le plus d'art, d'eſprit & de lumieres, eſt le plus ſéduiſant ; ſyſtêmes ou chacun peut prendre ſon parti, parce que le pour n'eſt pas plus démontré que le contre pour la plupart des lecteurs ; parce qu'il n'y a d'un côté & de l'autre ; que quelques degrés de probabilité de plus & de moins, qui déterminent & forcent notre *aſſentiment*, & même que les ſeuls *bons* eſprits, (eſprits plus rares que ceux qu'on appelle *beaux*), peuvent ſentir, ou ſaiſir. Combien de diſputes, d'erreurs, de haines & de contradictions, a enfanté la fameuſe queſtion de la liberté, ou du fataliſme. Ce ne ſont que des hypotheſes cependant. L'eſprit borné, ou illuminé, croyant à la doctrine de mauvais cahiers qu'il nous débite d'un air ſuffiſant, s'imagine bonnement que tout eſt perdu, morale, religion, ſociété, s'il eſt prouvé que l'homme n'eſt pas libre. L'homme de génie au contraire, l'homme impartial & ſans préjugés, regarde la ſolution du problême, qu'elle qu'elle ſoit, comme fort indifférente, & en ſoi, & même eut égard à la ſociété. Pourquoi ? c'eſt qu'elle n'entraîne pas dans la pratique du monde les relations délicates & dangereuſes, dont ſa théorie paroît menacer. J'ai cru prouver que les remords ſont des préjugés de l'éducation, & que l'homme eſt une machine qu'un fataliſme

ɔſolu gouverne impérieuſement : j'ai pu
ıe tromper, je veux le croire : mais ſup-
ɔſé, comme je penſe ſincérement, que
:la ſoit philoſophiquement vrai : qu'im-
ɔrte ? Toutes ces queſtions peuvent être
iſes dans la claſſe du point mathémati-
ıe, qui n'exiſte que dans la tête des
ometres, & de tant de problêmes de
ométrie & d'algebre, dont la ſolution
aire & idéale montre toute la force de
ſprit humain ; force qui n'eſt point enne-
ie des loix, théorie innocente & de pure
ıriosité, qui eſt ſi peu reverſible à la pra-
que qu'on n'en peut faire plus d'uſage,
ıe de toutes ces vérités métaphyſiques
: la plus haute géométrie.

Je paſſe à de nouvelles réflexions natu-
llement liées aux précédentes, qu'elles
: peuvent qu'appuyer de plus en plus.

Depuis que le polythéiſme eſt aboli par
; loix, en ſommes-nous plus honnêtes
:ns ? Julien, apoſtat, valoit-il moins
ıe chrétien ? En étoit-il moins un grand
ɔmme, & le meilleur des princes ? Le
ıriſtianiſme eût-il rendu Caton le Cenſeur
oins dur & moins féroce ? Caton d'U-
que moins vertueux ? Cicéron moins ex-
llent citoyen ? &c. Avons-nous en un
ot plus de vertus que les payens ? Non,
ils n'avoient pas moins de religion que
ɔus ; ils ſuivoient la leur, comme nous
ivons la nôtre, c'eſt-à-dire fort mal, ou

point du tout. La ſuperſtition étoit abandonnée au peuple & aux prêtres, croyans (1) mercenaires; tandis que les honnêtes gens, ſentant bien que pour l'être la religion leur étoit inutile, s'en moquoient. Croire un Dieu, en croire pluſieurs, regarder la nature comme la cauſe aveugle & inexplicable de tous les phénomenes; ou ſéduit par l'ordre merveilleux qu'ils nous offrent, reconnoître un intelligence ſuprême, plus incompréhenſible encore que la nature; croire que l'homme n'eſt qu'un animal comme un autre, ſeulement plus ſpirituel; ou regarder l'ame comme une ſubſtance diſtincte du corps, & d'une eſſence immortelle: voilà le champ où les philoſophes ont fait la guerre entr'eux, depuis qu'ils ont connu l'art de raiſonner; & cette guerre durera tant que cette *reine des hommes*, l'opinion, régnera ſur la terre; voilà le champ où chacun peut encore aujourd'hui ſe battre, & ſuivre parmi tant d'étendards, celui qui rira le plus à ſa fortune, ou à ſes préjugés, ſans qu'on ait rien à craindre de ſi frivoles & ſi vaines eſcarmouches. Mais c'eſt ce que ne peuvent comprendre ces eſprits qui ne voient pas plus loin que leurs yeux: ils ſe noient dans cette mer de raiſonnemens. En voici d'autres qui par leur ſimplicité ſeront peut-

(1) Pour la plupart.

e plus à la portée de tout le monde. Comme le silence de tous les anciens teurs prouve la nouveauté de certain al immonde, celui de tous les écrivains r les maux qu'auroit causés la philosoie, (dans la supposition qu'elle en ause, ou en peut causer), dépose en faeur de sa bénignité & de son innocence.

Quant à la communication, ou si l'on eut, à la contagion que l'on craint, je ie la crois pas possible. Chaque homme est si fortement convaincu de la vérité des principes dont on a imbu, & comme abreuvé son enfance; son amour propre se croit si intéressé à les soutenir, & à n'en point démordre, que quand j'aurois la chose aussi fortement à cœur, qu'elle m'est indifférente, avec toute l'éloquence de Cicéron, je ne pourrois convaincre personne d'être dans l'erreur. La raison en est simple: ce qui est clair & démontré pour un philosophe, est obscur, incertain, ou plutôt faux pour ceux qui ne le sont pas, principalement s'ils ne sont pas faits pour le devenir.

Ne craignons donc pas que l'esprit du peuple se moule jamais sur celui des philosophes, trop au dessus de sa portée. Il en est comme de ces instrumens à sons graves & bas qui ne peuvent monter aux tons aigus & perçans de plusieurs autres, ou comme d'une basse-taille, qui ne peut

s'élever aux sons ravissans de la haute-contre. Il n'est pas plus possible à un esprit sans nulle teinture philosophique, quelque pénétration naturelle qu'il ait, de prendre le tour d'esprit d'un physicien accoutumé à réfléchir, qu'à celui de prendre le tour de l'autre, & de raisonner aussi mal. Ce sont deux physionomies qui ne se ressembleront jamais, deux instrumens, dont l'un est tourné, cizelé, travaillé; l'autre brut, & tel qu'il est sorti des mains de la nature. Enfin le pli est fait; il restera : il n'est pas plus aisé à l'un de s'élever, qu'à l'autre de descendre. L'ignorant, plein de préjugés, parle & raisonne à vuide, il ne fait, comme on dit, que battre la campagne; ou, ce qui revient au même, que rappeller & remâcher, (s'il les sait), tous ces pitoyables argumens de nos écoles & de nos pédans; tandis que l'habile homme suit pas à pas la nature, l'observation & l'expérience, n'accorde son suffrage qu'aux plus grands degrés de probabilité & de vraisemblance, & ne tire enfin des conséquences rigoureuses & immédiates, dont tout bon esprit est frappé, que de faits qui ne sont pas moins clairs, que de principes féconds & lumineux.

Je conviens qu'on prend de la façon de penser, de parler, de gesticuler, de ceux avec qui l'on vit; mais cela se fait peu-à-peu, par imitation machinale, comme les

cuisses

issles se remuent à la vue & dans le sens celles de certains pantomimes : on y t préparé par degrés, & de plus fortes ıbitudes surmontent enfin de plus foibles.

Mais où trouverons-nous ici cette force habitudes nouvelles, capables de vaine & de déraciner les anciennes ? Le peule ne vit point avec les philosophes, il ne t point de livres philosophiques. Si par asard il en tombe un entre ses mains, ou n'y comprend rien, ou s'il y conçoit quelque chose, il n'en croit pas un mot ; traitant sans façon de fous les philosophes, comme les poëtes, il les trouve également dignes des petites maisons.

Ce n'est qu'aux esprits déjà éclairés, que la philosophie peut se communiquer ; elle n'est nullement à craindre pour ceux-là, comme on l'a vu. Elle passe cent coudées par-dessus les autres têtes, où elle n'entre pas plus que le jour dans un noir cachot.

Mais voyons en quoi consiste l'essence de la fameuse dispute qui regne en morale entre les philosophes & ceux qui ne le sont pas. Chose surprenante ! Il ne s'agit que d'une simple distinction, distinction solide, quoique scholastique ; elle seule, qui l'eût cru ? peut mettre fin à ces especes de guerres civiles, & réconcilier tous nos ennemis : je m'explique. Il n'y a rien d'absolument injuste. Nulle équité réelle, nuls vices, nulle grandeur, nuls crimes abso-

lus. Politiques, religionnaires, accordez cette vérité aux philosophes, & ne vous laissez pas forcer dans des retranchemens où vous serez honteusement défaits. Convenez de bonne foi que celui-là est juste, qui pese la justice, pour ainsi dire, au poids de la société; & à leur tour, les philosophes vous accorderont, (dans quel tems l'ont-ils nié?) que telle action est relativement juste ou injuste, honnête ou déshonnête, vicieuse ou vertueuse, louable, infame, criminelle, &c. Qui vous dispute la nécessité de toutes ces belles relations arbitraires? Qui vous dit que vous n'avez pas raison d'avoir imaginé une autre vie, & tout ce magnifique systême de la religion, digne sujet d'un poëme épique? Qui vous blâme d'avoir pris les hommes par leur foible, tantôt en les *piquant*, comme dit Montagne, en les prenant à l'amorce de la plus flatteuse espérance: tantôt en les tenant en respect par les plus effrayantes menaces? On vous accorde encore, si vous voulez, que tous ces bourreaux imaginaires de l'autre vie, sont cause que les nôtres ont moins d'occupation: que la plupart des gens du peuple n'évitent *une de ces* (1) *manieres de s'élever dans le monde*, dont parle le docteur Swift, que parce qu'ils craignent les tourmens de l'enfer.

(1) La potence.

Oui, vous avez raiſon, magiſtrats, iniſtres, légiſlateurs, d'exciter les homes par tous les moyens poſſibles, moins faire un bien dont vous vous inquiétez ut-être fort peu, qu'à concourir à l'antage de la ſociété, qui eſt votre point pital, puiſque vous y trouvez votre reté. Mais pourquoi ne pas nous acrder auſſi avec la même candeur & la ême impartialité, que des vérités ſpélatives ne ſont point dangereuſes, & e quand je prouverai que l'autre vie : une chimere, cela n'empêchera pas le uple d'aller ſon train, de reſpecter la e & la bourſe des autres, & de croire x préjugés les plus ridicules, plus que ne crois à ce qui me ſemble la vérité ême. Nous connoiſſons comme vous tte hydre à cent & cent mille têtes lles, ridicules & imbécilles; nous ſans combien il eſt difficile de mener un imal qui ne ſe laiſſe point conduire, us applaudiſſons à vos loix, à vos œurs & à votre religion même, preſ-'autant qu'à vos potences & à vos hafauts. Mais à la vue de tous les homages que nous rendons à la ſageſſe de otre gouvernement, n'êtes-vous point nté d'en rendre à votre tour à la vérité : nos obſervations, à la ſolidité de nos périences, à la richeſſe enfin, & à l'utité, qui plus eſt, de nos découvertes?

Par quel aveuglement ne voulez-vous point ouvrir les yeux à une si éclatante lumiere ? Par quelle bassesse dédaignez-vous d'en faire usage ? Par quelle barbare tyrannie, qui plus est, troublez-vous dans leurs cabinets, ces hommes tranquilles qui honorant l'esprit humain & leur patrie, loin de vous troubler dans vos fonctions publiques, ne peuvent que vous encourager à les bien remplir, & à prêcher, si vous pouvez, même d'exemple.

Que vous connoissez peu le philosophe, si vous le croyez dangereux !

Il faut que je vous le peigne ici des couleurs les plus vraies. Le philosophe est homme, & par conséquent il n'est pas exempt de toutes passions ; mais elles sont réglées, & pour ainsi dire circonscrites par le compas même de la sagesse ; c'est pourquoi elles peuvent bien le porter à la volupté, (eh ! pourquoi se refuseroit-il à ces étincelles de bonheur, à ces honnêtes & charmans plaisirs, pour lesquels on diroit que ses sens ont été visiblement faits) ? mais elles ne l'engageront, ni dans le crime, ni dans le désordre. Il seroit bien fâché qu'on pût accuser son cœur de se ressentir de la liberté, ou si l'on veut, de la licence de son esprit. N'ayant pour l'ordinaire pas plus à rougir d'un côté que de l'autre ; modele d'humanité, de candeur, de douceur, de probité, en écrivant

contre la loi naturelle, il la ſuit avec rigueur; en diſputant ſur le juſte, il l'eſt cependant vis-à-vis de la ſociété. Parlez, ames vulgaires, qu'exigez-vous de plus?

N'accuſons point les philoſophes d'un déſordre dont ils ſont preſque tous incapables. Ce n'eſt véritablement, ſuivant la réflexion du plus bel eſprit de nos jours, ni Bayle, ni Spinoſa, ni Vanini, ni Hobbes, ni Locke & autres métaphyſiciens de la même trempe; ce ne ſont point auſſi tous ces aimables & voluptueux philoſophes de la fabrique de Montagne, de St. Evremond ou de Chaulieu, qui ont porté le flambeau de la diſcorde dans la patrie; ce ſont des théologiens, eſprits turbulens qui font la guerre aux hommes, pour ſervir un Dieu de paix.

Mais tirons le rideau ſur les traits les plus affreux de notre hiſtoire, & ne comparons point le fanatiſme & la philoſophie. On ſait trop qui des deux a armé divers ſujets contre leurs rois, monſtres vomis du fond des cloîtres par l'aveugle ſuperſtition, plus dangereuſe cent fois, comme Bayle l'a prouvé, que le déiſme ou même l'athéiſme, ſyſtêmes égaux pour la ſociété, nullement blâmables, quand ils ſont l'ouvrage, non d'une aveugle débauche, mais d'une réflexion éclairée: mais c'eſt ce qu'il m'importe de prouver en paſſant.

N'eſt-il pas vrai qu'un déiſte ou un athée, comme tel, ne fera point à autrui ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît, de quelque ſource que parte ce principe, que je crois rarement *naturel*, ſoit de la crainte, comme l'a voulu Hobbes, ſoit de l'amour propre, qui paroît le principal moteur de nos actions? Pourquoi? parce qu'il n'y a aucune relation néceſſaire, entre ne croire qu'un Dieu, ou n'en croire aucun, & être un mauvais citoyen. De-là vient que dans l'hiſtoire des athées, je n'en trouve pas un ſeul qui n'ait mérité des autres & de ſa patrie. Mais ſi c'eſt l'humanité même, ſi c'eſt ce ſentiment inné de tendreſſe qui a gravé cette loi dans ſon cœur, il ſera humain, doux, honnête, affable, généreux, déſintéreſſé; il aura une vraie grandeur d'ame, & il réunira en un mot toutes les vertus ſociales qui le ſuppoſent.

La vertu peut donc prendre dans l'athée les racines les plus profondes, qui ſouvent ne tiennent, pour ainſi dire, qu'à un fil ſur la ſurface d'un cœur dévot. C'eſt le ſort de tout ce qui part d'une heureuſe organiſation; les ſentimens qui naiſſent avec nous ſont ineffaçables, & ne nous quittent qu'à la mort.

Après cela, de bonne foi, comment a-t-on pu mettre en queſtion, ſi un déiſte, ou un ſpinoſiſte, pouvoit-être

honnête-homme ? Qu'ont de répugnant avec la probité les principes d'irreligion ? Ils n'ont aucun rapport avec elle, *toto cœlo distant*, J'aimerois autant m'étonner, comme certains catholiques, de la bonne foi d'un protestant.

Il n'est pas plus raisonnable, à mon avis, de demander si une société d'athées pourroit se soutenir. Car pour qu'une société ne soit point troublée, que faut-il? qu'on reconnoisse la vérité des principes qui lui servent de base? point du tout : qu'on en reconnoisse la sagesse ? soit : la nécessité ? soit encor, si l'on veut, quoiqu'elle ne porte que sur l'ignorance & l'imbécillité vulgaire. Qu'on les suive ? oui, oui sans doute, cela suffit. Or quel est le déiste, ou l'athée, qui pensant autrement que les autres, ne se conforme pas cependant à leurs mœurs ? Quel est le matérialisme, qui plein, & comme gros de son systême, (soit qu'il garde intérieurement sa façon de penser, & n'en parle qu'à ses amis, ou à des gens versés comme lui dans les plus hautes sciences, soit que par la voie de la conversation, & sur-tout par celle de l'impression, il en ait accouché & fait confidence à tout l'univers ;) quel est dis-je, l'athée qui aille de ce même pas voler, violer, brûler, assassiner, & s'immortaliser par divers crimes ? Hélas ! Il est trop

tranquille, il a de trop heureux penchans pour chercher une odieuse & exécrable immortalité ; tandis que par la beauté de son génie, il peut aussi-bien se peindre dans la mémoire des hommes, qu'il a été agréable pendant sa vie par la politesse & la douceur de ses mœurs.

Qui l'empêche, dites-vous, de renoncer à une vertu, de l'exercice de laquelle il n'attend aucune récompense ? qui l'empêche de se livrer à des vices, ou à des crimes, dont il n'attend aucune punition après la mort ?

O l'ingénieuse & admirable réflexion ! Qui vous empêche vous-mêmes, ardens *spiritualistes* ? Le diable. La belle machine & le magnifique *épouvantail !* Le philosophe, que ce seul nom fait rire, est retenu par une autre crainte que vous partagez avec lui, lorsqu'il a le malheur, ce qui est rare, de n'être pas conduit par l'amour de l'ordre : ainsi ne partageant point vos frayeurs de l'enfer, qu'il foule à ses pieds, comme Virgile & toute la savante antiquité, par-là même il est plus heureux que vous.

Non-seulement je pense qu'une société d'athées philosophes se soutiendroit très-bien, mais je crois qu'elle se soutiendroit plus facilement qu'une société de dévots, toujours prêts à sonner l'alarme sur le mérite & la vertu des hommes sou-

vent les plus doux & les plus ſages. Je ne prétends pas favoriſer l'athéiſme, à Dieu ne plaiſe ! mais examinant la choſe en phyſicien deſintéreſſé, roi, je diminuerois ma garde avec les uns, dont le cœur patriote m'en ſerviroit, pour la doubler avec les autres, dont les préjugés ſont les premiers rois. Le moyen de refuſer ſa confiance à des eſprits amis de la paix, ennemis du déſordre & du trouble, à des eſprits de ſang-froid, dont l'imagination ne s'échauffe jamais, & qui ne décident de tout qu'après un mur examen, en philoſophes, tantôt portant l'étendard de la vérité, en face même de la politique, tantôt favoriſant toutes les conventions arbitraires, ſans ſe croire, ni être véritablement pour cela coupables, ni envers la ſociété, ni envers la philoſophie.

Quel ſera maintenant, je le demande, le ſubterfuge de nos antagoniſtes? Les ouvrages licentieux & hardis des matérialiſtes; cette volupté, aux charmes de laquelle je veux croire que la plupart ne ſe refuſent pas plus que moi? Mais quand du fond de leur cœur, elle ne feroit que paſſer & couler lubriquement dans leur plume libertine; quand le livre de la nature à la main, les philoſophes montant ſur les épaules les uns des autres, nouveaux géans, eſcaladeroient le ciel, quelle

conséquence si fâcheuse à en tirer! Jupiter n'en sera pas plus détrôné, que les usages de l'Europe ne seroient détruits par un Chinois qui écriroit contr'eux. Ne peut-on encore donner une libre carriere à son génie, ou à son imagination, sans que cela dispose contre les mœurs de l'écrivain le plus audacieux? La plume à la main, on se permet plus de choses dans une solitude qu'on veut égaler, que dans une société qu'on n'a pour but que d'entretenir en paix.

Combien d'écrivains masqués par leurs ouvrages, le cœur en proie à tous les vices, ont le front d'écrire sur la vertu, semblables à ces prédicateurs, qui sortant des bras d'une jeune pénitente qu'ils ont convertie (à leur maniere) viennent dans des discours moins fleuris que leur teint, nous prêcher la continence & la chasteté! Combien d'autres, croyant à peine en Dieu, pour faire fortune, se sont montrés dans de pieux écrits les apôtres de livres apocryphes, dont ils se moquent eux-mêmes le soir à la taverne avec leurs amis: ils rient de ce pauvre public qu'ils ont *leurré*, comme faisoit peut-être Séneque, qu'on ne soupçonne pas d'avoir eu le cœur aussi pur & aussi vertueux que sa plume. Plein de vices & de richesses, n'est-il pas ridicule & scélérat de plaider pour la vertu & la pauvreté?

Mais pour en venir à des exemples plus honnêtes, & qui ont un rapport plus intime à mon ſujet, le ſage Bayle, connu pour tel par tant de gens dignes de foi aujourd'hui vivans, a parfumé ſes ouvrages d'un aſſez grand nombre de paſſages obſcenes, & de réflexions qui ne le ſont pas moins. Pourquoi? Pour réjouir & divertir un eſprit fatigué. Il faiſait à-peu-près comme nos prudes, il accordoit à ſon imagination un plaiſir qu'il refuſoit à ſes ſens; plaiſir innocent, qui réveille l'ame & la tient plus long-tems en haleine C'eſt ainſi que la gaieté des objets, dont le plus ſouvent dépend la nôtre, eſt néceſſaire aux poëtes: c'eſt elle qui fait éclore ces graces, ces amours, ces fleurs, & toute cette charmante volupté qui coule du pinceau de la nature, & que reſpirent les vers d'un Voltaire, d'un Arnaud, ou de ce roi fameux qu'ils ont l'honneur d'avoir pour rival.

Combien d'auteurs gais, voluptueux, ont paſſé pour triſtes & noirs, parce qu'ils ont paru tels dans leurs romans, ou dans leurs tragédies! Un homme très-aimable, qui n'eſt rien moins que triſte, (ami du plus grand des rois, allié à une des plus grandes maiſons d'Allemagne, eſtimé, aimé de tous ceux qui le connoiſſent; jouiſſant de tant d'honneurs, de bien, de réputation, ils ſeroit ſans doute fort à

plaindre, s'il l'étoit,) a paru tel à quelques lecteurs, dans son célebre *Essai de philosophie morale*. Pourquoi ? parce qu'on lui suppose constamment la même sensation que nous laissent des vérités philosophiques, plus faites pour mortifier l'amour propre du lecteur, que pour le flatter & le divertir. Combien de satiriques, & notamment Boileau, n'ont été que de vertueux ennemis des vices de leur tems ? Pour s'armer & s'élever contr'eux, pour châtier les méchans & les faire rentrer en en eux-mêmes, on ne l'est pas plus, qu'on n'est triste, pour dire des choses qui ne sont ni agréables, ni flatteuses : & comme un auteur gai & vif peut écrire sur la mélancolie & la tranquillité, un savant heureux peut faire voir qu'en général l'homme est fort éloigné de l'être.

Si j'ose me nommer après tant de grands hommes, que n'en a-t-on pas dit, ô bon Dieu ! & que n'en a-t-on pas écrit ? Quels cris n'ont pas poussé les dévots, les médecins & les malades même, dont chacun a épousé la querelle de son charlatan ? Quelles plaintes ameres de toutes parts ? Quel journaliste a refusé un *glorieux* asile à mes calomniateurs, ou plutôt ne l'a pas été lui-même ? Quel vil gazetier de Gottingen, & même de Berlin, ne m'a pas déchiré à belles dents ? Dans quelle maison dévote ai-je été épargné, ou plutôt

n'ai-je pas été traité comme un autre Cartouche? Par qui? par des gens qui ne m'ont jamais vu; par des gens irrités de me voir penser autrement qu'eux, sur-tout désespérés de ma seconde fortune: par des gens enfin qui ont cru mon cœur coupable des démangeaisons systématiques de mon esprit. De quelle indignité n'est pas capable l'amour propre blessé dans ses préjugés les plus mal fondés, ou dans sa conduite la plus dépravée! Foible roseau transplanté dans une eau si trouble, sans cesse agité par tous les vents contraires, comment ai-je pu y prendre une si ferme & si belle racine? Par quel bonheur entouré de si puissans ennemis, me suis-je soutenu, & même élevé malgré eux, jusqu'au trône d'un roi dont la seule protection déclarée pouvoit enfin dissiper, comme une vapeur maligne, un si cruel acharnement?

Osons le dire, je ne ressemble en rien à tous ces portraits qui courent de moi par le monde, & on auroit même tort d'en juger par mes écrits; certes ce qu'il y a de plus innocent dans ceux d'entr'eux qui le sont le plus, l'est encore moins que moi. Je n'ai ni mauvais cœur, ni mauvaise intention à me reprocher: & si mon esprit s'est égaré, (il est fait pour cela), mon cœur plus heureux ne s'est point égaré avec lui.

Ne se désabusera-t-on jamais sur le compte des philosophes & des écrivains ? Ne verra-t-on point qu'autant le cœur est différent de l'esprit, autant les mœurs peuvent différer d'une doctrine hardie, d'une satire, d'un systême, d'un ouvrage quel qu'il soit.

De quel danger peuvent être les égaremens d'un esprit sceptique qui vole d'une hypothese à une autre, comme un oiseau de branche en branche, emporté aujourd'hui par un degré de probabilité, demain séduit par un autre plus fort.

Pourquoi rougirois-je de flotter ainsi entre la vraisemblance & l'incertitude? La vérité est-elle à la portée de ceux qui l'aiment le plus, & qui la recherchent avec le plus de candeur & d'empressement? Hélas ! non; le sort des meilleurs esprits est de passer du berceau de l'ignorance où nous naissons tous, dans le berceau du pyrrhonisme, où la plupart meurent.

Si j'ai peu ménagé les préjugés vulgaires, si je n'ai pas même daigné user contr'eux de ces ruses & de ces stratagêmes qui ont mis tant d'auteurs à l'abri de nos Juifs & de leurs synodes, il ne s'ensuit pas que je sois un mauvais sujet, un perturbateur, une *peste* dans la société; car tous ces *éloges* n'ont rien coûté à mes adversaires. Quelle que soit ma spéculation dans le repos de mon cabinet, ma

pratique dans le monde ne lui ressemble guere ; je ne moralise point de bouche, comme par écrit. Chez moi, j'écris ce qui me paraît vrai ; chez les autres je dis ce qui me paroît bon, salutaire, utile, avantageux : ici, je préfere la vérité, comme philosophe ; là, l'erreur, comme citoyen ; l'erreur est en effet plus à la portée de tout le monde ; nourriture générale des esprits, dans tous les tems & dans tous les lieux, quoi de plus digne d'éclairer & de conduire ce vil troupeau d'imbécilles mortels! Je ne parle point dans la société de toutes ces hautes vérités philosophiques, qui ne sont point faites pour la multitude. Si c'est déshonorer un grand remede, que de le donner à un malade absolument sans ressource, c'est prostituer l'auguste science des choses, que de s'en entretenir avec ceux qui n'étant point initiés dans ses mysteres, ont des yeux sans voir, & des oreilles sans entendre. En un mot, membre d'un corps dont je tire tant d'avantages, il est juste que je me conduise sans répugnance sur des principes auxquels, (posée la méchanceté de l'espece), chacun doit la sureté de sa personne & de ses biens. Mais philosophe, attaché avec plaisir au char glorieux de la sagesse, m'élevant au dessus des préjugés, je gémis sur leur nécessité, fâché que le monde

entier ne puisse être peuplé d'habitans qui se conduisent par raison.

Voilà mon ame toute nue. Pour avoir dit librement ce que je pense, il ne faut donc pas croire que je sois ennemi des bonnes mœurs, ni que j'en aie de mauvaises. *Si impura est pagina mihi, vita proba.* Je ne suis pas plus spinosiste, pour avoir fait *l'homme machine*, exposé le *systême d'Epicure*, que méchant, pour avoir fait une satire contre les plus charlatans de mes confreres; que vain, pour avoir critiqué nos beaux esprits; que débauché, pour avoir osé manier le délicat pinceau de la volupté. Enfin, quoique j'aie fait main basse sur les remords, comme philosophe, si ma doctrine était dangereuse, (ce que je défie le plus acharné de mes ennemis de prouver,) j'en aurois moi-même comme citoyen.

J'ai bien voulu au reste avoir une pleine condescendance pour tous ces esprits foibles, bornés, scrupuleux, qui composent le *savant* public; plus ils m'ont mal compris & mal interprété, plus ils ont représenté mon dessein avec une injustice odieuse, moins j'ai cru devoir leur remettre devant les yeux un ouvrage qui les a si fort & si mal-à-propos scandalisés, séduits sans doute par ces especes d'abattis philosophiques que j'ai faits des vices & des vertus; mais la preuve que je ne me

trois pas coupable envers la société que je respecte & que j'aime, c'est que, malgré tant de plaintes & de cris, je viens de faire réimprimer le même écrit, retouché & refondu ; uniquement à la vérité pour me donner l'honneur de mettre aux pieds de sa majesté un exemplaire complet de mes ouvrages. Devant un tel génie, on ne doit point craindre de paroître à découvert, si ce n'est à cause du peu qu'on en a.

Ah ! si tous les princes étoient aussi pénétrans, aussi éclairés, aussi sensibles au don précieux de l'esprit, avec quel plaisir & quel succès, chacun suivant hardiment le talent qui l'entraîne, favoriseroit le progrès des lettres, des sciences, des beaux-arts, & sur-tout de leur auguste souveraine, la philosophie. On n'entendroit plus parler de ces fâcheux préjugés où l'on est, que cette science trop librement cultivée, peut s'élever sur les débris des loix, des mœurs, &c. On donneroit sans crainte une libre carriere à ces beaux & puissans esprits, aussi capables de faire honneur aux arts par leurs lumieres, qu'incapables de nuire à la société par leur conduite. Enfin, loin de gêner, de chagriner les seuls hommes, qui dissipant peu-à-peu les ténebres de notre ignorance, peuvent éclairer l'univers, on les encoura-

geroit au contraire par toutes ſortes de récompenſes & de bienfaits.

Il eſt donc vrai que la nature & la raiſon humaine, éclairées par la philoſophie & la religion; ſoutenue & comme étayée par la morale & la politique, ſont faites par leur propre conſtitution pour être éternellement en guerre; mais qu'il ne s'enſuit pas pour cela, que la philoſophie, quoique théoriquement contraire à la morale & à la religion, puiſſe réellement détruire ces liens ſages & ſacrés. Il eſt auſſi prouvé que toutes ces guerres philoſophiques n'auroient au fond rien de dangereux ſans l'odieuſe haine théologique qui les ſuit; puiſqu'il ſuffit de définir, de diſtinguer & de s'entendre, (choſe rare à la vérité) pour concevoir que la philoſophie & la politique ne ſe croiſent point dans leurs marches, & n'ont en un mot rien d'eſſentiel à démêler enſemble.

Voilà deux branches bien *élaguées*, ſi je ne me trompe; paſſons à la troiſieme, & mon paradoxe ſera prouvé dans toute ſon étendue.

Quoique le reſſerrement des nœuds de la ſociété par les heureuſes mains de la philoſophie, paroiſſe un problême plus difficile à comprendre à la premiere vue, je ne crois cependant pas, après tout ce qui a été dit ci-devant, qu'il faille des réflexions bien profondes pour le réſoudre.

Sur quoi n'étend-elle pas ses ailes? A quoi ne communique-t-elle pas sa force & sa vigueur? Et de combien de façons ne veut-elle pas se rendre utile & recommandable?

Comme c'est elle qui traite le corps en médecine, c'est elle aussi qui traite, quoique dans une autre sens, les loix, l'esprit, le cœur, l'ame, &c. c'est elle qui dirige l'art de penser, par l'ordre qu'elle met dans nos idées; c'est elle qui sert de base à l'art de parler, & se mêle enfin utilement, par-tout, dans la jurisprudence, dans la morale, dans la métaphysique, dans la réthorique, dans la religion, &c. Oui utilement, je le répete, soit qu'elle enseigne des vérités ou des erreurs.

Sans ses lumieres, les médecins seroient réduits au premiers tâtonnemens de l'aveugle empirisme, qu'on peut regarder comme le fondateur de l'art hypocratique.

Comment est-on parvenu à donner un air de doctrine, & comme une espece de corps solide, au squelette de la métaphysique? En cultivant la philosophie, dont l'art magique pouvoit seul changer un *vuide Torricélien*, pour ainsi m'exprimer, en *un plein apparent*, & faire croire immortel ce souffle fugitif, cet air de la vie, si facile à pomper de la machine pneumatique du thorax.

Si la religion eût pu parler le langage

de la raison, Nicole, cette belle plume du siecle passé, qui l'a si bien contrefait, le lui eût fait tenir. Or par quel autre secours ?

Combien d'autres, soit d'excellens usages, soit heureux abus de l'industrie des philosophes! Qui a érigé la morale à son tour en espece de science ? Qui l'a fait figurer; qui l'a fait entrer avec sa compagne, la métaphysique, dans le domaine de la sagesse dont elle fait aujourd'hui partie ? Elle-même, la philosophie. Oui, c'est elle qui a taillé & perfectionné cet utile instrument; qui en a fait une boussole merveilleuse, sans elle aimant brut de la société : c'est ainsi que les arbres les plus stériles en apparence, peuvent tôt ou tard porter les plus beaux fruits. C'est ainsi que nos travaux académiques auront peut-être aussi quelque jour une utilité sensible.

Pourquoi Moïse a-t-il été un si grand législateur ? Parce qu'il étoit philosophe. La philosophie influe tellement sur l'art de gouverner, que les princes qui ont été à l'école de la sagesse, sont faits pour être, & sont effectivement meilleurs que ceux qui n'ont point été imbus des préceptes de la philosophie, témoin encore l'empereur Julien, & le roi philosophe, aujourd'hui si célebre. Il a senti la nécessité d'abroger les loix, d'adoucir les peines, de

les proportionner aux crimes; il a porté de ce côté cet œil philosophique qui brille dans tous ses ouvrages. Ainsi la justice fait d'autant mieux dans tous les états où j'écris, qu'elle a été, pour ainsi dire *raisonnée*, & sagement réformée par le prince qui les gouverne. S'il a proscrit du barreau un art qui fait ses délices, comme il fait ceux de ses lecteurs, c'est qu'il en a connu tout le séduisant prestige : c'est qu'il a vu l'abus qu'on peut faire de l'éloquence, & celui qu'en a fait Cicéron lui-même (1).

Il est vrai que la plus mauvaise cause, maniée par un habile rhéteur, peut triompher de la meilleure dépouillée de ce souverain empire que l'art de la parole n'usurpe que trop souvent sur la justice & la raison.

Mais tous ces abus, tout cet harmonieux clinquant de périodes arrondies, d'expressions artistement arrangées, tout ce vuide de mots qui périssent pompeusement dans l'air, ce laiton pris pour de l'or, cette fraude d'éloquence enfin, comment pourroit-on la découvrir, & séparer tant d'alliage du vrai métal ?

S'il est possible de tirer quelquefois la vérité de ce puits impénétrable, au fond duquel un ancien l'a placée, la philosophie nous en indique les moyens. C'est la

(1) Voyez les excellens Mémoires que le roi a donné à son académie.

pierre de touche des pensées solides, des raisonnemens justes; c'est le creuset où s'évapore tout ce que méconnoît la nature. Dans ses habiles mains, le ploton des choses les plus embrouillées se développe & se dévide en quelque sorte, aussi aisément qu'un grand médecin débrouille & démasque les maladies les plus compliquées.

La réthorique donne-t-elle aux loix ou aux actions les plus injustes, un air d'équité & de raison, la philosophie n'en est pas la dupe; elle a un point fixe pour juger sainement de ce qui est honnête, ou déshonnête, équitable ou injuste, vicieux ou vertueux; elle découvre l'erreur & l'injustice des loix, & met la veuve avec l'orphelin à l'abri des pieges de cette sirene, qui prend sans peine, & non sans danger, la raison à l'appas d'un discours brillant & fleuri. Souffle pur de la nature, le poison le mieux apprêté ne peut vous corrompre.

Mais l'eloquence même, cet art inventé par la coquetterie de l'esprit, qui est à la philosophie ce que la plus belle forme est à la plus précieuse matiere, quand elle doit trouver sa place, qui lui donne ce ton mâle, cette force véhémente avec laquelle tonnent les Démosthene & les Bourdaloue? la philosophie. Sans elle, sans l'ordre qu'elle met dans les idées, l'éloquence de Cicéron eût peut-être été vaine; tous ces beaux plaidoyers qui fai-

ſoient pâlir le crime, triompher la vertu, trembler Verrès, Catilina, &c. tous ces chefs-d'œuvres de l'art de parler n'euſſent point maîtriſé les eſprits de tout un ſénat Romain, & ne fuſſent point parvenus juſqu'à nous.

Je ſais qu'un ſeul trait d'éloquence chaude & pathétique, au ſeul nom de *Patrie* ou de *François* bien prononcé, peut exciter les hommes à l'héroïſme, rappeller la victoire & fixer l'incertitude du ſort. Mais ces cas ſont rares, où l'on n'a affaire qu'a l'imagination des hommes, où tout eſt perdu, ſi on ne la remue fortement; au lieu que la philoſophie qui n'agit que ſur la raiſon, eſt d'un uſage journalier, & rend ſervice, même lorſqu'on en abuſe en l'appliquant à des erreurs reçues.

Mais pour revenir, comme je le dois, à un ſujet important ſur lequel je n'ai fait que gliſſer; c'eſt la raiſon éclairée par le flambeau de la philoſophie, qui nous montre ce point fixe dont j'ai parlé; ce point duquel on peut partir pour connoître le juſte & l'injuſte, le bien & le mal moral. Ce qui appartient à la loi, donne le droit; mais ce droit en ſoi, n'eſt ni droit de raiſon, ni droit d'équité; c'eſt un droit de force, qui écraſe ſouvent un miſérable qui a de ſon côté la raiſon & la juſtice. Ce qui protege le plus foible con-

tre le plus fort, peut donc n'être point équitable; & par conséquent les loix peuvent souvent avoir besoin d'être rectifiées. Or, qui les rectifiera, réformera, pesera, pour ainsi dire, si ce n'est la philosophie? Comment? Où? si ce n'est dans la balance de la sagesse & de la société: car le voilà, le point fixe, d'où l'on peut juger du juste & de l'injuste; l'équité ne se connoît & ne se montre que dans ce seul point de vue, elle ne se pese encore une fois, que dans cette balance, où les loix doivent par conséquent entrer. On peut dire d'elles & de toutes les actions humaines, que celles-là seules sont justes, ou équitables qui favorisent la société; que celles-là seules sont injustes, qui blessent ses intérêts. Tel est encore une fois le seul moyen de juger sainement de leur mérite & de leur valeur.

En donnant gain de cause à Puffendorf sur Grotius, personnages célebres, qui ont marché par des chemins divers dans la même carriere, la philosophie avoue que, si l'un s'est montré meilleur philosophe que l'autre, en reconnoissant tout acte humain indifférent en soi, il n'a pas plus directement frappé au but, comme jurisconsulte ou moraliste, en donnant aux loix ce qui est réversible à ceux pour lesquelles elles sont faites. Osons le dire, ces deux grands hommes, faute d'idées claires

claires & de notre point fixe, n'ont fait que battre la campagne.

C'est ainsi que la philosophie nous apprend que ce qui est absolument vrai, n'étouffe pas ce qui est relativement juste, & que par conséquent elle ne peut nuire à la morale, à la politique, & en un mot à la sureté du commerce des hommes; conséquence évidente, à laquelle on ne peut trop revenir dans un discours fait exprès pour la développer & la mettre dans tout son jour.

Puisque nous savons, à n'en pouvoir douter, que ce qui est vrai, n'est pas juste pour cela, & réciproquement que ce qui est juste, peut bien n'être pas vrai; que ce qui tient du légal, ne suppose absolument aucune équité, laquelle n'est reconnoissable qu'au signe & au caractere que j'ai rapporté, je veux dire l'intérêt de la société : voilà donc enfin les ténebres de la jurisprudence & les chemins couverts de la politique, éclairés par le flambeau de la philosophie. Ainsi toutes ces vaines disputes sur le bien & le mal moral, à jamais terminées pour les bons esprits, ne seront plus agitées que par ceux dont l'entêtement & la partialité ne veulent point céder à la sagacité des réflexions philosophiques, ou dont le fanatique aveugle-

ment ne peut ſe déciller à la plus frappante lumiere.

Il eſt tems d'enviſager notre aimable reine ſous un autre aſpect. Le feu ne dilate pas plus les corps, que la philoſophie n'agrandit l'eſprit : propriété par laquelle ſeule, quelques ſyſtêmes qu'on embraſſe, elle peut toujours ſervir.

Si je découvre que toutes les preuves de l'exiſtence de Dieu ne ſont que ſpécieuſes & éblouiſſantes ; que celles de l'immortalité de l'ame ne ſont que ſcholaſtiques & frivoles : que rien en un mot ne peut donner d'idées de ce que nos ſens ne peuvent ſentir, ni notre foible eſprit comprendre, nos illuminés *abadiſtes*, nos poudreux *ſcholares*, crieront vengeance, & un *cuiſtre à rabat*, pour me rendre odieux à toute une nation, m'appellera publiquement *athée* : mais ſi j'ai raiſon, ſi j'ai prouvé une vérité nouvelle, refuté une ancienne erreur, approfondi un ſujet ſuperficiellement traité, j'aurai étendu les limites de mon ſavoir & de mon eſprit ; j'aurai, qui plus eſt, augmenté les lumieres publiques, & l'eſprit répandu dans le monde, en communiquant mes recherches, & en oſant afficher ce que tout philoſophe timide ou prudent ſe dit à l'oreille.

Ce n'eſt pas que je ne puiſſe être le

jouet de l'erreur ; mais quand cela feroit, en faifant penfer mon lecteur, en aiguifant fa pénétration, j'étendrois toutefois les bornes de fon génie & par-là même, je ne vois pas pourquoi je ferois fi mal accueilli par les bons efprits.

Comme les plus fauffes hypothefes de Defcartes paffent pour d'heureufes erreurs, en ce qu'elles ont fait entrevoir & découvrir bien des vérités qui feroient encore inconnues fans elles ; les fyftêmes de morale ou de métaphyfique les plus mal-fondés, ne font pas pour cela dépourvus d'utilité, pourvu qu'ils foient bien raifonnés, & qu'une longue chaîne de conféquences merveilleufement déduites, quoique de principes faux chimériques, tels que ceux de Leibnitz & de Wolff, donne à l'efprit exercé la facilité d'embraffer dans la fuite un plus grand nombre d'objets. En effet qu'en réfultera-t-il ? Une plus excellente longue vue, un meilleur télefcope, &, pour ainfi dire, de nouveaux yeux, qui ne tarderont peut-être pas à rendre de grands fervices.

Laiffons le peuple dire & croire, que c'eft abufer de fon efprit & de fes talens, que de les faire fervir au triomphe d'une doctrine oppofée aux principes, ou plutôt aux préjugés généralement reçus ; car ce feroit dommage au contraire que le phi-

losophe ne les tournât pas du seul côté par lequel il peut acquérir des connoissances. Pourquoi ? parce que son génie fortifié, étendu, & après lui tous ceux, auxquels ses recherches & ses lumieres pourront se communiquer, seront plus à portée de juger des cas les plus difficiles ; de voir les abus qui se glissent ici ; les profits qu'on pourroit faire là ; de trouver enfin les moyens les plus courts & les plus efficaces de remédier au désordre. Semblable à un médecin, qui, faute de théorie, marcheroit éternellement à tâtons dans le vaste labyrinthe de son art, sans ce nouveau surplus de lumieres, auxquelles il ne manquoit qu'une plus heureuse application, l'esprit moins cultivé, plus étroit, n'auroit jamais pu découvrir toutes ces choses. Tant il est vrai que suivant les divers usages qu'on peut faire de la science des choses par leurs effets, (car c'est ainsi que je voudrois la philosophie modestement définie), elle a une infinité de rameaux qui s'étendent au loin & semblent pouvoir tout protéger : la nature, en puisant mille trésors dans son sein, trésors que son ingénieuse pénétration fait valoir, & rend encore plus précieux : l'art, en exerçant le génie, & reculant les bornes de l'esprit humain.

Que nous serviroit d'augmenter les facultés de notre esprit, s'il n'en résultoit quelque bien pour la société, si l'accroissement du génie & du savoir n'y contribuoit en quelque maniere, directe ou indirecte ?

Il n'est donc rien de plus vrai que cette maxime ; que le peuple sera toujours d'autant plus aisé à conduire, que l'esprit humain acquerra plus de force & de lumieres. Par conséquent on apprend dans nos maneges à brider, à monter un cheval fougeux, on apprend de même à l'école des philosophes l'art de rendre les hommes dociles & de leur mettre un frein, quand on ne peut les conduire par les lumieres naturelles de la raison. Peut-on mieux faire que de la fréquenter assidument ? Et qu'elle aveugle barbarie d'en fermer jusqu'aux avenues ?

De tous côtés, de celui de l'erreur de même, comme de la vérité, la philosophie a donc encore une fois une influence sur le bien public ; influence le plus souvent indirecte à la vérité, mais si considérable, qu'on peut dire que, comme elle est la clef de la nature & des sciences, la gloire de l'esprit, elle est aussi le flambeau de la raison, des loix & de l'humanité.

Faisons-nous donc honneur de porter

un flambeau utile à ceux qui le portent, comme à ceux qu'il éclaire.

Légiſlateurs, juges, magiſtrats, vous n'en vaudrez que mieux, quand la ſaine philoſophie éclairera toutes vos démarches; vous ferez moins d'injuſtices, moins d'iniquités, moins d'infamies : enfin, vous contiendrez mieux les hommes philoſophes, qu'orateurs, & raiſonnans, que raiſonneurs.

Abuſer de la philoſophie, comme de l'éloquence, pour ſéduire & augmenter les deux principales facultés de l'ame l'une par l'autre, c'eſt ſavoir habilement s'en ſervir. Croyez-vous que la religion mette le plus foible à l'abri du plus fort? penſez-vous que les préjugés des hommes ſoient autant de freins qui les retiennent? que leur bonne foi, leur probité, leur juſtice, ne tiendroient qu'à un fil, une fois dégagées des chaînes de la ſuperſtition? Servez-vous de toute votre force pour conſerver un aveuglement précieux, ſur lequel puiſſent leurs yeux ne jamais s'ouvrir: ſi le malheur du monde en dépend! Raffermiſſez par la force d'argumens captieux leur foi chancelante; ravalez leur foible génie par la force du vôtre à la religion de leurs peres; donnez, comme nos ſacrés *Joſſes*, un air de vraiſemblance aux plus répugnantes abſurdités : que le

abernacle s'ouvre, que les loix de Moïse
'interpretent, que les mysteres se dévoient, & qu'enfin tout s'explique. L'autel
n'en est que plus respectable, quand c'est
un philosophe qui l'encense.

Tel est le fruit de l'arbre philosophique; fruit mal-à-propos défendu, si ce n'est que j'aime à croire, & encore plus à voir que la défense ici, comme en tant d'autres choses, excite les esprits généreux à les cueillir, & à en répandre de toutes parts le délicieux parfum & l'excellent goût.

Je ne prétends pas insinuer par-là qu'on doive tout mettre en œuvre pour endoctriner le peuple & l'admettre aux mysteres de la nature. Je sens trop bien que la tortue ne peut courir, les animaux rampans voler, ni les aveugles voir. Tout ce que je desire, c'est que ceux qui tiennent le timon de l'état, soient un peu philosophes : tout ce que je pense, c'est qu'ils ne sauroient l'être trop.

En effet, j'en ai déjà fait sentir l'avantage par les plus grands exemples : plus les princes ou leurs ministres seront philosophes, plus ils seront à portée de sentir la différence essentielle qui se trouve entre leurs caprices, leur tyrannie, leurs loix, leur religion, la vérité, l'équité, la justice; & par conséquent plus ils se-

ront en état de servir l'humanité & de mériter de leurs sujets, plus aussi ils seront à portée de connoître que la philosophie, loin d'être dangereuse, ne peut qu'être utile & salutaire; plus ils permettront volontiers aux savans de répandre leurs lumieres à pleines mains; plus ils comprendront enfin, qu'aigles de l'espece humaine, faits pour s'élever, si ceux-ci combattent philosophiquement les préjugés des uns, c'est pour que ceux qui seront capables de saisir leur doctrine, s'en servent, & les fassent valoir au profit de la société, lorsqu'ils les croiront nécessaires.

Plein d'un respect unique & sans bornes pour cette reine du sage, nous la croirons donc bienfaisante, douce, incapable de traîner à sa suite aucun inconvénient fâcheux: simple, comme la vérité qu'elle annonce, nous croirons que les oracles de cette vénérable sybille ne sont équivoques, que pour ceux qui n'en peuvent pénétrer & le sens & l'esprit; toujours utiles directement ou indirectement, quand on sait en faire un bon usage.

Sectateurs zélés de la philosophie, pour en être plus zélés patriotes, laissons-donc crier le vulgaire des hommes, & semblables aux jansénistes qu'une excommunication injuste n'empêche pas de faire ce qu'ils croient leur devoir, que tous les

cris de la haine théologique, que la puissante cabale des préjugés qui l'attisent, loin de nous empêcher de faire le nôtre, ne puissent jamais émousser ce goût dominant pour la sagesse, qui caractérise un philosophe.

Ce devoir, si vous le demandez, c'est de ne point croire en imbécille, qui se sert moins de sa raison, qu'un avare de son argent; c'est encore moins de feindre de croire; l'hypocrisie est une comédie indigne de l'homme; enfin c'est de cultiver une science, qui est la clef de toutes les autres, & qui, graces au bon goût du siecle, est plus à la mode aujourd'hui que jamais.

Oui, philosophes, voilà votre devoir: le vôtre, princes, c'est d'écarter tous les obstacles qui effraient les génies timides, c'est d'écarter toutes ces bombes de la théologie & de la métaphysique, qui ne sont pas pleines de vent, quand c'est un saint homme en fureur qui les lance: *tantæ animis cœlestibus iræ!*

Encourager les travaux philosophiques par des bienfaits & des honneurs, pour punir ceux qui y consacrent leurs veilles, quand par hasard ces travaux les éloignent des sentiers de la multitude & des opinions communes, c'est refuser la communion & la sépulture à ceux que vous payez pour

vous amuser sur leurs théatres. L'un, il est vrai, ne devroit pas m'étonner plus que l'autre : mais à la vue de pareilles contradictions, le moyen de ne pas s'écrier avec un poëte philosophe !

Ah ! verrai-je toujours ma folle nation
Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire ;
Nos mœurs avec nos loix toujours se contredire,
Et le foible François s'endormir sous l'empire
De la superstition ?

Le tonnerre est loin : laissons gronder, & marchons d'un pas ferme à la vérité ; rien ne doit enchaîner dans un philosophe la liberté de penser ; si c'est une folie, c'est celle des grandes ames : pourvu qu'elles s'élevent, elles ne craignent point de tomber.

Qui sacrifie les dons précieux du génie, à une vertu politique, triviale & bornée, comme elles le sont toutes, peut bien dire qu'il a reçu son esprit en stupide instinct, & son ame en sordide intérêt. Qu'il s'en vante au reste, si bon lui semble ; pour moi, disciple de la nature, ami de la seule vérité, dont le seul fantôme me fait plus de plaisir, que toutes les erreurs qui menent à la fortune : moi qui a mieux aimé me perdre au grand jour par mon peu de génie, que de me sauver, & même de m'enrichir dans l'obscurité par la pru-

dence; philosophe généreux, je ne refuserai point mon hommage aux charmes qui m'ont séduit. Plus la mer est couverte d'écueils, & fameuse en naufrages, plus je penserai qu'il est beau d'y chercher l'immortalité au travers de tant de périls : oui, j'oserai dire librement ce que je pense ; & à l'exemple de Montagne, paroissant aux yeux de l'univers, comme devant moi-même, les vrais juges des choses me trouveront plus innocent que coupable dans mes opinions les plus hardies, & peut-être vertueux dans la confession même de mes vices.

Soyons donc libres dans nos écrits, comme dans nos actions; montrons-y la fiere indépendance d'un républicain. Un écrivain timide & circonspect, ne servant ni les sciences, ni l'esprit humain, ni sa patrie, se met lui-même des entraves qui l'empêchent de s'élever ; c'est un coureur dont les souliers ont une semelle de plomb, ou un nageur qui met des vessies pleines d'eau sous ses aisselles. Il faut qu'un philosophe écrive avec une noble hardiesse, ou qu'il s'attende à ramper comme ceux qui ne le sont pas.

O ! vous qui êtes si prudens, si réservés, qui usez de tant de ruses & de stratagêmes ; qui vous masquez de tant de voiles & avec tant d'adresse que les hommes sim-

ples, persifflés, ne peuvent vous deviner; qui vous retient? Je le vois, vous sentez que parmi tant de seigneurs qui se disent vos amis, (1) avec qui vous vivez dans la plus grande familiarité, il ne s'en trouvera pas un seul qui ne vous abandonne dans la disgrace; non, pas un seul qui ait la générosité de redemander à son roi le rappel d'un homme de génie: vous craignez le sort de ce jeune & célebre savant, à qui un *aveugle* a suffi pour éclairer l'univers, & conduire son auteur à Vincennes: ou de cet autre (Toussaint) moins grand génie, que de *mœurs* pures, toujours estimables, quoique quelquefois bizarres, trouvées indiscrétement sur les traces du paganisme, ont relegué, dit-on, à cette autre affreuse inquisition (la Bastille). Quoi donc! de tels écrits n'excitent point en vous cette élévation, cette grandeur d'ame, qui ne connoît point le danger? A la vue de tant de beaux ouvrages, êtes-vous sans courage, sans amour-propre? A la vue de tant d'ame, ne vous en sentez-vous point?

Je ne dis pas que la liberté de l'esprit soit préférable à celle du corps; mais quel homme, vraiment homme, tant soit peu

(1) *Donec eris felix, multos numerabis amicos;*
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

ſenſible à la belle gloire, ne voudroit pas à pareil prix être quelque tems privé de la derniere ?

Rougiſſez, tyrans d'une raiſon ſublime; ſemblables à des polypes coupés en une infinité de morceaux, les écrits que vous condamnez au feu, ſortent, pour ainſi dire, de leurs cendres, multipliés à l'infini. Ces hommes que vous exilez, que vous forcez de quitter leur patrie, (j'oſe le dire, ſans craindre qu'on me ſoupçonne d'aucune application vaine, ni de vifs regrets,) ces hommes que vous enfermez dans des priſons cruelles, écoutez ce qu'en penſent les eſprits les plus ſages & les plus éclairés! ou plutôt, tandis que leur perſonne gémit empriſonnée, voyez la gloire porter en triomphe leurs noms juſqu'aux cieux! nouveaux Auguſtes, ne le ſoyez pas en tout; épargnez-vous la honte des crimes littéraires; un ſeul peut flétrir tous vos lauriers; ne puniſſez pas les lettres & les arts de l'imprudence de ceux qui les cultivent le mieux; ou les Ovides modernes porteront avec leurs ſoupirs vos cruels traitemens à la poſtérité indignée, qui ne leur refuſera ni larmes, ni ſuffrage. Et comment pourroit-elle ſans ingratitude lire d'un œil ſec les *triſtes* & les complaintes de beaux eſprits, qui n'ont été malheureux que parce qu'ils ont travaillé pour elle?

Mais ne peut-on chercher l'immortalité, ſans ſe perdre? Et quelle eſt cette folle ivreſſe où je me laiſſe emporter! Oui, il eſt un milieu juſte & raiſonnable, (*Eſt modus in rebus*, &c.) dont la prudence ne permet pas qu'on s'écarte. Auteurs à qui la plus flatteuſe vengeance ne ſuffit point, je veux dire l'applaudiſſement de l'Europe éclairée, voulez-vous faire impunément des ouvrages immortels? Penſez tout haut, mais cachez (1) vous. Que la poſtérité ſoit votre ſeul point de vue; qu'il ne ſoit jamais croiſé par aucun autre. Ecrivez, comme ſi vous étiez ſeul dans l'univers, ou comme ſi vous n'aviez rien à craindre de la jalouſie & des préjugés

(1) C'eſt la néceſſité de me cacher, qui m'a fait imaginer la *dédicace à M. Haller*. Je ſens que c'eſt une double extravagance de dédier amicalement un livre auſſi hardi que l'*Homme-Machine*, à un ſavant que je n'ai jamais vu, & que 50 ans n'ont pu délivrer de tous les préjugés de l'enfance; mais je ne croyois pas que mon ſtyle m'eût trahi. Je devrois peut-être ſupprimer une piece qui a fait tant crier, gémir, renier celui à qui elle eſt adreſſée, mais elle a reçu de ſi grands éloges publics d'écrivains, dont le ſuffrage eſt infiniment flatteur, que je n'ai pas eu ce courage. Je prends la liberté de la faire reparoître, telle qu'on l'a déjà vue dans toutes les éditions de *l'Homme-Machine*, *cum bonâ veniâ celeberrimi*, *SAVANTISSIMI*, *PEDANTISSIMI profeſſoris*.

des hommes, ou vous manquerez le but.

Je ne me flatte pas de l'atteindre ; je ne me flatte pas que le son qui me désigne, & qui m'est commun avec tant d'hommes obscurs, soit porté dans l'immensité des siecles & des airs : si je consulte même, moins ma modestie, que ma foiblesse, je croirai sans peine que l'écrivain, soumis aux mêmes loix que l'homme, périra tout entier. Qui sait même, si dans un projet si fort au dessus de mes forces, une réputation aussi foible que la mienne ne pourroit pas échouer au même écueil, où s'est déjà brisée ma fortune.

Quoiqu'il en soit, aussi tranquille sur le sort de mes ouvrages, que sur le mien propre, j'attesterai du moins que j'ai regardé la plupart de mes contemporains, comme des préjugés ambulans ; que je n'ai pas plus brigué leur suffrage, que craint leur blâme, ou leur censure ; & qu'enfin content & trop honoré de ce petit nombre de lecteurs dont parle Horace, & qu'un esprit solide préférera toujours au reste du monde entier, j'ai tout sacrifié au brillant spectre qui m'a séduit. Et certes, s'il est dans mes écrits quelques beautés neuves & hardies, un certain feu, quelque étincelle de génie enfin, je dois tout à ce courage philosophique, qui m'a fait concevoir la plus haute & la plus téméraire entreprise.

Mon naufrage, & tous les malheurs qui l'ont ſuivi, ſont au reſte faciles à oublier dans un port auſſi glorieux & auſſi digne d'un philoſophe : j'y bois à longs traits l'oubli de tous les dangers que j'ai courus. Eh ! le moyen de ſe repentir d'une auſſi heureuſe faute que la mienne !

Mais quelle plus belle invitation aux amateurs de la vérité ! On peut ici, apôtre de la ſeule nature, braver les préjugés & tous les ennemis de la ſaine philoſophie, comme on ſe rit du courroux des flots dans une rade tranquille. Je n'entends plus gronder les miens que de loin, & comme une tempête qui bat le vaiſſeau dont je me ſuis ſauvé. Quel plaiſir de n'avoir à faire ſa cour qu'à cette reine immortelle ! Quelle honte qu'on ne puiſſe ailleurs librement faire voile ſur une mer qui conduit à l'acquiſition de tant de richeſſes, & comme au Pérou des ſciences ! Beaux eſprits, ſavans, philoſophes, génies de tous les genres, qui vous retient dans les fers de vos contrées ? Celui que vous voyez, celui qui vous ouvre ſi libéralement la carriere, eſt un héros, qui jeune encore eſt arrivé au temple de mémoire par preſque tous les chemins qui y conduiſent. Venez .... Que tardez-vous ? Il ſera votre guide, votre modele & votre appui : il vous forcera

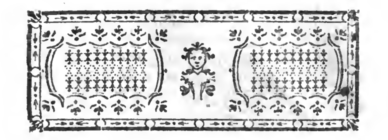
par son illustre exemple à marcher sur ses traces dans le pénible sentier de la gloire; *dux & exemplum & necessitas*, comme dit Pline le jeune en un autre sujet. S'il ne vous est pas donné de le suivre, vous partagerez du moins avec nous le plaisir de l'admirer de plus près. Certes, je le jure, ce n'est pas sa couronne, c'est son esprit que j'envie.

Vous, que ces sacrés perturbateurs d'un repos respectable n'ont point troublés, sous de si glorieux auspices, paroissez hardiment, ouvrages protégés, vous ne le seriez point, si vous étiez dangereux: un philosophe ne vous eût point permis de paroître. Un esprit vaste, profond, accoutumé à réfléchir, sait trop bien que ce qui n'est que philosophiquement vrai, ne peut-être nuisible.

Il y a quelques années, qu'enveloppés d'un triste manteau, vous étiez, hélas! réduits à vous montrer seuls, timides en quelque sorte, & comme autrefois les vers d'Ovide exilé, sans votre auteur, que vous craignez même de démasquer; semblables à ces tendres enfans, qui voudroient dérober leur pere à la poursuite de trop cruels créanciers. Aujourd'hui, (pour parodier cet aimable & malheureux poëte), libres & plus heureux, vous n'irez plus en ville sans lui, & vous mar-

cherez l'un & l'autre, tête levée, entendant gronder le vulgaire, comme un navigateur (pour parler en poëte) sûr de la protection de Neptune, entend gronder les flots.





TRAITÉ DE L'AME.

CHAPITRE PREMIER.

Expoſition de l'Ouvrage.

CE n'eſt ni Ariſtote, ni Platon, ni Deſcartes, ni Mallebranche, qui vous apprendront ce que c'eſt que votre Ame. En vain vous vous tourmentez pour connoître ſa nature : n'en déplaiſe à votre vanité & à votre indocilité, il faut que vous vous ſoumettiez à l'ignorance & à la foi. L'eſſence de l'ame de l'homme & des animaux eſt & ſera toujours auſſi inconnue, que l'eſſence de la matiere & des corps. Je dis plus : l'ame dégagée du corps

par abſtraction, reſſemble à la matiere conſidérée ſans aucunes formes : on ne peut la concevoir. L'ame & le corps ont été faits enſemble dans le même inſtant, & comme d'un ſeul coup de pinceau. Ils ont été jetés au même moule, dit un grand théologien (1) qui a oſé penſer. Celui qui voudra connoître les propriétés de l'ame, doit donc auparavant rechercher celles qui ſe manifeſtent clairement dans les corps, dont l'ame eſt le principe actif.

Cette réflexion conduit naturellement à penſer qu'il n'eſt point de plus ſurs guides que les ſens. Voilà mes philoſophes. Quelque mal qu'on en diſe, eux ſeuls peuvent éclairer la raiſon dans la recherche de la vérité ; oui, c'eſt à eux ſeuls qu'il faudra toujours revenir, quand on voudra ſérieuſement la connoître.

Voyons-donc avec autant de bonne foi, que d'impartialité ; ce que nos ſens peuvent découvrir dans la matiere, dans la ſubſtance des corps, & ſur-tout des corps organiſés, mais n'y voyons que ce qui y eſt, & n'imaginons rien. La matiere eſt par elle-même un principe paſſif, elle n'a qu'une force *d'inertie* ; c'eſt pourquoi toutes les fois qu'on la verra ſe mouvoir on pourra conclure que ſon mouvement

(1) *TERTULLIEN de reſurrect.*

vient d'un autre principe, qu'un bon esprit ne confondra jamais avec celui qui le contient je veux dire, avec la matiere ou la substance des corps, parce que l'idée de l'un & l'idée de l'autre forment deux idées intellectuelles, aussi différentes que l'actif & le passif. Si donc il est dans les corps un principe moteur, & qu'il soit prouvé que ce même principe qui fait battre le cœur, fasse aussi sentir les nerfs & penser le cerveau, ne s'ensuivra-t-il pas clairement que c'est à ce principe qu'on donne le nom *d'ame*. Il est démontré que le corps humain n'est dans sa premiere origine qu'un *ver*, dont toutes les métamorphoses n'ont rien de plus surprenant que celles de tout insecte. Pourquoi ne seroit-il pas permis de rechercher la nature, ou les propriétés du principe inconnu, mais évidemment *sensible* & *actif*, qui fait ramper ce *ver* avec orgueil sur la surface de la terre? La vérité n'est-elle donc pas plus faite pour l'homme, que le bonheur auquel il aspire? Ou n'en serions-nous si avides, & pour ainsi dire, si amoureux, que pour n'embrasser qu'une nue, au lieu de la déesse, comme les poëtes l'ont feint d'Ixion.

CHAPITRE II.

De la Matiere.

TOus les philosophes qui ont attentivement examiné la nature de la matiere, considérée en elle-même, indépendamment de toutes les formes qui constituent les corps, ont découvert dans cette substance diverses propriétés, qui découlent d'une essence absolument inconnue. Telles sont, 1°. la puissance de recevoir différentes formes, qui se produisent dans la matiere même, & par lesquelles la matiere peut acquérir la force motrice & la faculté de sentir; 2°. l'étendue actuelle, qu'ils ont bien reconnue pour un attribut, mais non pour l'essence de la matiere.

Il y en a cependant eu quelques-uns, & entr'autres Descartes, qui ont voulu réduire l'essence de la matiere à la simple étendue, & borner toutes les propriétés de la matiere à celles de l'étendue; mais ce sentiment a été rejeté par tous les autres modernes, qui ont été plus attentifs à toutes les propriétés de cette substance, ensorte que la puissance d'acquérir la force motrice & la faculté de sentir, a été de tout tems considérée, de même que l'é-

tendue, comme une propriété essentielle de la matiere.

Toutes les diverses propriétés qu'on remarque dans ce principe inconnu, démontrent un être dans lequel existent ces mêmes propriétés, un être qui par conséquent doit exister par lui-même. Or, on ne conçoit pas, ou plutôt il paroît impossible, qu'un être qui existe par lui-même, puisse ni se créer, ni s'anéantir. Il ne peut y avoir évidemment que les formes, dont ses propriétés essentielles le rendent susceptible, qui puisse se détruire & se reproduire tour-à-tour. Aussi l'expérience nous force-t-elle d'avouer que rien ne se fait de rien.

Tous les philosophes qui n'ont point connu les lumieres de la foi, ont pensé que ce principe substantiel des corps a existé & existera toujours, & que les élémens de la matiere ont une solidité indestructible, qui ne permet pas de craindre que le monde vienne à s'écrouler. La plupart des philosophes chrétiens reconnoissent aussi qu'il existe nécessairement par lui-même, & qu'il n'est point de sa nature d'avoir pu commencer, ni de pouvoir finir, comme on peut le voir dans un auteur du siecle dernier qui professoit (1) la théologie à Paris.

(1) *GOUDIN Philosophia juxta inconcussa tutissimaque Divi Thomæ Dogmata*, Lugd. 1673.

CHAPITRE III.

De l'étendue de la Matiere.

QUOIQUE nous n'ayons aucune idée de l'essence de la matiere, nous ne pouvons refuser notre consentement aux propriétés que nos sens y découvrent.

J'ouvre les yeux, & je ne vois autour de moi que matiere, ou qu'étendue. L'étendue est donc une propriété qui convient toujours à toute matiere, qui ne peut convenir qu'à elle seule, & qui par conséquent est coessentielle à son sujet.

Cette propriété suppose dans la substance des corps, trois dimensions, longueur, largeur & profondeur. En effet, si nous consultons nos connoissances, qui viennent toutes des sens on ne peut concevoir la matiere, ou la substance des corps, sans l'idée d'un être à la fois, long, large & profond; parce que l'idée de ces trois dimensions est nécessairement liée à celle que nous avons de toute grandeur, ou quantité.

Les philosophes qui ont le plus médité sur la matiere, n'entendent pas par l'étendue de cette substance, une étendue solide, formée de parties distinctes, capable de résistance.

résistance. Rien n'est uni, rien n'est divisé dans cette étendue : car pour diviser, il faut une force qui désunisse ; il en faut une aussi, pour unir les parties divisées. Or, suivant ces physiciens, la matiere n'a point de force actuellement active : parce que toute force ne peut venir que du mouvement, ou de quelque effort ou tendance au mouvement, & qu'ils ne reconnoissent dans la matiere dépouillée de toute forme par abstraction, qu'une force motrice en *puissance*.

Cette théorie est difficile à concevoir : mais les principes posés, elle est rigoureusement vraie dans ses conséquences. Il en est de ces vérités algébriques, dont on connoît mieux la certitude, que l'esprit ne la conçoit.

L'étendue de la matiere n'est donc qu'une étendue métaphysique, qui n'offre rien de sensible, suivant l'idée de ces mêmes philosophes. Ils pensent avec raison qu'il n'y a que l'étendue solide qui puisse frapper nos sens.

Il nous paroît donc que l'étendue est un attribut, qui fait partie de sa forme métaphysique : mais nous sommes éloignés de croire qu'une étendue solide constitue son essence.

Cependant avant Descartes, quelques anciens avoient fait consister l'essence de la matiere dans l'étendue solide. Mais cette

opinion que les cartésiens ont tant fait valoir, a été victorieusement combattue dans tous les tems, par des raisons évidentes que nous exposerons dans la suite ; car l'ordre veut que nous examinions auparavant à quoi se réduisent les propriétés de l'étendue.

CHAPITRE IV.

Des propriétés mécaniques-passives de la matiere, dépendantes de l'étendue.

CE qu'on appelle forme en général, consiste dans les divers états, ou les différentes modifications, dont la matiere est susceptible. Ces modifications reçoivent l'être, ou leur existence, de la matiere même, comme l'empreinte d'un cachet la reçoit de la cire qu elle modifie. Elles constituent tous les différens états de cette substance : c'est par elles qu'elle prend toutes les diverses formes des corps, & qu'elle constitue ces corps même.

Nous n'examinerons pas ici quelle peut être la nature de ce principe, considérée séparément de son étendue & de toute autre forme. Il suffit d'avouer qu'elle est inconnue : ainsi il est inutile de rechercher si la matiere peut exister dépouillée de

toutes ces formes, sans lesquelles nous ne pouvons la concevoir. Ceux qui aiment les disputes frivoles, peuvent sur les pas des scholastiques, poursuivre toutes les questions qu'on peut faire à ce sujet; nous n'enseignerons que ce qu'il faut précisément savoir de la doctrine de ces formes.

Il y en a deux sortes; les unes actives, les autres passives. Je ne traite dans ce chapitre que des derniers. Elles sont au nombre de quatre; savoir la grandeur, la figure le repos & la situation. Ces formes sont des états simples, des dépendances passives de la matiere, des modes qui ne peuvent jamais l'abandonner, ni en détruire la simplicité.

Les anciens pensoient, non sans raison, que ces formes mécaniques passives de la matiere n'avoient pas d'autre source que l'étendue, persuadés qu'ils étoient que la matiere contient *potentiellement* toutes ces formes en soi, par cela seul que ce qui est étendu, qu'un être doué des dimensions dont on a parlé, peut évidemment recevoir telle ou telle grandeur, figure, situation, &c.

Voilà donc les formes mécaniques passives contenues en puissance dans l'étendue, dépendantes absolument des trois dimensions de la matiere, & de leur diverse combinaison; & c'est en ce sens qu'on peut dire que la matiere considérée simplement dans son étendue, qui la rend

susceptible d'une infinité de formes, ne lui permet pas d'en recevoir aucune, sans sa propre force motrice ; car c'est la matiere déjà revêtue des formes, au moyen desquelles elle a reçu la puissance motrice, ou le mouvement actuel, qui se procure elle-même successivement toutes les différentes formes, comme parle Aristote, elle ne l'est que par son mariage ou par son union avec la force motrice même.

Cela posé : si la matiere est quelquefois forcée de prendre une certaine forme, & non telle autre, cela ne peut venir de sa nature trop *inerte*, ou de ses formes mécaniques passives dépendantes de l'étendue, mais d'une nouvelle forme, qui mérite ici le premier rang, parce qu'elle joue le plus grand rôle dans la nature ; c'est la forme active, ou la puissance motrice ; la forme, je le répete, par laquelle la matiere produit celles qu'elle reçoit.

Mais avant que de faire mention de ce principe moteur, qu'il me soit permis d'observer en passant que la matiere, considérée seulement comme un être passif, ne paroît mériter que le simple nom de matiere, auquel elle étoit autrefois restreinte ; que la matiere, en tant qu'absolument inséparable de l'étendue, de l'impénétrabilité, de la divisibilité, & des autres formes mécaniques passives, n'étoit pas réputée par les anciens la même chose que

ce que nous appellons aujourd'hui du nom de substance, & qu'enfin loin de confondre ces deux termes, comme font les modernes; ils prenoient la matiere, simplement comme un attribut ou une partie de cette substance, constituée telle, ou élevée à la dignité de corps par la puissance motrice dont je vais parler.

CHAPITRE V.

De la puissance motrice de la matiere.

LES anciens persuadés qu'il n'y avoit aucun corps sans une force motrice, regardoient la substance des corps comme un composé de deux attributs primitifs; par l'un, cette substance avoit la puissance de se mouvoir; & par l'autre, celle d'être mue. En effet, dans tout corps qui se meut, il n'est pas possible de ne pas concevoir ces deux attributs, c'est-à-dire, la chose qui se meut, & la même chose qui est mue.

On vient de dire qu'on donnoit autrefois le nom de matiere à la substance des corps, en tant que susceptible de mouvement: cette même matiere devenue capable de se mouvoir, étoit envisagée sous le nom de principe actif, donné alors

à la même ſubſtance. Mais ces deux attributs paroiſſent ſi eſſentiellement dépendans l'un de l'autre, que Cicéron, (1) pour mieux exprimer cette union eſſentielle & primitive de la matiere & de ſon principe moteur, dit que l'un & l'autre ſe trouve l'un dans l'autre; ce qui rend fort bien l'idée des anciens.

D'où l'on comprend que les modernes ne nous ont donné qu'une idée peu exacte de la matiere, lorſqu'ils ont voulu par une confuſion mal entendue donner ce nom à la ſubſtance des corps; puiſqu'encore une fois la matiere, ou le principe paſſif de la ſubſtance des corps, ne fait qu'une partie de cette ſubſtance. Ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'ils n'y aient pas découvert la force motrice & la faculté de ſentir.

On doit voir à préſent, ce me ſemble, du premier coup-d'œil, que s'il eſt un principe actif, il doit y avoir dans l'eſſence inconnue de la matiere, une autre ſource que l'étendue; ce qui confirme que la ſimple étendue ne donne pas une idée complette de toute l'eſſence, ou forme métaphyſique de la ſubſtance des corps, par cela ſeul qu'elle exclut l'idée de toute activité dans la matiere. C'eſt pourquoi

(1) In utroque tandem utrumque. *Academ. queſt. lib.* 1.

ſi nous démontrons ce principe moteur : ſi nous faiſons voir que la matiere, loin d'être auſſi indifférente qu'on le croit communément, au mouvement & au repos, doit être regardée comme une ſubſtance active, auſſi-bien que paſſive ; quelle reſſource auront ceux qui ont fait conſiſter ſon eſſence dans l'étendue ?

Les deux principes dont on vient de parler, l'étendue & ſa force motrice, ne ſont que des puiſſances de la ſubſtance des corps ; car de même que cette ſubſtance eſt ſuſceptible de mouvement, ſans en avoir effectivement, elle a auſſi toujours, lors même qu'elle ne ſe meut pas, la faculté de ſe mouvoir.

Les anciens ont véritablement remarqué que cette force motrice n'agiſſoit dans la ſubſtance des corps, que lorſque cette ſubſtance étoit revêtue de certaines formes : ils ont auſſi obſervé que les divers mouvemens qu'elle produit, ſont tous aſſujettis, ou réglés par ces différentes formes. C'eſt pourquoi les formes, au moyen deſquelles la ſubſtance des corps pouvoit non-ſeulement ſe mouvoir, mais ſe mouvoir diverſement, ont été nommées *formes matérielles.*

Il ſuffiſoit à ces premiers maîtres de jeter les yeux ſur tous les phénomenes de la nature, pour découvrir dans la ſubſtance des corps la force de ſe mouvoir

elle même. En effet, ou cette ſubſtance ſe meut elle-même, ou lorſqu'elle eſt en mouvement, c'eſt une autre ſubſtance qui le lui communique. Mais voit-on dans cette ſubſtance autre choſe qu'elle-même en action ; & ſi quelquefois elle paroît recevoir un mouvement qu'elle n'a pas, le reçoit-elle de quelqu'autre cauſe que ce même genre de ſubſtance dont les parties agiſſent les unes ſur les autres ?

Si donc on ſuppoſe un autre agent, je demande quel il eſt, & qu'on me donne des preuves de ſon exiſtence, mais puiſqu'on n'en a pas la moindre idée, ce n'eſt pas même un *être de raiſon*.

Après cela il eſt clair que les anciens ont dû facilement reconnoître une force intrinſeque de mouvement au-dedans de la ſubſtance des corps ; puiſqu'enfin, on ne peut, ni prouver, ni concevoir aucune autre ſubſtance qui agiſſe ſur elle.

Mais ces mêmes auteurs ont en même tems avoué, ou plutôt prouvé, qu'il eſt impoſſible de comprendre comment ce myſtere de la nature peut s'opérer, parce qu'on ne connoît point l'eſſence des corps. Ne connoiſſant pas l'agent, quel moyen en effet de pouvoir connoître ſa maniere d'agir ? Et la difficulté ne demeureroit-elle pas la même, en admettant une autre ſubſtance, principalement un être dont on n'auroit aucune idée, & dont on ne

pourroit pas même raisonnablement reconnoître l'existence.

Ce n'est pas aussi sans fondement qu'ils ont pensé que la substance des corps envisagée sans aucune forme, n'avoit aucune activité, mais qu'elle étoit *toute en puissance*. (1) Le corps humain, par exemple, privé de la forme propre, pourroit-il exécuter les mouvemens qui en dépendent? De même sans l'ordre & l'arrangement de toutes les parties de l'univers, la matiere qui les compose pourroit-elle produire tous les divers phénomenes qui frappent nos sens?

Mais les parties de cette substance qui reçoivent des formes, ne peuvent pas elles-mêmes se les donner; ce sont toujours d'autres parties de cette même substance déjà revêtue de formes, qui les leur procurent. Ainsi c'est de l'action de ces parties, pressées les unes par les autres, que naissent les formes par lesquelles la forme motrice des corps devient effectivement active.

C'est au froid & au chaud qu'on doit, à mon avis, réduire, comme ont fait les anciens, les formes productives des autres formes; parce qu'en effet, c'est par ces deux qualités actives générales, que sont vraisemblablement produits tous les corps sublunaires.

(1) *Totum in fieri.*

Descartes, génie fait pour se frayer de nouvelles routes & s'égarer, à prétendu avec quelques autres philosophes, que Dieu étoit la seule cause efficiente du mouvement, & qu'il l'imprimoit à chaque instant dans tous les corps. Mais ce sentiment n'est qu'une hypothese, qu'il a tâché d'ajuster aux lumieres de la foi; & alors ce n'est plus parler en philosophe, ni à des philosophes, sur-tout à ceux qu'on ne peut convaincre que par la force de l'évidence.

Les scholastiques chrétiens des derniers siecles ont bien senti l'importance de cette réflexion: c'est pourquoi ils se sont sagement bornés aux seules lumieres purement philosophiques sur le mouvement de la matiere, quoiqu'ils eussent pu faire voir que Dieu même a dit qu'il avoit « empreint d'un principe actif les élemens » de la matiere. » *Genes.* 1. *Isaïe* 66.

On pourroit former ici une longue chaîne d'autorités, & prendre dans les professeurs les plus célebres, une substance de la doctrine de tous les autres: mais sans un fatras de citations, il est assez évident que la matiere contient cette force motrice qui l'anime, & qui est la cause immédiate de toutes les loix du mouvement.

CHAPITRE VI.

De la faculté sensitive de la matiere.

NOus avons parlé de deux attributs essentiels de la matiere, desquels dépendent la plupart de ses propriétés, savoir l'étendue & la force motrice. Nous n'avons plus maintenant qu'à prouver un troisieme attribut ; je veux dire la faculté de sentir ; que les philosophes (1) de tous les siecles ont reconnue dans cette même substance. Je dis tous les philosophes, quoique je n'ignore pas tous les efforts qu'ont vainement faits les cartésiens pour l'en dépouiller. Mais pour écarter des difficultés insurmontables, ils se sont jetés dans un labyrinthe dont ils ont cru sortir par cet absurde systême, « que les bêtes » sont de pures machines. »

Une opinion si risible n'a jamais eu d'accès chez les philosophes que comme un badinage d'esprit, ou un amusement philosophique. C'est pourquoi nous ne nous

(1) Voyez la These que M. Leibnitz fit soutenir à ce sujet au prince Eugene, & *l'Origine ancienne de la Physique moderne*, par le P. Régnault.

arrêterons pas à la réfuter. L'expérience ne nous prouve pas moins la faculté de sentir dans les bêtes, que dans les hommes : or moi qui suis fort assuré que je sens, je n'ai d'autre preuve du sentiment des autres hommes que par les signes qu'ils m'en donnent. Le langage de convention, je veux dire, la parole, n'est pas le signe qui l'exprime le mieux : il y en a un autre commun aux hommes & aux animaux, qui le manifeste avec plus de certitude ; je parle du langage affectif, tel que les plaintes, les cris, les caresses, la fuite, les soupirs, le chant, & en un mot toutes les expressions de la douleur, de la tristesse, de l'aversion, de la crainte, de l'audace, de la soumission, de la colere, du plaisir, de la joie, de la tendresse, &c. Un langage aussi énergique a bien plus de force pour nous convaincre, que tous le sophismes de Descartes pour nous persuader.

Peut-être les cartésiens, ne pouvant se refuser à leur propre sentiment intérieur, se croient-ils mieux fondés à reconnoître la même faculté de sentir dans tous les hommes, que dans les autres animaux ; parce que ceux-ci n'ont pas à la vérité exactement la figure humaine. Mais ces philosophes s'en tenant ainsi à l'écorce des choses, auroient bien peu examiné la parfaite ressemblance qui frappe les connoisseurs, entre l'homme & la bête ;

car il n'eſt ici queſtion que de la ſimilitude des organes des ſens, leſquels, à quelques modifications près, ſont abſolument les mêmes, & accuſent évidemment les mêmes uſages.

Si ce parallele n'a pas été ſaiſi par Deſcartes, ni par ſes ſectateurs, il n'a pas échappé aux autres philoſophes, & ſurtout à ceux qui ſe ſont curieuſement appliqués à *l'anatomie comparée.*

Il ſe préſente une autre difficulté qui intéreſſe davantage notre amour propre : c'eſt l'impoſſibilité où nous ſommes encore de concevoir cette propriété comme une dépendance, ou un attribut de la matiere. Mais qu'on faſſe attention que cette ſubſtance ne nous laiſſe appercevoir que des choſes ineffables. Comprend-on mieux comment l'étendue découle de ſon eſſence? comment elle peut-être mue par une force primitive dont l'action s'exerce ſans contact, & mille autres merveilles qui ſe dérobent tellement aux recherches des yeux les plus clairvoyans, qu'elles ne leur montrent que le rideau qui les cache, ſuivant l'idée d'un illuſtre moderne (1).

Mais ne pourroit-on pas ſuppoſer, comme ont fait quelques-uns, que le ſentiment qui ſe remarque dans les corps animés, appartiendroit à un être diſtinct de

(1) *LEIBNITZ.*

la matiere de ces corps, à une ſubſtance d'une différente nature, & qui ſe trouveroit unie avec eux? Les lumieres de la raiſon nous permettent-elles de bonne foi d'admettre de telles conjectures? Nous ne connoiſſons dans les corps que de la matiere, & nous n'obſervons la faculté de ſentir que dans ces corps: ſur quel fondement donc établir un être idéal déſavoué par toutes nos connoiſſances?

Il faut cependant convenir avec la même franchiſe, que nous ignorons ſi la matiere a en ſoi la faculté immédiate de ſentir, ou ſeulement la puiſſance de l'acquérir par les modifications, ou par les formes dont elle eſt ſuſceptible; car il eſt vrai que cette faculté ne ſe montre que dans les corps organiſés.

Voilà donc encore une nouvelle faculté qui ne réſideroit auſſi qu'en puiſſance dans la matiere, ainſi que toutes les autres dont on a fait mention, & telle a été encore la façon de penſer des anciens, dont la philoſophie pleine de vues & de pénétration, méritoit, d'être élevée ſur les debris de celle des modernes. Ces derniers ont beau dédaigner des ſources trop éloignées d'eux: l'ancienne philoſophie (1) prévaudra toujours devant ceux qui ſont dignes de la juger: parce qu'elle forme

(1) *Métaphyſique.*

(du moins par rapport au sujet que je traite) un système solide, bien lié, & comme un corps qui manque à tous ces membres épars de la physique moderne.

CHAPITRE VII.

Des formes substantielles.

NOus avons vu que la matiere est mobile, qu'elle a la puissance de se mouvoir par elle-même ; qu'elle est susceptible de sensation & de sentiment. Mais il ne paroît pas, du moins si l'on s'en rapporte à l'expérience, ce grand maître des philosophes, que ces propriétés puissent être mises en exercice, avant que cette substance soit, pour ainsi dire, habillée de quelques formes qui lui donnent la faculté de se mouvoir & de sentir. C'est pourquoi les anciens regardoient ces formes, comme faisant partie de la réalité des corps ; & de là vient qu'ils les ont nommées *formes substantielles*. (1) En effet, la matiere considérée par abstraction, ou séparément de toute forme, est un être incomplet, suivant le langage des écoles ;

(1) *GOUD*. T. II. p. 94-98.

un être qui n'existe point dans cet état; & sur lequel du moins les sens, ni la raison, n'ont aucune prise. Ce sont donc véritablement les formes qui le rendent sensible, & pour ainsi dire, le réalisent. Ainsi, quoique, rigoureusement parlant, elles ne soient point des substances, mais de simples modifications, on a été fondé à leur donner le nom de formes substantielles, parce qu'elles perfectionnent la substance des corps, & en font en quelque sorte partie.

D'ailleurs pourvu que les idées soient clairement exposées, nous dédaignons de réformer des mots consacrés par l'usage, & qui ne peuvent induire en erreur lorsqu'ils sont définis, & bien entendus.

Les anciens n'avoient donné le nom de formes substantielles, qu'aux modifications qui constituent essentiellement les corps, & qui leur donnent à chacun ces caracteres décisifs qui les distinguent l'un de l'autre. Ils nommoient seulement formes *accidentelles*, les modifications qui viennent par accident, & dont la destruction n'entraîne pas nécessairement celle des formes qui constituent la nature des corps; comme le mouvement local du corps humain, qui peut cesser; sans altérer l'intégrité de son organisation.

Les formes substantielles ont été divisées en simples & en composées. Les

formes simples sont celles qui modifient les parties de la matiere, telle que la grandeur, la figure, le mouvement, le repos & la situation; & ces parties de la matiere revêtues de ces formes, sont ce qu'on appelle *corps simples* ou *élémens*. Les formes composées consistent dans l'assemblage des corps simples, unis & arrangés dans l'ordre, & la quantité nécessaire pour construire, ou former les différens mixtes.

Les mêmes philosophes de l'antiquité ont aussi en quelque sorte distingué deux sortes de formes substantielles dans les corps vivans, savoir celles qui constituent les parties organiques de ces corps, & celles qui sont regardées comme étant leur principe de vie. C'est à ces dernieres qu'ils ont donné le nom d'Ame. Ils en ont fait trois sortes; l'Ame végétative qui appartient aux plantes, l'Ame sensitive, commune à l'homme & à la bête: mais parce que celle de l'homme semble avoir un plus vaste empire, des fonctions plus étendues, des vues plus grandes, ils l'ont appellée *Ame raisonnable*. Disons un mot de l'Ame végétative. Mais auparavant, qu'il me soit permis de répondre à une objection que m'a faite un habile homme. « Vous n'admettez, dit-il, » dans les animaux, pour principe de » sentiment, aucune substance qui soit

» différente de lá matiere : pourquoi » donc traiter d'absurde le cartésianisme, » en ce qu'il suppose que les animaux » sont de pures machines ? & quelle si » grande différence y a-t-il entre ces » deux opinions ? » Je répons d'un seul mot : Descartes refuse tout sentiment, toute faculté de sentir à ses machines, ou à la matiere dont il suppose que les animaux sont uniquement faits : & moi je prouve clairement, si je ne me trompe fort, que s'il est un être qui soit, pour ainsi dire, pétri de sentiment, c'est l'animal ; il semble avoir tout reçu en cette monnoie, qui, dans un autre sens, manque à tant d'hommes. Voilà la différence qu'il y a entre le célebre moderne dont je viens de parler, & l'auteur de cet ouvrage.

CHAPITRE VIII.

De l'ame végétative.

Nous avons dit qu'il falloit rappeller au froid & au chaud les formes productives de toutes les formes des corps. Il a paru un excellent commentaire de cette doctrine des anciens, par M. Quesnay. Cet habile homme la démontre par toute

les recherches & toutes les expériences de la physique moderne, ingénieusement rassemblées dans un *Traité du Feu*, où *l'éther*, subtilement rallumé, joue le premier rôle dans la formation des corps. M. Lamy Médecin, n'a pas cru devoir ainsi borner l'empire de l'éther; il explique la formation des ames de tous les corps par cette même cause. L'éther est un esprit infiniment subtil; une matiere très-déliée & toujours en mouvement, connue sous le nom de feu pur & céleste, parce que les anciens en avoient mis la source dans le soleil, d'où, suivant eux, il est lancé dans tous les corps plus ou moins, selon leur nature & leur consistance; & « quoi-
» que de soi-même il ne brûle pas, par
» les différens mouvemens qu'il donne
» aux particules des autres corps où il
» est renfermé, il brûle & fait ressentir
» la chaleur. Toutes les parties du monde
» ont quelque portion de ce feu élémen-
» taire, que plusieurs anciens regardent
» comme l'Ame du monde. Le feu vi-
» sible a beaucoup de cet esprit, l'air
» aussi, l'eau beaucoup moins, la terre
» très-peu. Entre les mixtes, les miné-
» raux en ont moins, les plantes plus,
» & les animaux beaucoup davantage.
» Ce feu, ou cet esprit est leur Ame,
» qui s'augmente avec le corps par le
» moyen des alimens qui en contiennent,

» & dont il se sépare avec le chile, & » devient enfin capable de sentiment, » grace à un certain mélange d'humeurs, » & à cette structure particuliere d'or- » ganes qui forment les corps animés : » car les animaux, les minéraux, les » plantes même, & les os qui font la » base de nos corps, n'ont pas de senti- » ment, quoiqu'ils aient chacun quelque » portion de cet éther, parce qu'ils » n'onr pas la même organisation. »

Les anciens entendoient par l'ame végétative la cause qui dirige toutes les opérations de la génération, de la nutrition & de l'accroissement de tous les corps vivans.

Les modernes, peu attentifs à l'idée que ces premiers maîtres avoient de cette espece d'ame, l'ont confondue avec l'organisation même des végétaux & des animaux, tandis qu'elle est la cause qui conduit & dirige cette organisation.

On ne peut, en effet, concevoir la formation des corps vivans, sans une cause qui y préside, sans un principe qui regle & amene tout à une fin déterminée; soit que ce principe consiste dans les loix générales par lesquelles (1) s'opere tout le mécanisme des actions de ces corps;

(1) BOERH. Elem. Chym. p. 35. 36. *Abrégé de sa Théorie Chymique.* p. 6. 7.

soit qu'il soit borné à des loix particulieres originairement résidentes ou incluses dans le germe de ces corps même, & par lesquelles s'exécutent toutes ses fonctions pendant leur accroissement & leur durée.

Les philosophes dont je parle, ne sortoient pas des propriétés de la matiere pour établir ces principes. Cette substance à laquelle ils attribuent la faculté de se mouvoir elle-même, avoit aussi le pouvoir de se diriger dans ses mouvemens, l'un ne pouvant subsister sans l'autre; puisqu'on conçoit clairement que la même puissance doit être également, & le principe de ces mouvemens, & le principe de cette détermination, qui sont deux choses absolument individuelles & inséparables. C'est pourquoi ils regardoient l'ame végétative, comme une forme substantielle purement matérielle, malgré l'espece d'intelligence dont ils imaginoient qu'elle n'étoit pas dépourvue.

CHAPITRE IX.

De l'Ame sensitive des animaux.

LE principe matériel, ou la forme substantielle, qui dans les animaux sent,

discerne & connoît, a été généralement nommée par les anciens, *ame sensitive*. Ce principe doit être soigneusement distingué du corps organique même des animaux, & des opérations de ces corps, qu'ils ont attribuées à l'ame végétative, comme on vient de le remarquer. Ce sont cependant les organes même de ces corps animés, qui occasionnent à cet être sensitif les sensations dont il est affecté.

On a donné le nom de sens, aux organes particuliérement destinés à faire naître ces sensations dans l'ame. Les médecins les divisent en sens externes & en sens internes; mais il ne s'agit ici que des premiers, qui sont, comme tout le monde sait, au nombre de cinq; la vue, l'ouie, l'odorat, le goût & le tact, dont l'empire s'étend sur un grand nombre de sensations, qui toutes sont des sortes de toucher.

Ces organes agissent par l'entremise des nerfs, & d'une matiere qui coule au dedans de leur imperceptible cavité, & qui est d'une si grande subtilité, qu'on lui a donné le nom d'esprit animal, si bien démontré ailleurs par une foule d'expériences & de solides raisonnemens, que je ne perdrai point de tems à en prouver ici l'existence.

Lorsque les organes des sens sont frap-

pés par quelque objet, les nerfs qui entrent dans la ſtructure de ces organes ſont ébranlés, le mouvement des eſprits modifié ſe tranſmet au cerveau juſqu'au *ſenſorium commune*, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'endroit même, où l'ame ſenſitive reçoit les ſenſations à la faveur de ce reflux d'eſprits, qui par leur mouvement agiſſent ſur elle.

Si l'impreſſion d'un corps ſur un nerf ſenſitif eſt forte & profonde, & ſi elle le tend, le déchire, le brûle, ou le rompt, il en réſulte pour l'ame une ſenſation qui n'eſt plus ſimple, mais douloureuſe: & réciproquement, ſi l'organe eſt trop foiblement affecté, il ne ſe fait aucune ſenſation. Donc pour que les ſens faſſent leurs fonctions, il faut que les objets impriment un mouvement proportionné à la nature foible ou forte de l'organe ſenſitif.

Il ne ſe fait donc aucune ſenſation, ſans quelque changement dans l'organe qui lui eſt deſtiné, ou plutôt dans la ſeule ſurface du nerf de cet organe. Ce changement peut-il ſe faire par *l'intromiſſion* du corps qui ſe fait ſentir? Non; les enveloppes dures des nerfs rendent la choſe évidemment impoſſible. Il n'eſt produit que par diverſes propriétés des corps ſenſibles, & de là naiſſent les différentes ſenſations.

Beaucoup d'expériences nous ont fait connoître que c'est effectivement dans le cerveau, que l'ame est affectée des sensations propres à l'animal ; car lorsque cette partie est considérablement blessée, l'animal n'a plus ni sentiment, ni discernement, ni connoissance : toutes les parties qui sont au dessus des plaies & des ligatures, conservent entr'elles & le cerveau, le mouvement & le sentiment, toujours perdu au dessous, entre la ligature & l'extrémité. La section, la corruption des nerfs & du cerveau, la compression même de cette partie, &c. ont appris à Galien la même vérité. Ce savant a donc parfaitement connu le siege de l'Ame, & la nécessité absolue des nerfs pour les sensations ; il a su 1°. que l'Ame sent, & n'est réellement affectée que dans le cerveau, des sentimens propres à l'animal. 2°. Qu'elle n'a de sentiment & de connoissance, qu'autant qu'elle reçoit l'impression actuelle des esprits animaux.

Nous ne rapporterons point ici les opinions d'Aristote, de Chrysippe, de Platon, de Descartes, de Vieussens, de Rosset, de Willis, de Lancisi, &c. Il en faudroit toujours revenir à Galien, comme à la vérité même. Hippocrate paroît aussi n'avoir pas ignoré où l'Ame fait sa résidence.

Cependant la plupart des anciens philosophes,

losophes, ayant à leur tête les stoïciens ; & parmi les modernes, Perrault, Stuart, & Tabor, ont pensé que l'Ame sentoit dans toutes les parties du corps, parce qu'elles ont toutes des nerfs. Mais nous n'avons aucune preuve d'une sensibilité aussi universellement répandue. L'expérience nous a même appris que lorsque quelque partie du corps est retranchée, l'Ame a des sensations, que cette partie qui n'est plus, semble encore lui donner. L'Ame ne sent donc pas dans le lieu même où elle croit sentir. Son erreur consiste dans la maniere dont elle sent, & qui lui fait rapporter son propre sentiment aux organes qui le lui occasionnent, & l'avertissent en quelque sorte de l'impression qu'ils reçoivent eux-mêmes des causes extérieures. Cependant nous ne pouvons pas assurer que la substance de ces organes ne soit pas elle même susceptible de sentiment, & qu'elle n'en ait pas effectivement. Mais ces modifications ne pourroient être connues qu'à cette substance même, & non au tout, c'est-à-dire, à l'animal auquel elles ne sont pas propres, & ne servent point.

Comme les doutes qu'on peut avoir à ce sujet, ne sont fondés que sur des conjectures, nous ne nous arrêterons qu'à ce que l'expérience, qui seule doit nous guider, nous apprend sur les sensations

que l'Ame reçoit dans les corps animés.

Beaucoup d'auteurs mettent le siege de l'Ame presque dans un seul point du cerveau, & dans un seul point du corps calleux, d'où, comme de son trône, elle régit toutes les parties du corps.

L'être sensitif ainsi cantonné, resserré dans des bornes aussi étroites, ils le distinguent 1°. de tous les corps animés, dont les divers organes concourent seulement à lui fournir ses sensations : 2°. des esprits même qui le touchent, le remuent, le pénetrent par la diverse force de leur choc, & le font si diversement sentir.

Pour rendre leur idée plus sensible, ils comparent l'Ame au timbre d'une montre, parce qu'en effet, l'Ame est en quelque sorte dans le corps, ce qu'est le timbre dans la montre. Tout le corps de cette machine, les ressorts, les roues ne font que des instrumens, qui par leurs mouvemens, concourent tous ensemble à la régularité de l'action du marteau sur le timbre, qui attend, pour ainsi dire, cette action, & ne fait que la recevoir : car lorsque le marteau ne frappe pas le timbre, il est comme isolé de tout le corps de la montre, & ne participe en rien à tous ses mouvemens.

Telle est l'Ame pendant un sommeil profond. Privée de toutes sensations, sans

nulle connoiſſance de tout ce qui ſe paſſe au dehors & au dedans du corps qu'elle habite, elle ſemble attendre le réveil, pour recevoir en quelque ſorte le coup de marteau donné par les eſprits ſur ſon timbre. Ce n'eſt en effet que pendant la veille qu'elle eſt affectée par diverſes ſenſations, qui lui font connoître la nature des impreſſions que les corps externes communiquent aux organes.

Que l'Ame n'occupe qu'un point du cerveau, ou qu'elle ait un ſiege plus étendu, peu importe à notre ſyſtême. Il eſt certain qu'à en juger par la chaleur, l'humidité, l'âpreté, la douceur, &c. que tous les nerfs ſentent également, on croiroit qu'ils devroient tous être intimement réunis pour former cette eſpece de rendez-vous de toutes les ſenſations. Cependant on verra que les nerfs ne ſe raſſemblent en aucun lieu du cerveau, ni du cervelet, ni de la moëlle de l'épine.

Quoi qu'il en ſoit, les principes que nous avons poſés, une fois bien établis, on doit voir que toutes les connoiſſances, même celles qui ſont les plus habituelles ou les plus familieres à l'Ame, ne réſident en elle, qu'au moment même qu'elle en eſt affectée. *L'habituel* de ces connoiſſances ne conſiſte que dans les modifications permanentes du mouvement des eſprits, qui les lui préſentent, ou plutôt qui les lui

procurent très-fréquemment. D'où il suit que c'est dans la fréquente répétition des mêmes mouvemens que consistent la mémoire, l'imagination, les inclinations, les passions, & toutes les autres facultés qui mettent de l'ordre dans les idées, qui les maintiennent & rendent les sensations plus ou moins fortes & étendues : & de là viennent encore la pénétration, la conception, la justesse & la liaison des connoissances; & cela, selon le degré d'excellence, ou de perfection des organes des différens animaux.

CHAPITRE X.

Des facultés du corps qui se rapportent à l'Ame sensitive.

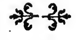
Les philosophes ont rapporté à l'Ame sensitive toutes les facultés qui servent à lui exciter des sensations. Cependant il faut bien distinguer ces facultés, qui sont purement mécaniques, de celles qui appartiennent véritablement à l'être sensitif. C'est pourquoi nous allons les réduire à deux classes.

Les faultés du corps, qui fournissent des sensations, sont celles qui dépendent des organes des sens, & uniquement du

mouvement des esprits contenus dans les nerfs de ces organes, & des modifications de ces mouvemens. Tels sont la diversité des mouvemens des esprits excités dans les nerfs des différens organes, & qui font naître les diverses sensations dépendantes de chacun d'eux, dans l'instant même qu'ils sont frappés ou affectés par des objets extérieurs. Nous rapporterons encore ici les modifications habituelles de ces mêmes mouvemens, qui rappellent nécessairement les mêmes sensations, que l'ame avoit déjà reçues par l'impression des objets sur les sens. Ces modifications, tant de fois répétées, forment la mémoire, l'imagination, les passions.

Mais il y en a d'autres également ordinaires & habituelles, qui ne viennent pas de la même source : elles dépendent orginairement des diverses dispositions organiques des corps animés, lesquelles forment les inclinations, les appétits, la pénétration, l'instinct & la conception.

La seconde classe renferme les facultés qui appartiennent en propre à l'être sensitif; comme les sensations, les perceptions, le discernement, les connoissances, &c.



§. I.

Des ſens.

La diverſité des ſenſations varie ſelon la nature des organes qui les tranſmettent à l'Ame. L'ouie porte à l'Ame la ſenſation du bruit ou du ſon, la vue lui imprime les ſentimens de la lumiere & des couleurs, qui lui repréſentent l'image des objets qui s'offrent aux yeux. L'Ame reçoit de l'odorat toutes les ſenſations connues ſous le nom d'odeurs, les ſaveurs lui viennent à la faveur du goût : le toucher enfin, ce ſens univerſellement répandu par toute l'habitude du corps, lui fait naître les ſenſations de toutes les qualités appellées *tactiles*, telles que la chaleur, la froideur, la dureté, la molleſſe, le poli, l'âpre, la douleur & le plaiſir, qui dépendent des divers organes du tact, parmi leſquels nous comptons les parties de la génération, dont le ſentiment vif pénetre & tranſporte l'Ame dans les plus doux & les plus heureux momens de notre exiſtence.

Puiſque le nerf optique & le nerf acouſtique ſont ſeuls, l'un voit les couleurs, l'autre entend les ſons ; puiſque les ſeuls nerfs moteurs portent à l'Ame l'idée des mouvemens ; qu'on n'apperçoit les odeurs qu'à la faveur de l'odorat, &c. Il s'enſuit

que chaque nerf est propre à faire naître différentes sensations, & qu'ainsi le *sensorium commune*, a, pour ainsi dire, divers territoires, dont chacun a son nerf, reçoit & loge les idées apportées par ce tuyau. Cependant il ne faut pas mettre dans les nerfs même la cause de la diversité des sensations; car l'expansion du nerf auditif ressemble à la rétine, cependant il en résulte des sensations bien opposées. Cette variété paroît clairement dépendre de celle des organes placés avant les nerfs, de sorte qu'une organe dioptrique; par exemple, doit naturellement servir à la vision.

Non-seulement les divers sens excitent différentes sensations, mais chacun d'eux varie encore à l'infini celles qu'il porte à l'Ame, selon les différentes manieres dont ils sont affectés par les corps externes. C'est pourquoi la sensation du bruit peut être modifiée par une multitude de tons différens, & peut faire appercevoir à l'Ame l'éloignement & le lieu de la cause qui produit cette sensation. Les yeux peuvent de même en modifiant la lumiere, donner des sensations plus ou moins vives de la lumiere & des couleurs, & former par ces différentes modifications, les idées d'étendue, de figure, d'éloignement, &c. Tout ce qu'on vient de dire est exactement vrai des autres sens.

§. II.

Mécanisme des sensations.

Tâchons, à la faveur de l'œil, de pénétrer dans le plus subtil mécanisme des sensations. Comme l'œil est le seul de tous les organes sensitifs, où se peigne & se représente visiblement l'action des objets extérieurs, il peut seul nous aider à concevoir quelle sorte de changement ces objets font éprouver aux nerfs qui en sont frappés. Prenez un œil de bœuf, dépouillez-le adroitement de la sclérotique & de la choroïde; mettez, ou étoit la premiere de ces membranes, un papier dont la concavité s'ajuste parfaitement avec la convexité de l'œil. Présentez ensuite quelque corps que ce soit devant le trou de la pupille, vous verrez très-distinctement au fond de l'œil l'image de ce corps. D'où j'infere en passant, que la vision n'a pas son siege dans la choroïde, mais dans la rétine.

En quoi consiste la peinture des objets? Dans un retracement proportionnellement diminutif des rayons lumineux qui partent de ces objets. Ce retracement forme une impression de la plus grande délicatesse, comme il est facile d'en juger par tous les rayons de la pleine lune, qui, concen-

trés dans le foyer d'un miroir ardent, & réfléchis sur le plus sensible thermometre, ne font aucunement monter la liqueur de cet instrument. Si l'on considere de plus, qu'il y a autant de fibres dans cette expansion du nerf optique, que de points dans l'image de l'objet, que ces fibres sont infiniment tendres & molles, & ne forment guere qu'une vraie pulpe, ou moëlle nerveuse, on concevra non-seulement que chaque fibrille ne se trouvera chargée que d'une très-petite portion des rayons ; mais qu'à cause de son extrême délicatesse, elle n'en recevra qu'un changement simple, léger, foible, ou fort superficiel ; & en conséquence de cela, les esprits animaux à peine excités, reflueront avec la plus grande lenteur : à mesure qu'ils retourneront vers l'origine du nerf optique, leur mouvement se ralentira de plus en plus, & par conséquent l'impression de cette peinture ne pourra s'étendre, se propager le long de la corde optique, sans s'affoiblir. Que pensez-vous à présent de cette impression portée jusqu'à l'ame même ? N'en doit-elle pas recevoir un effet si doux, qu'elle le sente à peine?

De nouvelles expériences viennent encore à l'appui de cette théorie. Mettez l'oreille à l'extrémité d'un arbre droit & long, tandis qu'on gratte doucement avec l'ongle à l'autre bout. Une si foible cause

doit produire si peu de bruit, qu'il sembleroit devoir s'étouffer ou se perdre dans toute la longueur du bois. Il se perd en effet pour tous les autres, vous seul entendez un bruit sourd, presqu'imperceptible. La même chose se passe en petit dans le nerf optique, parce qu'il est infiniment moins solide. L'impression une fois reçue par l'extrémité d'un canal cylindrique, plein d'un fluide non élastique, doit nécessairement se porter jusqu'à l'autre extrémité, comme dans ce bois dont je viens de parler, & dans l'expérience si connue des billes de billard; or les nerfs sont des tuyaux cylindriques, du moins chaque fibre sensible nerveuse montre clairement aux yeux cette figure.

Mais de petits cylindres d'un diametre aussi étroit ne peuvent vraisemblablement contenir qu'un seul globule à la file, qu'une suite ou rang d'esprits animaux. Cela s'ensuit de l'extrême facilité qu'ont ces fluides à se mouvoir au moindre choc, ou de la régularité de leurs mouvemens de la précision, de la fidélité des traces, ou des idées qui en résultent dans le cerveau: tous effets qui prouvent que le suc nerveux est composé d'élémens globuleux, qui nagent peut être dans une matiere éthérée, & qui seroient inexplicables, en supposant dans les nerfs, comme dans les autres vaisseaux, diverses especes de glo-

bules dont le tourbillon changeroit l'homme le plus attentif, le plus prudent, en ce qu'on nomme un franc étourdi.

Que le fluide nerveux ait du ressort, ou qu'il n'en ait pas, de quelque figure que soient les élémens, si l'on veut expliquer les phénomenes des sensations, il faut donc admettre 1°. L'existence & la circulation des esprits. 2°. Ces mêmes esprits qui mis en mouvement par l'action des corps externes, rétrogradent jusqu'à l'Ame. 3°. Un seul rang de globules sphériques, dans chaque fibre cylindrique, pour courir au moindre tact, pour galopper au moindre signal de la volonté. Cela posé, avec quelle vîtesse le premier globule poussé, doit-il pousser le dernier, & le jeter pour ainsi dire, sur l'Ame qui se réveille à ce coup de marteau, & reçoit des idées plus ou moins vives, relativement au mouvement qui lui a été imprimé. Ceci amene naturellement les loix des sensations : les voici.

§. III.

Loix des sensations.

I. Loi. Plus un objet agit distinctement sur le *sensorium*, plus l'idée qui en résulte, est nette & distincte.

II. Loi. Plus il agit vivement sur la même partie matérielle du cerveau, plus l'idée est claire.

III. Loi. La même clarté résulte de l'impression des objets souvent renouvellée.

IV. Loi. Plus l'action de l'objet est vive, plus elle est différente de toute autre, ou extraordinaire, plus l'idée est vive & frappantes. On ne peut souvent la chasser par d'autre idées, comme Spinosa dit l'avoir éprouvé, lorsqu'il vit un de ces grands hommes du Brésil. C'est ainsi qu'un blanc & un noir qui se voient pour la premiere fois, ne l'oublieront jamais, parce que l'Ame regarde long-tems un objet extraordinaire, y pense & s'en occupe sans cesse. L'esprit & les yeux passent légérement sur les choses qui se présentent tous les jours. Une plante nouvelle ne frappe que le botaniste. On voit par-là qu'il est dangereux de donner aux enfans des idées effrayantes, telle que la peur du diable, du loup, &c.

Ce n'est qu'en réfléchissant sur les notions simples, qu'on saisit les idées compliquées : il faut que les premieres soient toutes représentées clairement à l'Ame, & qu'elle les conçoive distinctement l'une après l'autre ; c'est-à-dire, qu'il faut choisir un seul sujet simple, qui agisse tout entier sur le *sensorium*, & ne soit troublé par aucun autre objet : à l'exemple des géometres, qui par habitude ont le talent que la maladie donne aux mélancoliques, de ne pas perdre de vue leur

objet. C'est la premiere conclusion qu'on doit tirer de notre premiere loi ; la seconde est, qu'il vaut mieux méditer, que d'étudier tout haut comme les enfans & les écoliers : car on ne retient que des sons, qu'un nouveau torrent d'idées emporte continuellement. Au reste, suivant la troisieme loi, des traces plus souvent marquées sont plus difficiles à effacer, & ceux qui ne sont point en état de méditer, ne peuvent guere apprendre que par le mauvais usage dont j'ai parlé.

Enfin, comme il faut qu'un objet, qu'on veut voir clairement au microscope, soit bien éclairé, tandis que toutes les parties voisines sont dans l'obscurité ; de même pour entendre distinctement un bruit qui d'abord paroissoit confus, il suffit d'écouter attentivement : le son trouvant une oreille bien préparée, harmoniquement tendue, frappe le cerveau plus vivement. C'est par les mêmes moyens qu'un raisonnement qui paroissoit fort obscur, est enfin trouvé clair ; cela s'ensuit de la deuxieme Loi.

§. IV.

Que les sensations ne font pas connoître la nature des corps, & qu'elles changent avec les organes.

Quelque lumineuses que soient nos

ſenſations, elles ne nous éclairent jamais ſur la nature de l'objet actif, ni ſur celle de l'organe paſſif. La figure, le mouvement, la maſſe, la dureté, ſont bien des attributs des corps ſur leſquels nos ſens ont quelque priſe. Mais combien d'autres propriétés qui réſident dans les derniers élémens des corps, & qui ne ſont pas ſaiſies par nos organes, avec leſquels elles n'ont de rapport que d'une façon confuſe qui les exprime mal, ou point du tout? Les couleurs, la chaleur, la douleur, le goût, le tact, &c. varient à tel point, que le même corps paroît tantôt chaud, & tantôt froid à la même perſonne, dont l'organe ſenſitif, par conſéquent, ne retrace point à l'Ame le véritable état des corps. Les couleurs ne changent-elles pas auſſi, ſelon les modifications de la lumiere? Elles ne peuvent donc être regardées comme des propriétés des corps. L'Ame juge confuſément des goûts, qui ne lui manifeſtent pas même la figure des ſels.

Je dis plus: on ne conçoit pas mieux les premieres qualités des corps. Les idées de grandeur, de dureté, &c. ne ſont déterminées que par nos organes. Avec d'autres ſens, nous aurions des idées différentes des mêmes attributs, comme avec d'autres idées nous penſerions autrement que nous ne penſons de tout ce qu'on appelle ouvrage de génie ou de ſenti-

ment. Mais je réserve à parler ailleurs de cette matiere.

Si tous les corps avaient le même mouvement, la même figure, la même densité; quelque différens qu'ils fussent d'ailleurs entr'eux, il suit qu'on croiroit qu'il n'y a qu'un seul corps dans la nature, parce qu'ils affecteroient tous de la même maniere l'organe sensitif.

Nos idées ne viennent donc pas de la connoissance des propriétés des corps, ni de ce en quoi consiste le changement qu'éprouvent nos organes. Elles se forment par ce chagement seul. Suivant sa nature, & ses degrés, il s'éleve dans notre Ame des idées qui n'ont aucune liaison avec leurs causes occasionnelles & efficientes, ni sans doute avec la volonté, malgré laquelle elle se font place dans la moëlle du cerveau. La douleur, la chaleur, la couleur rouge, ou blanche, n'ont rien de commun avec le feu, ou la flamme; l'idée de cet élément est si étrangere à ces sensations, qu'un homme sans aucune teinture de physique ne la concevra jamais.

D'ailleurs les sensations changent avec les organes; dans certaines jaunisses, tout paroît jaune. Changez avec le doigt l'axe de la vision, vous multiplierez les objets, vous en varierez à votre gré la situation & les attitudes. Les engelures, &c. font perdre l'usage du tact. Le plus petit

embarras dans le canal d'Eustachi suffit pour rendre sourd. Les fleurs blanches ôtent tout le sentiment du vagin. Une taye sur la cornée, suivant qu'elle répond plus ou moins au centre de la prunelle, fait voir diversement les objets. La cataracte, la goutte serene, &c. jettent dans l'aveuglement.

Les sensations ne représentent donc point du tout les choses, telles qu'elles sont en elles-mêmes, puisqu'elles dépendent entiérement des parties corporelles qui leur ouvrent le passage.

Mais pour cela nous trompent-elles? Non certes, quoi qu'on en dise, puisqu'elles nous ont été données plus pour la conservation de notre machine, que pour acquérir des connoissances. La réflexion de la lumiere produit une couleur jaune dans un œil plein de bile; l'Ame alors doit voir jaune. Le sel & le sucre impriment des mouvemens opposés aux papilles du goûts; on aura donc en conséquence des idées contraires, qui feront trouver l'un salé, & l'autre doux. A dire vrai, les sens ne nous trompent jamais, que lorsque nous jugeons avec trop de précipitation sur les rapports: car autrement ce sont des ministres fideles; l'ame peut compter qu'elle sera surement avertie par eux des embûches qu'on lui tend; les sens veillent sans cesse, & sont tou-

jours prêts à corriger l'erreur les uns des autres. Mais comme l'Ame dépend à son tour des organes qui la servent, si tous les sens sont eux-mêmes trompés, le moyen d'empêcher le *sensorium commune* de participer à une erreur aussi générale?

§. V.

Raisons anatomiques de la diversité des sensations.

Quand même tous les nerfs se rassembleroient, les sensations n'en seroient pas moins diverses : mais outre qu'il s'en faut beaucoup que cela soit vrai, si ce n'est les nerfs optiques & acoustiques, c'est que les nerfs sont réellement séparés dans le cerveau. 1° L'origine de chaque nerf ne doit pas être fort éloignée de l'endroit où le scapel les démontre, & ne peut plus les suivre, comme il paroît dans les nerfs auditifs & pathétiques. 2° On voit clairement sans microscope, que les principes nerveux sont assez écartés; (cela se remarque sur-tout dans les nerfs olfactifs, optiques & auditifs, qui sont à une très-grande distance l'un de l'autre :) & que les fibres nerveuses ne suivent pas les mêmes directions, comme le prouvent encore les nerfs que je viens de nommer. 3° L'extrême mollesse de toutes ces fibres,

fait qu'elles se confondent aisément avec la moëlle: la 4e. & la 8e. paire peuvent ici servir d'exemple. 4°. Telle est la seule impénétrabilité des corps, que les premiers filamens de tant de différens nerfs ne peuvent se réunir en un seul point. 5°. La diversité des sensations, telle que la chaleur, la douleur, le bruit, la couleur, l'odeur, qu'on éprouve à la fois ces deux sentimens distincts à l'occasion du toucher d'un doigt de la main droite, & d'un doigt de la main gauche, à l'occasion même d'un seul petit corps rond, qu'on fait rouler sous un doigt sur lequel le doigt voisin est replié; tout prouve que chaque sens a son petit département particulier dans la moëlle du cerveau, & qu'ainsi le siege de l'Ame est composé d'autant de parties, qu'il y a de sensations diverses qui y répondent. Or, qui pourroit les nombrer? Et que de raisons pour multiplier & modifier le sentiment à l'infini? Le tissu des enveloppes des nerfs, qui peut-être plus ou moins solide, leur pulpe plus ou moins molle, leur situation plus ou moins lâche, leur diverse construction, à l'une & à l'autre extrémité, &c.

Il s'ensuit de ce que nous avons dit jusqu'à présent, que chaque nerf differe l'un de l'autre à sa naissance, & en conséquence ne paroît porter à l'Ame qu'une

ſorte de ſenſation, ou d'idées. En effet, l'hiſtoire phyſiologique de tous les ſens prouve que chaque nerf a un ſentiment relatif à ſa nature, & plus encore à celle de l'organe au travers duquel ſe modifient les impreſſions externes. Si l'organe eſt dioptrique, il donne l'idée de la lumiere & des couleurs ; s'il eſt acouſtique, on entend, comme on l'a déjà dit, &c.

§. VI.

De la petiteſſe des idées.

Ces impreſſions des corps extérieurs ſont donc la vraie cauſe phyſique de toutes nos idées ; mais que cette cauſe eſt extraordinairement petite. Lorſqu'on regarde le ciel au travers du plus petit trou, tout ce vaſte hémiſphère ſe peint au fond de l'œil, ſon image eſt beaucoup plus petite que le trou par où elle a paſſé. Que ſeroit-ce donc d'une étoile de la 6e. grandeur, ou de la 6e. partie d'un globule ſanguin ? L'Ame la voit cependant fort clairement avec un bon microſcope. Quelle cauſe infiniment exigue ? & par conſéquent quelle doit être l'exilité de nos ſenſations & de nos idées ? Et que cette exilité de ſenſations & d'idées paroît néceſſaire par rapport à l'immenſité de la mémoire ! Où loger en effet tant de connoiſſances, ſans

le peu de place qu'il leur faut, & sans l'étendue de la moëlle du cerveau & des divers lieux qu'elles habitent.

§. VII.

Différens sieges de l'Ame.

Pour fixer, ou marquer avec précision, quels sont ces divers territoires de nos idées, il faut encore recourir à l'anatomie, sans laquelle on ne connoît rien du corps, & avec laquelle seule on peut lever la plupart des voiles qui dérobent l'Ame à la curiosité de nos regards & de nos recherches.

Chaque nerf prend son origine de l'endroit où finit la derniere artériole de la substance corticale du cerveau ; cette origine est donc, où commence visiblement le filament médullaire, qui part de ce fin tuyau qu'on en voit naître & sortir sans microscope. Tel est réellement le lieu d'où la plupart des nerfs semblent tirer leur origine, où ils se réunissent, & où l'être sensitif paroît réfugié. Les sensations & les mouvemens animaux peuvent-ils être raisonnablement placés dans l'artere ? Ce tuyau est privé de sentiment par lui-même, & il n'est changé par aucun effort de la volonté. Les sensations ne sont point aussi dans le nerf au dessous de sa conti-

nuité avec la moëlle : les plaies & autres observations nous le persuadent. Les mouvemens à leur tour n'ont point leur siege au dessous de la continuité du nerf avec l'artere, puisque tout nerf se meut au gré de la volonté. Voilà donc le *sensorium* bien établi dans la moëlle, & cela jusqu'à l'origine même artérielle de cette substance médullaire. D'où il suit encore une fois que le siege de l'Ame a plus d'étendue qu'on ne s'imagine ; encore ses limites seroient-elles peut-être trop bornées dans un homme, sur-tout très-savant, sans l'immense petitesse ou exilité des idées dont nous avons parlé.

§. VIII.

De l'étendue de l'Ame.

Si le siege de l'Ame a une certaine étendue, si elle sent en divers lieux du cerveau, ou ce qui revient au même, si elle y a véritablement différens sieges, il faut nécessairement qu'elle ne soit pas elle-même inétendue, comme le prétend Descartes ; car dans son systême, l'Ame ne pourroit agir sur le corps, & il seroit aussi impossible d'expliquer l'union & l'action réciproque des deux substances, que cela est facile à ceux qui pensent qu'il n'est pas possible de concevoir aucun

être sans étendue. En effet, le corps & l'Ame sont deux natures entiérement opposées, selon Descartes; le corps n'est capable que de mouvement, l'Ame que de connoissance; donc il est impossible que l'Ame agisse sur le corps, ni le corps sur l'Ame. Que le corps se meuve, l'Ame qui n'est point sujette aux mouvemens, n'en ressentira aucune atteinte. Que l'Ame pense, le corps n'en ressentira rien, puisqu'il n'obéit qu'au mouvement.

N'est-ce pas dire avec Lucrece, que l'Ame, n'étant pas matérielle, ne peut agir sur le corps, ou qu'elle l'est effectivement, puisqu'elle le touche & le remue de tant de façons! ce qui ne peut convenir qu'à un corps *.

Si petite & si imperceptible qu'on suppose l'étendue de l'Ame, malgré les phénomenes qui semblent prouver le contraire, & qui démontreroient plutôt (1) plusieurs Ames, qu'une Ame sans étendue, il faut toujours qu'elle en ait une,

* *Tangere nec tangi, nisi corpus, nulla potest res.*

(1) Quelques anciens philosophes les ont admises, pour expliquer les différentes contradictions dans lesquelles l'Ame se surprend elle-même, telles que, par exemple, les pleurs d'une femme qui seroit bien fâchée de voir ressusciter son mari, & *vice versâ*.

quelle qu'elle soit, puisqu'elle touche immédiatement cette autre étendue énorme du corps, comme on conçoit que le globe du monde seroit touché par toute la surface du plus petit grain de sable qui seroit placé sur son sommet. L'étendue de l'Ame forme donc en quelque sorte le corps de cet être sensible & actif; & à cause de l'intimité de sa liaison, qui est telle qu'on croiroit que les deux substances individuellement attachées & jointes ensemble, elles ne font qu'un seul tout. Aristote (1) dit, « qu'il n'y a point » d'Ame sans corps, & que l'Ame n'est „ point un corps. „ A dire vrai, quoique l'Ame agisse sur le corps & se détermine sans doute par une activité qui lui est propre, cependant je ne sais si elle est jamais active, avant que d'avoir été passive; car il semble que l'Ame pour agir, ait besoin de recevoir les impressions des esprits modifiés par les facultés corporelles. C'est ce qui a peut-être fait dire à plusieurs, que l'Ame dépend tellement du tempérament & de la disposition des organes, qu'elle se perfectionne & s'embellit avec eux.

Vous voyez que pour expliquer l'union de l'Ame au corps, il n'est pas besoin de tant se mettre l'esprit à la torture, que

(1) *De Anima text. 26. c. 2*

l'ont fait ces grands génies, Aristote, Platon, Descartes, Mallebranche, Leibnitz, Staahl, & qu'il suffit d'aller rondement son droit chemin, & de ne pas regarder derriere ou de côté, lorsque la vérité est devant soi. Mais il y a des gens qui ont tant de préjugés, qu'ils ne se baisseroient seulement pas pour ramasser la vérité, s'ils la rencontroient où ils ne veulent pas qu'elle soit.

Vous concevez enfin qu'après tout ce qui a été dit sur la diverse origine des nerfs & les différens sieges de l'Ame, il se peut bien faire qu'il y ait quelque chose de vrai dans toutes les opinions des auteurs à ce sujet, quelqu'opposées quelles paroissent : & puisque les maladies du cerveau, selon l'endroit qu'elles attaquent, suppriment tantôt un sens, tantôt un autre, ceux qui mettent le siege de l'Ame dans les *nates* ou les *testes*, ont-ils plus de tort que ceux qui voudroient la cantonner dans le *centre ovale*, dans le *corps calleux*, ou même dans la *glande pinéale* ? Nous pourrons donc appliquer à toute la moëlle du cerveau, ce que Virgile dit (1) de tout le corps, où il prétend avec les stoïciens que l'Ame est répandue.

En

(1) . . . . . Totos diffusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.
Virg. Æneid. I. 6.

En effet, où eſt votre ame, lorſque votre odorat lui communique des odeurs qui lui plaiſent, ou la chagrinent, ſi ce n'eſt dans ces couches d'où les nerfs olfactifs tirent leur origine? Où eſt-elle, lorſqu'elle apperçoit avec plaiſir un beau ciel, une belle perſpective, ſi elle n'eſt dans les couches optiques? Pour entendre, il faut qu'elle ſoit placée à la naiſſance du nerf auditif, &c. Tout prouve donc que ce timbre auquel nous avons comparé l'Ame, pour en donner une idée ſenſible, ſe trouve en pluſieurs endroits du cerveau, puiſqu'il eſt réellement frappé à pluſieurs portes. Mais je ne prétends pas dire pour cela qu'il y ait pluſieurs Ames; une ſeule ſuffit ſans doute avec l'étendue de ce ſiege médullaire que nous avons été forcés par l'expérience de lui accorder; elle ſuffit, dis-je, pour agir, ſentir & penſer, autant qu'il lui eſt permis par les organes.

§. IX.

Que l'être ſenſitif eſt par conſéquent matériel.

Mais quels doutes s'élevent dans mon Ame, & que notre entendement eſt foible & borné! Mon Ame montre conſtamment, non la penſée qui lui eſt accidentelle, quoi qu'en diſent les cartéſiens,

mais de l'activité & de la sensibilité. Voilà deux propriétés inconteſtables, reconnues par tous les philoſophes qui ne ſe ſont point laiſſés aveugler par l'eſprit ſyſtématique, le plus dangereux des eſprits. Or, dit-on, toutes propriétés ſuppoſent un ſujet qui en ſoit la baſe, qui exiſte par lui-même, & auquel appartiennent de droit ces mêmes propriétés. Donc, conclut-on, l'Ame eſt un être ſéparé du corps, une eſpece de *monade ſpirituelle*, une *forme ſubſiſtante*, comme parlent les adroits & prudens ſcholaſtiques, c'eſt-à-dire, une ſubſtance dont la vie ne dépend pas de celle du corps. On ne peut mieux raiſonner ſans doute; mais le ſujet de ces propriétés, pourquoi voulez-vous que je l'imagine d'une nature abſolument diſtincte du corps, tandis que je vois clairement que c'eſt l'organiſation même de la moëlle aux premiers commencemens de ſa naiſſance, (c'eſt-à-dire, à la fin du *cortex*), qui exerce ſi librement dans l'état ſain toutes ces propriétés? Car c'eſt une foule d'obſervations & d'expériences certaines, qui me prouvent ce que j'avance, au lieu que ceux qui diſent le contraire, peuvent nous étaler beaucoup de métaphyſique, ſans nous donner une ſeule idée. Mais ſeroient-ce donc des fibres médullaires qui formeroient l'Ame? Et comment concevoir que la matiere

puisse sentir & penser? J'avoue que je ne le conçois pas; mais, outre qu'il est impie de borner la toute-puissance du Créateur, en soutenant qu'il n'a pu faire penser la matiere, lui qui d'un mot a fait la lumiere, dois-je dépouiller un être des propriétés qui frappent mes sens, parce que l'essence de cet être m'est inconnue? Je ne vois que matiere dans le cerveau; qu'étendue, comme on l'a prouvé, dans sa partie sensitive: vivant, sain, bien organisé, ce viscere contient à l'origine des nerfs un principe actif répandu dans la substance médullaire; je vois ce principe qui sent & pense, se déranger, s'endormir, s'éteindre avec le corps. Que dis-je! l'Ame dort la premiere, son feu s'éteint à mesure que les fibres dont elle paroît faite, s'affoiblissent & tombent les unes sur les autres. Si tout s'explique par ce que l'anatomie & la physiologie me découvrent dans la moëlle, qu'ai-je besoin de forger un être idéal? Si je confonds l'Ame avec les organes corporels, c'est donc que tous les phénomenes m'y déterminent, & que d'ailleurs Dieu n'a donné à mon Ame aucune idée d'elle-même, mais seulement assez de discernement & de bonne foi pour se reconnoître dans quelque miroir que ce soit, & ne pas rougir d'être née dans la fange. Si elle est vertueuse & ornée de mille belles

connoissances, elle est assez noble, assez recommandable.

Nous remettons à exposer les phénomenes dont je viens de parler, lorsque nous ferons voir le peu d'empire de l'Ame sur le corps, & combien la volonté lui est asservie. Mais l'ordre des matieres que je traite, exige que la mémoire succede aux sensations, qui m'ont mené beaucoup plus loin que je ne pensois.

§. X.

De la mémoire.

Tout jugement est la comparaison de deux idées que l'Ame sait distinguer l'une de l'autre. Mais comme dans le même instant elle ne peut contempler qu'une seule idée, je n'ai point de mémoire, lorsque je vais comparer la seconde idée, je ne retrouve plus la premiere. Ainsi, c'est une réparation d'honneur à la mémoire trop en décri, point de mémoire, point de jugement. Ni la parole, ni la connoissance des choses, ni le sentiment interne de notre propre existence, ne peuvent demeurer certainement en nous sans mémoire. A-t-on oublié ce qu'on a su? Il semble qu'on ne fasse que sortir du néant; on ne sait point avoir déjà existé, & que l'on continuera d'être en-

core quelque tems. *Wepfer* parle d'un malade qui avoit perdu les idées même des choses, & n'avoit plus d'exactes perceptions? il prenoit le manche pour le dedans de la cuillier. Il en cite un autre qui ne pouvoit jamais finir sa phrase, parce qu'avant d'avoir fini, il en avoit oublié le commencement; & il donne l'histoire d'un troisieme qui, faute de mémoire, ne pouvoit plus épeler, ni lire. La Motte fait mention de quelqu'un qui avoit perdu l'usage de former des sons & de parler. Dans certaines affections du cerveau, il n'est pas rare de voir les malades ignorer la faim & la soif; *Bonnet* en cite une foule d'exemples. Enfin un homme qui perdroit toute mémoire, seroit un atome pensant, si on peut penser sans elle; inconnu à lui-même, il ignoreroit ce qui lui arriveroit, & ne s'en rappelleroit rien.

La cause de la mémoire est tout-à-fait mécanique, comme elle-même; elle paroît dépendre de ce que les impressions corporelles du cerveau, qui sont les traces d'idées qui se suivent, sont voisines; & que l'ame ne peut faire la découverte d'une trace, ou d'une idee, sans rappeller les autres qui avoient coutume d'aller ensemble. Cela est très-vrai de ce qu'on a appris dans la jeunesse. Si l'on ne se souvient pas d'abord de ce qu'on cherche, un vers, un seul mot le fait retrouver. Ce phéno-

mene démontre que les idées ont des territoires séparés, mais avec quelque ordre. Car pour qu'un nouveau mouvement, par exemple, le commencement d'un vers, un son qui frappe les oreilles, communique sur le champ son impression à la partie du cerveau, qui est analogue à celle où se trouve le premier vestige de ce qu'on cherche, c'est-à-dire, cette autre partie de la moëlle, où est cachée la mémoire, ou la trace des vers suivans, & y représente à l'Ame la suite de la premiere idée, ou des premiers mots, il est nécessaire que de nouvelles idées soient portées par une loi constante au même lieu, dans lequel avoient été autrefois gravées d'autres idées de même nature que celles-là. En effet si cela se faisoit autrement, l'arbre au pied duquel on a été volé, ne donneroit pas plus surement l'idée d'un voleur, que quelqu'autre objet. Ce qui confirme la même vérité, c'est que certaines affections du cerveau détruisent tel ou tel sens, sans toucher aux autres. Le Chirurgien que j'ai cité, a vu un homme qui perdit le tact d'un coup à la tête. *Hildanus* parle d'un homme qu'une commotion de cerveau rendit aveugle. J'ai vu une Dame, qui, guérie d'une apoplexie, fut plus d'un an à recouvrer sa mémoire; il lui fallut revenir à l'*a*, *b*, *c*, de ses premieres connoissances; qui s'augmentoient & s'élevoient

en quelque ſorte avec les fibres affaiſſées du cerveau, qui n'avoient fait par leur *collabeſcence* qu'arrêter & intercepter les idées. Le P. Mabillon étoit fort borné; une maladie fit éclore en lui beaucoup d'eſprit, de pénétration, & d'aptitude pour les ſciences. Voilà une de ces heureuſes maladies, contre leſquelles bien des gens pourroient troquer leur ſanté, & ils feroient un marché d'or. Les aveugles ont aſſez communément beaucoup de mémoire : tous les corps qui les environnent ont perdu les moyens de les diſtraire; l'attention, la réflexion leur coûte peu; de là on peut enviſager long-tems & fixément chaque face d'un objet, la préſence des idées eſt plus ſtable & moins fugitive. M. de la Motte, de l'Académie Françoiſe, dicta tout de ſuite ſa tragédie *d'Inés de Caſtro*. Quelle étendue de la mémoire d'avoir 200 vers préſens, & qui défilent tous avec ordre devant l'Ame, au gré de la volonté! Comment ſe peut-il faire qu'il n'y ait rien d'embrouillé dans cette eſpece de chaos! On a dit bien plus de Paſcal; on raconte qu'il n'a jamais oublié ce qu'il avoit appris. On penſe au reſte, & avec aſſez de raiſon, puiſque c'eſt un fait, que ceux qui ont beaucoup de mémoire, ne ſont pas ordinairement plus ſuſpects de jugement, que les Médecins de religion, parce que la moëlle du cer-

veau eſt ſi pleine d'anciennes idées, que les nouvelles ont peine à y trouver une place diſtincte : j entends ces idées *meres*, ſi on me permet cette expreſſion, qui peuvent juger les autres, en les comparant, & en déduiſant avec juſteſſe une troiſieme idée de la combinaiſon des deux premieres. Mais qui eut plus de jugement, d'eſprit & de mémoire, que les deux hommes illuſtres que je viens de nommer ?

Nous pouvons conclure de tout ce qui a été dit au ſujet de la mémoite, que c'eſt une faculté de l'ame qui conſiſte dans les modifications permanentes du mouvement des eſprits animaux, excités par les impreſſions des objets qui ont agi vivement, ou très-ſouvent ſur les ſens : enſorte que ces modifications rappellent à l'ame les mêmes ſenſations avec les mêmes circonſtances de lieu, de tems, &c. qui les ont accompagnées, au moment qu'elle les a reçues par les organes qui ſentent.

Lorſqu'on ſent qu'on a eu autrefois uue idée ſemblable celle qui paſſe actuellement par la tête, cette ſenſation s'appelle donc *mémoire* : & cette même idée, ſoit que la volonté y conſente, ſoit qu'elle n'y conſente pas, ſe réveille néceſſairement à l'occaſion d'une diſpoſition dans le cerveau, ou d'une cauſe interne, ſemblable à celle qui l'avoit fait naître auparavant, ou d'une autre idée qui a quelque affinité avec elle.

§. XI.

De l'imagination.

L'imagination confond les diverſes ſenſations incomplettes que la mémoire rappelle à l'ame, & en forme des images, ou des tableaux, qui lui repréſentent des objets différens, ſoit pour les circonſtances, ſoit pour les accompagnemens, ou pour la variété des combinaiſons ; j'entends des objets différens des exactes ſenſations reçues autrefois par les ſens.

Mais pour parler de l'imagination avec plus de clarté, nous la définirons, Une perception d'une idée produite par des cauſes internes, & ſemblables à quelqu'une des idées que les cauſes externes avoient coutume de faire naître. Ainſi lorſque des cauſes matérielles cachées dans quelque partie du corps que ce ſoit, affectent les nerfs, les eſprits, le cerveau, de la même maniere que les cauſes corporelles externes, & en conſéquence excitent les mêmes idées, on a ce qu'on appelle de *l'imagination*. En effet lorſqu'il naît dans le cerveau une diſpoſirion phyſique, parfaitement ſemblable à celle que produit quelque cauſe externe, il doit ſe former la même idée, quoiqu'il n'y ait aucune cauſe préſente au dehors : c'eſt

pourquoi les objets de l'imagination sont appellés fantômes ou spectres.

Les sens internes occasionnent donc comme les externes, des changemens de pensées ; ils ne different les uns des autres, ni par la façon dont on pense, qui est toujours la même pour tout le monde, ni par le changement qui se fait dans le *sensorium*, mais par la seule absence d'objets externes. Il est surprenant que les causes internes puissent imiter les causes extérieures, comme on le voit en se pressant l'œil, (ce qui change si singuliérement la vision) dans les songes, dans les imaginations vives, dans le délire, &c.

L'imagination dans un homme sain est plus foible que la perception des sensations externes ; & à dire vrai, elle ne donne point de vraie perception. J'ai beau imaginer en passant la nuit sur le pont-neuf, la magnifique perspective des lanternes allumées, je n'en ai la perception que lorsque mes yeux en sont frappés.

Lorsque je pense à l'opéra, à la comédie, à l'amour, qu'il s'en faut que j'éprouve les sensations de ceux qu'enchante-là le Maure, ou qui pleurent avec Mérope, ou qui sont dans les bras de leurs maîtresses ! Mais dans ceux qui rêvent, ou qui sont en délire, l'imagination donne de vraies perceptions ; ce qui prouve clai-

rement qu'elle ne differe point dans sa nature même, ni dans ses effets sur le *sensorium*, quoique la multiplicité des idées, & la rapidité avec laquelle elles se suivent, affoiblissent les anciennes idées retenues dans le cerveau, où les nouvelles prennent plus d'empire : & cela est vrai de toutes les impressions nouvelles des corps sur le nôtre.

L'imagination est vrai ou fausse, foible ou forte. L'imagination vraie représente les objets dans un état naturel, au lieu que dans l'imagination fausse, l'ame les voit autrement qu'ils ne sont. Tantôt elle reconnoît cette illusion ; & alors ce n'est qu'un vertige, comme celui de Pascal, qui avoit tellement épuisé par l'étude les esprits de son cerveau, qu'il imaginoit voir du côté gauche un précipice de feu dont il se faisoit toujours garantir par des chaises, ou par toute autre espece de rempart, qui pût l'empêcher de voir ce gouffre fantastique effrayant, que ce grand homme connoissoit bien pour tel. Tantôt l'ame participant à l'erreur générale de tous les sens externes & internes, croit que les objets sont réellement semblables aux fantômes produits dans l'imagination, & alors c'est un vrai délire.

L'imagination foible est celle qui est aussi légérement affectée par les dispositions des sens internes, que par l'im-

preſſion des externes ; tandis que ceux qui ont une imagination forte, ſont vivement affectés & remués par les moindres cauſes ; & on peut dire que ceux-là ont été favoriſés de la nature, puiſque pour travailler avec ſuccès aux ouvrages de génie & de ſentiment, il faut une certaine force dans les eſprits, qui puiſſe graver vivement & profondément dans le cerveau les idées que l'imagination a faites, & les paſſions qu'elle veut peindre. *Corneille* avoit les organes doués, ſans doute, d'une force ſupérieure en ce genre ; ſon théatre eſt l'école de la grandeur d'ame, comme le remarque M. *de Voltaire*. Cette force ſe manifeſte encore dans *Lucrece* même, ce grand poëte, quoique le plus ſouvent ſans harmonie. Pour être grand poëte, il faut de grandes paſſions.

Quand quelque idée ſe réveille dans le cerveau avec autant de force, que lorſqu'elle y a été gravée pour la premiere fois, & cela par un effet de la mémoire & d'une imagination vive, on croit voir au dehors l'objet connu de cette penſée. Une cauſe préſente, interne, forte, jointe à une mémoire vive, jette les plus ſages dans cette erreur, qui eſt ſi familiere à ce *délire ſans fievre* des mélancoliques. Mais ſi la volonté ſe met de la partie, ſi les ſentimens qui en réſultent dans l'ame,

l'irritent, alors on eſt, à proprement parler, en fureur.

Les maniaques toujours occupés du même objet, s'en ſont ſi bien fixé l'idée dans l'eſprit, que l'ame s'y fait & y donne ſon conſentement. Pluſieurs ſe reſſemblent, en ce que, hors du point de leur folie, ils ſont d'un ſens droit & ſain : & s'ils ſe laiſſent ſéduire par l'objet même de leur erreur, ce n'eſt qu'en conſéquence d'une fauſſe hypotheſe, qui les écarte d'autant plus de la raiſon, qu'ils ſont ordinairement plus conſéquens. *Michel Montagne* a un chapitre ſur l'imagination, qui eſt fort curieux : il fait voir que le plus ſage a un objet de délire, &, comme on dit, ſa folie. C'eſt une choſe bien ſinguliere & bien humiliante pour l'homme, de voir que tel génie ſublime, dont les ouvrages font l'admiration de l'Europe, n'a qu'à s'attacher trop long-tems à une idée ſi extravagante, ſi indigne de lui qu'elle puiſſe être, il l'adoptera, juſqu'à ne vouloir jamais s'en départir ; plus il verra & touchera, par exemple, ſa cuiſſe & ſon nez, plus il ſera convaincu que l'une eſt de paille, & l'autre de verre ; & auſſi clairement convaincu, qui l'eſt du contraire, dès que l'Ame a perdu de vue ſon objet, & que la raiſon a repris ſes droits. C'eſt ce qu'on voit dans la manie,

Cette maladie de l'esprit dépend de causes corporelles connues, & si on a tant de peine à la guérir, c'est que ces malades ne croient point l'être, & ne veulent point entendre dire qu'ils le sont, de sorte que si un médecin n'a pas plus d'esprit que de gravité, ou de galénique, ses raisonnemens gauches & mal-adroits les irritent & augmentent leur manie. L'Ame n'est livrée qu'à une forte impression dominante, qui seule l'occupe tout entiere, comme dans l'amour le plus violent, qui est une sorte de manie. Que sert donc alors de s'opiniâtrer à parler raison à un homme qui n'en a plus ? *Quid vota furentem, quid delubra juvant* ? Tout le fin, tout le mystere de l'art, est de tâcher d'exciter dans le cerveau une idée plus forte, qui abolisse l'idée ridicule qui occupe l'ame : car par-là on retablit le jugement & la raison, avec l'égale distribution du sang & des esprits.

§. I.

Des passions.

Les passions sont des modifications habituelles des esprits animaux, lesquelles fournissent presque continuellement à l'Ame des sensations agréables ou désagréables, qui lui inspirent du desir ou de

l'aversion pour les objets, qui ont fait naître dans le mouvement de ces esprits les modifications accoutumées. De là naissent l'amour, la haine, la crainte, l'audace, la pitié, la férocité, la colere, la douceur, tel ou tel penchant à certaines voluptés. Ainsi, il est évident que les passions ne doivent pas se confondre avec les autres facultés récordatives, telles que la mémoire & l'imagination, dont elles se distinguent par l'impression agréable ou désagréable des sensations de l'Ame: au lieu que les autres agens de notre réminiscence ne sont considérés qu'autant qu'ils rappellent simplement les sensations, telles qu'on les a reçues, sans avoir égard à la peine, ou au plaisir qui peut les accompagner.

Telle est l'association des idées dans ce dernier cas, que les idées externes ne se représentent point telles qu'elles sont au dehors; mais jointes avec certains mouvemens qui troublent le *sensorium*: & dans le premier cas, l'imagination fortement frappée, loin de retenir toutes les notions, admet à peine une seule notion simple d'une idée complexe, ou plutôt ne voit que son objet fixe interne.

Mais entrons dans un plus grand détail des passions. Lorsque l'Ame apperçoit les idées qui lui viennent par les sens, elles produisent par cette même représentation

de l'objet, des sentimens de joie ou de tristesse, ou elles n'excitent, ni les uns, ni les autres; celles-ci se nomment *indifférentes*, au lieu que les premieres font aimer ou haïr l'objet qui les fait naître par son action.

Si la volonté qui résulte de l'idée tracée dans le cerveau, se plaît à contempler, à conserver cette idée; comme lorsqu'on pense à une jolie femme, à certaine réussite, &c. c'est ce qu'on nomme *joie*, *volupté*, *plaisir*. Quand la volonté désagréablement affectée, souffre d'avoir une idée, & la voudroit loin d'elle, il en résulte de la tristesse. L'amour & la haine sont deux passions desquelles dépendent toutes les autres. L'amour d'un objet présent me réjouit; l'amour d'un objet passé est un agréable souvenir; l'amour d'un objet futur est ce qu'on nomme *desir* ou *espoir*, lorsqu'on desire, ou qu'on espere en jouir. Un mal présent excite de la tristesse, ou de la haine; un mal passé donne une réminiscence fâcheuse; la crainte vient d'un mal futur. Les autres affections de l'Ame sont divers degrés d'amour ou de haine. Mais si ces affections sont fortes, qu'elles impriment des traces si profondes dans le cerveau, que toute notre économie en soit bouleversée, & ne connoisse plus les loix de la raison; alors cet état violent se nomme

passion, qui nous entraîne vers son objet, malgré notre Ame. Les idées qui n'excitent, ni joie, ni tristesse, sont appellées indifférentes, comme on vient de le dire : telle est l'idée de l'air, d'une pierre, d'un cercle, d'une maison, &c. Mais excepté ces idées-là, toutes les autres tiennent à l'amour, ou à la haine, & dans l'homme tout respire la passion. Chaque âge a les siennes. On souhaite naturellement ce qui convient à l'état actuel du corps. La jeunesse forte & vigoureuse aime la guerre, les plaisirs de l'amour, & tous les genres de volupté ; l'impotente vieillesse, au lieu d'être belliqueuse, est timide ; avare, au lieu d'aimer la dépense ; la hardiesse est témérité à ses yeux, & la jouissance est un crime, parce qu'elle n'est plus faite pour elle. On observe les mêmes appétits & la même conduite dans les brutes, qui sont comme nous, gais, folâtres, amoureux dans le jeune âge, & s'engourdissent ensuite peu-à-peu pour tous les plaisirs. A l'occasion de cet état de l'Ame qui fait aimer ou haïr, il se fait dans le corps des mouvemens musculaires, par le moyen desquels nous pouvons nous unir, ou de corps, ou de pensée, à l'objet de notre plaisir, & écarter celui dont la présence nous révolte.

Parmi les affections de l'Ame, les unes se font avec conscience, ou sentiment

intérieur ; & les autres sans ce sentiment. Les affections du premier genre appartiennent à cette loi, par laquelle le corps obéit à la volonté ; il n'importe de chercher comment cela s'opere. Pour expliquer ces suites, ou effets des passions, il suffit d'avoir recours à quelque accélération ou retardement dans le mouvement du suc nerveux, qui paroît se faire dans le principe du nerf. Celles du second genre sont plus cachées ; & les mouvemens qu'elles excitent n'ont pas encore été bien exposés. Dans une très-vive joie, il se fait une grande dilatation du cœur : le pouls s'éleve, le cœur palpite, jusqu'à faire entendre quelquefois ses palpitations, & il se fait aussi quelquefois une si grande transpiration, qu'il s'ensuit souvent la défaillance, & même la mort subite. La colere augmente tous les mouvemens, & conséquemment la circulation du sang ; ce qui fait que le corps devient chaud, rouge, tremblant, tout-à-coup prêt à déposer quelques secrétions qui l'irritent, & sujet aux hémorrhagies. De là ces fréquentes apoplexies, ces diarrhées, ces cicatrices rouvertes, ces inflammations, ces ictères, cette augmentation de transpiration. La terreur, cette passion qui, en ébranlant toute la machine, la met, pour ainsi dire, en garde pour sa propre dé-

fenſe, fait à-peu-près les mêmes effets que la colere ; elle ouvre les arteres, guérit quelquefois ſubitement les paralyſies, la létargie, la goutte, arrache un malade aux portes de la mort, produit l'apoplexie, fait mourir de mort ſubite, & cauſe enfin les plus terribles effets. Une crainte médiocre diminue tous les mouvemens, produit le froid, arrête la tranſpiration, diſpoſe le corps à recevoir les miaſmes contagieux, produit la pâleur, l'horreur, la foibleſſe, le relâchement des ſpincters, &c. Le chagrin produit les mêmes accidens, mais moins forts, & principalement retarde tous les mouvemens vitaux & animaux. Cependant un grand chagrin a quelquefois fait tout-à-coup périr. Si vous rapportez tous ces effets à leurs cauſes, vous trouverez que les nerfs doivent néceſſairement agir ſur le ſang ; enſorte que ſon cours réglé par celui des eſprits, s'augmente, ou ſe retarde avec lui. Les nerfs qui tiennent les arteres, comme dans des filets, paroiſſent donc dans la colere & la joie, exciter la circulation du ſang artériel, en animant le reſſort des arteres : dans la crainte & le chagrin, paſſion qui ſemble diminutive de la crainte, (au moins pour ſes effets), les arteres reſſerrées, étranglées, ont peine à faire couler leur ſang. Or, où ne trouve-t-on pas ces filets ner-

veux ? Ils sont à la carotide interne, à l'artere temporale, à la grande méningienne, à la vertébrale, à la souclaviere, à la racine de la souclaviere droite, & de la carotide, au tronc de l'aorte, aux arteres brachiales, à la céliaque, à la mésentérique, à celles qui sortent du bassin; & par-tout ils sont bien capables de produire ces effets. La pudeur, qui est une espece de crainte, resserre la veine temporale, où elle est environnée des branches de la *portion dure*, & retient le sang au visage. N'est-ce pas aussi par l'action des nerfs que se fait l'érection, effet qui dépend si visiblement de l'arrêt du sang ? N'est-il pas certain que l'imagination seule procure cet état aux eunuques même ? que cette seule cause produit l'éjaculation, non-seulement la nuit, mais quelquefois le jour même ? que l'impuissance dépend souvent des défauts de l'imagination, comme de sa trop grande ardeur, ou de son extrême tranquillité, ou de ses différentes maladies, comme on en lit des exemples dans *Venette* & *Montagne* ? Il n'est pas jusqu'à l'excès de la pudeur, d'une certaine retenue, ou timidité, dont on se corrige bien vîte à l'école des femmes galantes, qui ne mette souvent l'homme le plus amoureux, dans une incapacité de les satisfaire. Voilà à la fois la théorie de l'amour, & celle de

outes les autres passions ; l'une vient nerveilleusement à l'appui des autres. Il ſt évident que les nerfs jouent ici le plus ;rand rôle, & qu'ils sont le principal effort des passions. Quoique nous ne onnoissions point les passions par leurs auses, les lumieres que le mécanisme es mouvemens des corps animés a ré-ıandues de nos jours, nous permettent onc du moins de les expliquer toutes ssez clairement par leurs effets : & dès u'on sait, par exemple, que le chagrin esserre les diametres des tuyaux, quoi-u'on ignore quelle est la premiere cause ui fait que les nerfs se contractent au-›ur d'eux, comme pour les étrangler ; ›us les effets qui s'ensuivent, de mé-ıncolie, d'atrabile & de manie, sont iciles à concevoir ; l'imagination affec-ée d'une idée forte, d'une passion vio-ınte, influe sur le corps & le tempéra-ıent ; & réciproquement les maladies du ›rps attaquent l'imagination & l'esprit. a mélancolie prise dans le sens des mé-ecins, une fois formée, & devenue bien trabilaire dans le corps de la personne la lus gaie, la rendra donc nécessairement es plus tristes : & au lieu de ces plaisirs u'on aimoit tant, on n'aura plus de oût que pour la solitude,

CHAPITRE XI.

Des facultés qui dépendent de l'habitude des organes sensitifs.

NOUS avons expliqué la mémoire, l'imagination & les passions; facultés de l'Ame qui dépendent visiblement d'une simple disposition du *sensorium*, laquelle n'est qu'un pur arrangement mécanique des parties qui forment la moëlle du cerveau. On a vu 1°. que la mémoire consiste en ce qu'une idée semblable à celle qu'on avoit eue autrefois, à l'occasion de l'impression d'un corps externe, se réveille & se représente à l'Ame: 2°. Que si elle se réveille assez fortement, pour que la disposition interne du cerveau enfante une idée très-forte ou très-vive, alors on a de ces imaginations fortes, dont quelques auteurs (1) font une classe, ou une espece particuliere; & qui persuadent très-fortement l'Ame que la cause de cette idée existe hors du corps. 3°. Que l'imagination est de toutes les parties de l'Ame, la plus difficile à régler, & celle qui se trouble & se dé-

(1) Boerh. *Instit. med. de sens. intern.*

range avec le plus de facilité : de là vient que l'imagination en général nuit beaucoup plus au jugement, que la mémoire même, sans laquelle l'Ame ne peut combiner plusieurs idées. On diroit que ce sens froid, appellé commun, quoique si rare, s'éclipse & se fond en quelque sorte à la chaleur des mouvemens vifs & turbulens de la partie fantastique du cerveau. 4o. Enfin, j'ai fait voir combien de causes changent les idées même des choses, combien il faut de sages précautions pour éviter l'erreur qui séduit l'homme en certains cas malgré lui-même. Qu'il me soit permis d'ajouter que ces connoissances sont absolument nécessaires aux médecins même, pour connoître, expliquer & guérir les diverses affections du cerveau.

Passons à un nouveau genre de facultés corporelles qui se rapportent à l'Ame sensitive. La mémoire, l'imagination, les passions ont formé la premiere classe; les inclinations, les appétits, l'instinct, la pénétration & la conception, vont composer la seconde.

§. I.

Des inclinations & des appétits.

Les inclinations sont des dispositions qui dépendent de la structure particuliere

des ſens, de la ſolidité, de la molleſſe des nerfs qui ſe trouvent dans ces organes, ou plutôt qui les conſtituent, des divers degrés de mobilité dans les eſprits, &c. C'eſt à cet état qu'on doit les penchans ou les dégoûts naturels, qu'on a pour différens objets qui viennent frapper les ſens.

Les appétits dépendent de certains organes, deſtinés à nous donner les ſenſations qui nous font deſirer la jouiſſance, ou l'uſage des choſes utiles à la conſervation de notre machine, & à la propagation de notre eſpece; appétit auſſi preſſant & qui reconnoît les mêmes principes ou les mêmes cauſes, que la faim (1). Il eſt bon de ſavoir que les anciens ont auſſi placé dans cette même claſſe certaines diſpoſitions de nos organes qui nous donnent de la répugnance, & même de l'horreur, pour les choſes qui pourroient nous nuire. C'eſt pourquoi ils avoient diſtingué ces appétits en *concupiſcibles* & *en iraſcibles*; c'eſt-à-dire, en ceux qui nous font deſirer ce qui eſt bon ou ſalutaire, qui ne nous y font jamais penſer ſans plaiſir; & en ceux qui nous font penſer à ce qui nous eſt contraire, avec aſſez de peine & de répugnance pour le rebuter. Quand je dis nous, c'eſt qu'il faut

(1) M. Senac. *Anat. d'Heiſt.* p. 514.

faut, n'en déplaiſe à l'orgueil humain, que les animaux, puiſqu'il s'agit de facultés que la nature a données en commun aux uns & aux autres.

§. II.

De l'inſtinct.

L'inſtinct conſiſte dans des diſpoſitions corporelles purement mécaniques, qui font agir les animaux ſans nulle délibération, indépendamment de toute expérience, & comme par une eſpece de néceſſité; mais cependant, (ce qui eſt bien admirable) de la maniere qui leur convient le mieux pour la conſervation de leur être. D'où naiſſent la ſympathie que certains animaux ont les uns pour les autres, & quelquefois pour l'homme même; auquel il en eſt qui s'attachent tendrement toute leur vie; l'antipathie ou averſion naturelle, les ruſes, le diſcernement, le choix indélibéré automatique, & pourtant ſûr de leurs alimens, & même des plantes ſalutaires qui peuvent leur convenir dans leurs différentes maladies. Loſque notre corps eſt affligé de quelque mal, qu'il ne fait ſes fonctions qu'avec peine, il eſt comme celui des animaux, machinalement déterminé à

chercher les moyens d'y remédier, sans cependant les connoître (1).

La raison ne peut concevoir comment se font des opérations en apparence aussi simples. Le docte médecin que je cite se contente de dire qu'elles se font en conséquence des loix auxquelles l'auteur de la nature a assujetti les corps animés, & que toutes les premieres causes dépendent immédiatement de ces loix. L'enfant nouveau-né fait différentes fonctions, comme s'il s'y étoit exercé pendant toute la grossesse, sans connoître aucun des organes qui servent à ces fonctions; le papillon à peine formé fait jouer ses nouvelles ailes, vole & se balance parfaitement dans l'air; l'abeille qui vient de naître, ramasse du miel & de la cire; le perdreau à peine éclos, distingue le grain qui lui convient. Ces animaux n'ont point d'autre maître que l'instinct. Pour expliquer tous ces mouvemens & ces opérations, il est donc évident que *Stahl* a grand tort de prétexter l'adresse que donne l'habitude.

Il est certain, comme l'observe l'homme du monde le plus capable (2) d'arracher les secrets de la nature, qu'il y a dans les mouvemens des corps animés autre chose

(1) Boerh. *Inst. Med.* §. 4.

(2) M. de Maupertuis.

qu'une mécanique intelligible, je veux dire, « une certaine force qui appar-
» tient aux plus petites parties dont l'ani-
» mal est formé, qui est répandue dans
» chacune, & qui caractérise non seule-
„ ment chaque espece d'animal, mais
„ chaque animal de la même espece, en
„ ce que chacun se meut, & sent diver-
„ sement & à sa maniere, tandis que tous
„ appetent nécessairement ce qui con-
„ vient à la conservation de leur être, &
„ ont une aversion naturelle qui les ga-
„ rantit surement de ce qui pourroit leur
„ nuire. „

Il est facile de juger que l'homme n'est point ici excepté. Oui, sans doute, c'est cette forme propre à chaque corps, cette force innée dans chaque élément fibreux, dans chaque fibre vasculeuse, & toujours essentiellement différente en soi de ce qu'on nomme élasticité, puisque celle-ci est détruite, que l'autre subsiste encore après la mort même, & se réveille par la moindre force mouvante; c'est cette cause, dis-je, qui fait que j'ai moins d'agilité qu'une puce, quoique je saute par la même mécanique; c'est par elle, que dans un faux pas, mon corps se porte aussi prompt qu'un éclair à contrebalancer sa chûte, &c. Il est certain que l'Ame & la volonté n'ont aucune part à toutes ces actions du corps, inconnues aux plus grands ana-

tomistes ; & la preuve en est, que l'Ame ne peut avoir qu'une seule idée distincte à la fois. Or, quel nombre infini de mouvemens divers lui faudroit-il prévoir d'un coup-d'œil, choisir, combiner, ordonner avec la plus grande justesse ? Qui sait combien il faut de muscles pour sauter ? comme les fléchisseurs doivent être relâchés, les extenseurs contractés, tantôt lentement, tantôt vîte ; comment tel poids & non tel autre peut s'élever ? Qui connoît tout ce qu'il faut pour courir, franchir de grands espaces avec un corps d'une pesanteur énorme, pour planer dans les airs, pour s'y élever à perte de vue & traverser une immensité de pays ? Les muscles auroient-ils donc besoin du conseil d'un être qui n'en sait seulement pas le nom ; qui n'en connoît ni les attaches, ni les usages, pour se préparer à transporter sans risque & faire sauter toute la machine à laquelle ils sont attachés ? L'Ame n'est point assez parfaite pour cela, dans l'homme, comme dans l'animal ; il faudroit qu'elle eût infuse, cette science infinie géométrique supposée par *Stahl*, tandis qu'elle ne connoît pas les muscles qui lui obéissent. Tout vient donc de la seule force de l'instinct, & la monarchie de l'Ame n'est qu'une chimere. Il est mille mouvemens dans le corps, dont l'Ame n'est pas même la cause conditionnelle. La

même cause qui fait fuir ou approcher un corbeau à la présence de certains objets, ou lorsqu'il entend quelque bruit, veille aussi sans cesse à son insu, à la conservation de son être. Mais ce même corbeau, ces oiseaux de la grande espece qui parcourent les airs, ont le sentiment propre à leur instinct.

Concluons-donc que chaque animal a son sentiment propre & sa maniere de l'exprimer, & qu'elle est toujours conforme au plus droit sens, à un instinct, à une mécanique qui peut passer toute intelligence, mais non les tromper : & confirmons cette conclusion par de nouvelles observations.

§. III.

Que les animaux expriment leurs idées par les mêmes signes que nous.

Nous tâcherons de marquer avec précision en quoi consistent les connoissances des animaux, & jusqu'où elles s'étendent ; mais sans entrer dans le détail trop rebattu de leurs opérations, fort agréables sans doute dans les ouvrages de certains philosophes qui ont daigné plaire (1), admirables dans le livre de la nature.

(1) V. principalement le P. Bougeant, *Ess. Phil. sur le lang. des bêtes.*

Comme les animaux ont peu d'idées, ils ont aussi peu de termes pour les exprimer. Ils apperçoivent comme nous, la distance, la grandeur, les odeurs, la plupart des *secondes qualités* (1), & s'en souviennent. Mais outre qu'ils ont beaucoup moins d'idées, ils n'ont guere d'autres expressions que celles du langage affectif dont j'ai déjà parlé. Cette disette vient-elle du vice des organes? Non, puisque les perroquets redisent les mots qu'on leur apprend, sans en savoir la signification, & qu'ils ne s'en servent jamais pour rendre leurs propres idées. Elle ne vient point aussi du défaut d'idées, car ils apprennent à distinguer la diversité des personnes, & même des voix, & nous répondent par des gestes trop vrais, pour qu'ils n'expriment pas leur volonté.

Quelle différence y a-t-il donc en notre faculté de discourir, & celle des bêtes? La leur se fait entendre, quoique muette, ce sont d'excellens pantomimes; la nôtre est *verbeuse*, nous sommes souvent de vrais babillards.

Voilà des idées & des signes d'idées qu'on ne peut refuser aux bêtes, sans choquer le sens commun. Ces signes sont perpétuels, intelligibles à tout animal du même genre, & même d'une espece diffé-

(1) Comme par *Locke*.

rente, puisqu'ils le sont aux hommes même. Je sais aussi certainement, dit Lamy (1), qu'un perroquet a de la connoissance, comme je sais qu'un étranger en a; les mêmes marques qui sont pour l'un, sont pour l'autre : il faut avoir moins de bons sens que les animaux, pour leur refuser des connoissances.

Qu'on ne nous objecte pas que les signes du discernement des bêtes sont arbitraires, & n'ont rien de commun avec leurs sensations : car tous les mots dont nous nous servons le sont aussi, & cependant ils agissent sur nos idées, ils les dirigent, ils les changent. Les lettres qui ont été inventées plus tard que les mots, étant rassemblées, forment les mots, de sorte qu'il nous est égal de lire des caracteres, ou d'entendre les mots qui en sont faits, parce que l'usage nous y a fait attacher les mêmes idées, antérieures aux unes & aux autres lettres, mots, idées, tout est donc arbitraire dans l'homme, comme dans l'animal : mais il est évident, lorsqu'on jette les yeux sur la masse du cerveau de l'homme, que ce viscere peut contenir une multitude prodigieuse d'idées, & par conséquent exigent pour rendre ces idées, plus de signes que les animaux. C'est en cela précisément que consiste toute la supériorité de l'homme.

(1) Disc. Anat. p. 226.

Mais les hommes & même les femmes, se moquent-elles mieux les unes des autres que ces oiseaux qui redisent les chansons des autres oiseaux, de maniere à leur donner un ridicule parfait? Quelle différence y a-t-il entre l'enfant & le perroquet qu'on instruit? ne redisent-ils pas également les sons dont on frappe leurs oreilles, & cela avec tout aussi peu d'intelligence l'un que l'autre. Admirable effet de l'union des sens externes, avec les sens internes; de la connexion de la parole de l'un, avec l'ouie de l'autre, & d'un lieu si intime entre la volonté & les mouvemens musculeux, qu'ils s'exercent toujours au gré de l'animal, lorsque la structure du corps le permet! L'oiseau qui entend chanter pour la premiere fois, reçoit l'idée du son; désormais il n'aura qu'à être attentif aux airs nouveaux, pour les redire, (sur-tout s'il les entend souvent), avec autant de facilité que nous prononçons un nouveau mot anglois. L'expérience (1) a même fait connoître qu'on peut apprendre à parler & à lire en peu de (2) tems à un sourd de naissance, par conséquent muet; ce sourd qui n'a que des yeux, n'a-t-il pas moins d'avantage, qu'une perruche qui a de fines oreilles?

(1) Voyez Amman. *de loquelâ.* p. 81. & 103.

(2) Deux mois, *Amman.* 81.

§. IV.

De la pénétration & de la conception.

Il nous reste à exposer deux autres facultés qui sont des dépendances du même principe, je veux dire de la disposition originaire & primitive des organes : savoir, la pénétration & la conception qui naissent de la perfection des facultés corporelles sensitives.

La *pénétration* est une heureuse disposition qu'on ne peut définir, dans la structure intime des sens & des nerfs, & dans le mouvement des esprits. Elle pénetre l'Ame de sensations si nettes, si exquises, qu'elles la mettent elles-mêmes en état de les distinguer promptement & exactement l'une de l'autre.

Ce qu'on appelle *conception* ou *compréhension*, est une faculté dépendante des mêmes parties, par laquelle toutes les facultés dont j'ai parlé, peuvent donner à l'Ame un grand nombre de sensations à la fois, & non moins claires & distinctes, ensorte que l'Ame embrasse, pour ainsi dire, dans le même instant & sans nulle confusion, plus ou moins d'idées, suivant le degré d'excellence de cette faculté.

CHAPITRE XII.

Des affections de l'Ame sensitive.

§. I.

Les sensations, le discernement & les connoissances.

NON-seulement l'Ame sensitive a une exacte connoissance de ce qu'elle sent, mais ses sentimens lui appartiennent précisément, comme des modifications d'elle-même. C'est en distinguant ces diverses modifications qui la touchent, ou la remuent diversement, qu'elle voit & discerne les différens objets qui les lui occasionnent : & ce discernement, lorsqu'il est net, & pour ainsi dire, sans nuages, lui donne des connoissances exactes, claires, évidentes.

Mais les sensations de notre Ame ont deux faces qu'il faut envisager : ou elles sont purement spéculatives, & lorsqu'elles éclairent l'esprit, on leur donne le nom de connoissances ; ou elles portent à l'Ame des affections agréables ou désagréables : & c'est alors qu'elles font le plaisir ou le bonheur, la peine ou le malheur, de

notre être : en effet nous ne jouissons très-certainement que des modifications de nous-mêmes, & il est vrai de dire que l'Ame réduite à la possession d'elle-même, n'est qu'un être accidentel. La preuve de cela, c'est que l'Ame ne se connoîtpoint, & qu'elle est privée d'elle-même lorsqu'elle est privée de sensations. Tout son bien-être & tout son mal-être, ne résident donc que dans les impressions agréables ou désagréables qu'elle reçoit passivement; c'est-à-dire, qu'elle n'est pas la maîtresse de se les procurer & de les choisir à son gré, puisqu'elles dépendent manifestement de causes qui lui sont entiérement étrangeres.

Il s'ensuit que le bonheur ne peut dépendre de la maniere de penser, ou plutôt de sentir; car il est certain, & je ne crois pas que personne en disconvienne, qu'on ne pense & qu'on ne sent pas comme on voudroit. Ceux-là donc qui cherchent le bonheur dans leurs réflexions, ou dans la recherche de la vérité qui nous fuit, le cherchent où il n'est pas. A dire vrai, le bonheur dépend de causes corporelles, telles que certaines dispositions de corps naturelles, ou acquises, je veux dire, procurées par l'action des corps étrangers sur le nôtre. Il y a des gens qui, grace à l'heureuse conformation de leurs organes & à la modération de leurs de-

firs, sont heureux à peu de frais, ou du moins sont le plus souvent tranquilles & contens de leur sort, de maniere que ce n'est guere que par accident qu'ils peuvent se surprendre dans un état malheureux. Il y en a d'autres, (& malheureusement c'est le plus grand nombre,) à qui il faut sans cesse des plaisirs nouveaux, tous plus piquans les uns que les autres; mais ceux-là ne sont heureux que par accident, comme celui que la musique, le vin, ou l'opium réjouit, & il n'arrive que trop fréquemment que le dégoût & le repentir suivent de près ce plaisir charmant, qu'on regardoit comme le seul bien réel, comme le seul dieu digne de tous nos hommages & nos sacrifices. L'homme n'est donc pas fait pour être parfaitement heureux. S'il l'est, c'est quelquefois; le bonheur se présente comme la vérité, par hasard, au moment qu'on s'y attend le moins. Cependant, il faut se soumettre à la rigueur de son état, & se servir, s'il se peut, de toute la force de sa raison, pour en soutenir le fardeau. Ces moyens ne procurent pas le bonheur, mais ils accoutument à s'en passer, &, comme on dit, à prendre patience, à faire de nécessité, vertu. Ces courtes réflexions sur le bonheur m'ont dégoûté de tant de traités du même sujet, où le style est compté pour les choses, où l'esprit

tient lieu de bon sens, où l'on éblouit par le prestige d'une frivole éloquence, faute de raisonnemens solides, où enfin on se jette à corps perdu dans l'ambitieuse métaphysique, parce qu'on n'est pas physicien. La physique seule peut abréger les difficultés, comme le remarque M. *de Fontenelle* (1). Mais sans une connoissance parfaite des parties qui composent les corps animés, & des loix mécaniques auxquelles ces parties obéissent, pour faire leurs mouvemens divers, le moyen de débiter sur le corps & l'Ame, autre chose que de vains paradoxes, ou des systêmes frivoles, fruits d'une imagination déréglée, ou d'une fastueuse présomption! C'est cependant du sein de cette ignorance qu'on voit sortir tous ces petits philosophes, grands constructeurs d'hypotheses, ingénieux créateurs de songes bizarres & singuliers, qui sans théorie, comme sans expérience, croient seuls posséder la vraie philosophie du corps humain. La nature se montreroit à leurs regards, qu'ils la méconnoîtroient, si elle n'étoit pas conforme à la maniere dont ils ont cru la concevoir. Flatteuse & complaisante imagination, n'est-ce donc point assez pour vous de ne chercher qu'à plaire, & d'être le plus parfait mo-

(1) Digressions sur les anciens & les modernes.

dele de coquetterie ? Faut-il que vous ayez une tendresse vraiment maternelle pour vos enfans les plus contrefaits & les plus insensés, & que contente de votre seule fécondité, vos productions ne paroissent ridicules ou extravagantes, qu'aux yeux d'autrui ? Oui, il est juste que l'amour propre qui fait les auteurs, & sur-tout les mauvais auteurs, les paie en secret des louanges que le public leur refuse, puisque cette espece de dédommagement qui soutient leur courage, peut les rendre meilleurs, & même excellens dans la suite.

§. II.

De la volonté.

Les sensations qui nous affectent, décident l'Ame à vouloir ou à ne pas vouloir, à aimer ou à haïr ces sensations, selon le plaisir ou la peine qu'elle nous causent ; cet état de l'Ame ainsi décidé par ses sensations, s'appelle *volonté.*

Mais il faut qu'on distingue ici la volonté, de la liberté. Car on peut être agréablement, & en conséquence volontairement affecté par une sensation, sans être maître de la rejeter ou de la recevoir. Tel est l'état agréable & volontaire, où se trouvent tous les animaux,

& l'homme même, lorsqu'ils satisfont quelques-uns de ces besoins pressans, qui empêchoient Alexandre de croire qu'il fût un dieu, comme disoient ses flatteurs, puisqu'il avoit besoin de garde-robe & de concubine.

Mais considérons un homme qui veut veiller, & à qui on donne de l'opium; il est invité au sommeil par les sensations agréables que lui procure ce divin remede; & sa volonté est tellement changée, que l'Ame est forcément décidée à dormir. Comme les bêtes ne jouissent probablement que de ces *volitions*, il n'est pour elle ni bien, ni mal moral. L'opium assoupit donc l'Ame avec le corps: à grande dose, il rend furieux. Les cantharides, intérieurement prises, font naître la passion d'amour avec une aptitude à la satisfaire, qui souvent coûte bien cher. L'Ame d'un homme mordu d'un chien enragé, enrage enfin elle-même. Le *poust*, drogue venimeuse, fort en usage dans le Mogol, maigrit le corps, rend impuissant, & ôte peu-à-peu l'Ame raisonnable, pour ne lui substituer que l'Ame, je ne dis pas sensitive, mais végétative. Toute l'histoire des poisons (1) prouve assez que ce qui a été dit des *philtres* amoureux des anciens, n'est pas

(1) V. Mead. *de Venenis*.

si fabuleux, & que toutes les facultés de l'Ame, jusqu'à la conscience, ne sont que des dépendances du corps. Il n'y a qu'à trop boire & manger pour se réduire à la condition des bêtes. *Socrate* enivré se mit à danser à la vue d'un excellent pantomime, (1) & au lieu d'exemples de sagesse, ce précepteur de la patrie n'en donna plus que de luxure & de volupté. Dans les plus grands plaisirs, il est impossible de penser, on ne peut que sentir. Dans les momens qui les suivent, & qui ne sont pas eux-mêmes sans volupté, l'Ame se replie en quelque sorte sur les délices qu'elle vient de goûter, comme pour en jouir à plus longs traits; elle semble vouloir augmenter son plaisir, en l'examinant : mais elle a tant senti, tant existé, qu'elle ne sent & n'est presque plus rien. Cependant l'accablement où elle tombe lui est cher; elle n'en sortiroit pas vîte sans violence, parce que cette ravissante convulsion des nerfs, qui a enivré l'Ame de si grands transports, doit durer encore quelque tems; semblable à ces vertiges où l'on voit tourner les objets, long-tems après qu'ils

(1) Les mouvemens se communiquent d'un homme à un autre homme; les sentimens se gagnent de même; & la conversation des gens d'esprit en donne. Cela est facile à expliquer par ce qui a été dit. C. XI. §. III.

ne tournent plus. Tel qui seroit bien fâché de faire tort (1) à sa famille en rêve, n'a plus la même volonté, à l'occasion d'un certain prurit, qui va pour ainsi dire, chercher l'Ame dans les bras du sommeil, & l'avertir qu'il ne tient qu'à elle d'être heureuse un petit moment : & si la nature, lorsqu'elle s'éveille, est prête à trahir sa premiere volonté, alors une autre volonté nouvelle s'éleve dans l'Ame, & suggere à la nature les plus courts moyens de sortir d'un état urgent, pour s'en procurer un plus agréable, dont on va se repentir, suivant l'usage, & comme il arrive sur-tout à la suite des plaisirs pris sans besoin.

Voilà l'homme, avec toutes les illusions dont il est le jouet, & la proie. Mais si ce n'est pas sans plaisir que la nature nous trompe & nous égare, qu'elle nous trompe toujours ainsi.

Enfin rien de si borné que l'empire de l'Ame sur le corps, & rien de si étendu que l'empire du corps sur l'Ame. Non-seulement l'Ame ne connoît pas les muscles qui lui obéissent, & quel est son pouvoir volontaire sur les organes vitaux : mais elle n'en exerce jamais d'arbitraire sur ces mêmes organes. Que dis-je ! elle

(1) Le bon Leeuwenhoeck nous certifie que ses observations *Hartsoekeriennes*, n'ont jamais été faites aux dépens de sa famille.

ne sait pas même si la volonté est la cause efficiente des actions musculeuses, ou simplement une cause occasionnelle, mise en jeu par certaines dispositions internes du cerveau, qui agissent sur la volonté, la remuent secrétement, & la déterminent de quelque maniere que ce soit. *Stahl* pense différemment; il donne à l'Ame, comme on l'a insinué, un empire absolu; elle produit tout chez lui, jusqu'aux hémorrhoïdes. Voyez sa théorie de médecine, où il s'efforce de prouver cette imagination par des raisonnemens métaphysiques, qui ne la rendent que plus incompréhensible, &, si j'osois le dire, plus ridicule.

§. III.

Du goût.

Les sensations considérées, ou comme de simples connoissances, ou en tant qu'elles sont agréables, ou désagréables, font porter à l'Ame deux sortes de jugemens. Lorsqu'elle découvre des vérités, qu'elle s'en assure elle-même avec une évidence qui captive son consentement, cette opération de l'Ame consentante, qui ne peut se dispenser de se rendre aux lumieres de la vérité, est simplement appellée *jugement*. Mais lorsqu'elle apprécie l'impression agréable, ou désagréable,

qu'elle reçoit de ses différentes sensations, alors ce jugement prend le nom de *goût*. On donne le nom de *bon goût*, aux sensations qui flattent le plus généralement tous les hommes, & qui sont, pour ainsi dire, les plus accréditées, les plus en vogue : & réciproquement le mauvais goût, n'est que le goût le plus singulier, & le moins ordinaire, c'est-à-dire, les sensations les moins communes. Je connois des gens de lettres, qui pensent différemment ; ils prétendent, que le bon ou le mauvais goût, n'est qu'un jugement raisonnable ou bizarre, que l'Ame porte de ses propres sensations. Celles, disent-ils, qui plaisent à la vérité à quelques-uns, toutes défectueuses & imparfaites qu'elles sont, parce qu'ils en jugent mal, ou trop favorablement ; mais qui déplaisent ou répugnent au plus grand nombre, parce que ces derniers ont ce qu'on appelle un bon esprit, un esprit droit ; ces sensations sont l'objet du mauvais goût. Je crois, moi, qu'on ne peut se tromper sur le compte de ses sensations ; je pense qu'un jugement qui part du sens intime, tel que celui qu'on porte de son propre sentiment ou de l'affection de son Ame, ne peut porter à faux, parce qu'il ne consiste qu'à goûter un plaisir, ou à sentir une peine qu'on éprouve en effet, tant que dure une sensation agréable,

ou désagréable. Il y en a qui aiment, par exemple, l'odeur de la corne du cheval, d'une carte, du parchemin brûlé. Tant qu'on n'entendra par *mauvais goût*, qu'un goût singulier, je conviendrai que ces personnes sont de mauvais goût, & que les femmes grosses, dont les goûts changent avec les dispositions du corps, sont aussi de très-mauvais goût, tandis qu'il est évident qu'elles sont seulement avides de choses assez généralement méprisées, & dont elles ne faisoient elles-mêmes aucun cas avant la grossesse, & qu'ainsi elles n'ont alors que des goûts particuliers, relatifs à leur état, & qui se remarquent rarement. Mais quand on juge agréable la sensation que donne l'odeur de la pomade à la maréchale, celle du musc, de l'ambre & de tant d'autres parfums, si commodes aux barbets pour retrouver leurs maîtres, & cela dans le tems même qu'on jouit du plaisir que toutes ces choses font à l'Ame, on ne peut pas dire qu'on en juge mal, ni trop favorablement. S'il est de meilleurs goûts les uns que les autres, ce n'est jamais que par rapport aux sensations plus agréables qu'éprouve la même personne : & puisqu'enfin tel goût que je trouve délicieux, est détesté par un autre, sur lequel il agit tout autrement, où est donc ce qu'on nomme *bon* & *mauvais goût* ? Non,

encore une fois, les sensations de l'homme ne peuvent le tromper; l'Ame les apprécie précisément ce qu'elles valent, relativement au plaisir ou au désagrément qu'elle en reçoit.

§. IV.

Du génie.

Je vais tâcher de fixer l'idée du génie, avec plus de précision que je n'ai fait jusqu'à présent. On entend communément par ce mot *génie*, le plus haut point de perfection, où l'esprit humain puisse atteindre. Il ne s'agit plus que de savoir ce qu'on entend par cette perfection. On la fait consister dans la faculté de l'esprit la plus brillante, dans celle qui frappe le plus, & même étonne, pour ainsi dire, l'imagination : & en ce sens, dans lequel j'ai employé moi-même le terme de *genie*, pour me conformer à l'usage que j'avois dessein de corriger ensuite, nos poëtes, nos auteurs systématiques, tout, jusqu'à l'abbé Cartaut de la Villate (1), auroit droit au génie; & le philosophe qui auroit le plus d'imagination, le P. Mallebranche, seroit le premier de tous.

Mais si le génie est un esprit aussi juste, que pénétrant; aussi vrai qu'étendu; qui non-seulement évite constamment l'er-

(1) Essai historique & philosophique du goût.

teur, comme un pilote habile évite les écueils ; mais se servant de la raison, comme il se sert de la boussole ; ne s'écarte jamais de son but, manie la vérité avec autant de précision, que de clarté, & enfin embrasse aisément, & comme d'un coup-d'œil, une multitude d'idées, dont l'enchaînement forme un systême expérimental, aussi lumineux dans ses principes, que juste dans ses conséquences, adieu les prétentions de nos beaux esprits, & de nos plus célebres constructeurs d'hypotheses ! Adieu cette multitude de génies ! Qu'ils sont rares désormais ! Passons en revue les principaux philosophes modernes, auxquels le nom de génie a été prodigué, & commençons par Descartes.

Le chef-d'œuvre de Descartes est sa méthode, & il a poussé fort loin la géométrie, du point où il l'a trouvée ; peut-être autant que Newton l'a poussée lui-même, du point où l'avoit laissée Descartes. Enfin personne ne lui refuse un esprit naturellement philosophique. Jusques-là Descartes n'est pas un homme ordinaire ; ce seroit même un génie, si pour mériter ce titre, il ne falloit qu'éclipser & laisser fort loin derriere soi tous les autres mathématiciens. Mais les idées des grandeurs sont simples, faciles à saisir & à déterminer. Le cercle en est petit, & des

signes toujours présens à la vue, les rendent toujours sensibles ; de sorte que la géométrie & l'algebre sont les sciences où il y a moins de combinaisons à faire, sur-tout de combinaisons difficiles ; on n'y voit par-tout que problêmes, & jamais il n'y en eut moins à résoudre. De-là vient que les jeunes gens qui s'appliquent aux mathématiques pendant trois ou quatre ans, avec autant de courage que d'esprit, vont bientôt de pair avec ceux qui ne sont pas faits pour franchir les limites de l'art : & communément les géometres, loin d'être des génies, ne sont pas même des gens d'esprit ; ce que j'attribue à ce petit nombre d'idées qui les absorbent, & bornent l'esprit, au lieu de l'étendre, comme on se l'imagine. Quand je vois un géometre qui a de l'esprit, je conclus qu'il en a plus qu'un autre ; ses calculs n'emportent que le superflu, & le nécessaire lui reste toujours. Est-il étonnant que le cercle de nos idées se resserre proportionnellement à celui des objets qui nous occupent sans cesse ? Les géometres, j'en conviens, manient facilement la vérité ; & ce seroit doublement leur faute, s'ils ne savoient pas la vraie méthode de l'exposer, depuis que le célebre M. Clairaut a donné ses *élémens de géométrie* ; (car, bon Dieu ! avant cet excellent ouvrage, en quel désordre, & quel chaos étoit cette

ſcience !) Mais faites les ſortir de leur petite ſphere ; qu'ils ne parlent ni de phyſique, ni d'aſtronomie, qu'ils paſſent à de plus grands objets, qui n'aient aucun rapport avec ceux qui dépendent des mathématiques, par exemple, à la métaphyſique, à la morale, à la pſyſiologie, à la littérature : ſemblables à ces enfans qui croyoient toucher le ciel au bout de la plaine, ils trouveront le monde des idées bien grand. Que de problêmes, & de problêmes très-compoſés & très-difficiles ! Quelle foule d'idées (ſans compter la peine que les géometres ne ſe donnent pas ordinairement d'être lettrés & érudits,) & de connoiſſances diverſes à embraſſer d'une vue générale, à raſſembler, à comparer ! Ceux qui faute de lumieres veulent des autorités pour juger, n'ont qu'à lire le diſcours que M. de Maupertuis prononça le jour qu'il fut reçu à l'Académie Françoiſe, & l'on verra ſi j'exagere le peu de mérite des géometres, & les talens néceſſaires pour réuſſir dans des ſciences d'une ſphere plus étendue. Je n'en appelle, comme on voit, qu'au ſuffrage d'un profond géometre, & pourtant homme de beaucoup d'eſprit, & qui plus eſt, vrai génie, ſi on l'eſt par les plus rares qualités qui le caractériſent, la vérité, la juſteſſe, la préciſion & la clarté. Qu'on me montre en Deſcartes des qualités auſſi

eſſentielles

essentielles au génie, & sur-tout qu'on me les fasse voir ailleurs qu'en géométrie, puisqu'encore une fois le premier des géometres seroit peut-être le dernier des métaphysiciens ; & l'illustre philosophe dont je parle, en est lui même une preuve trop sensible. Il parle des idées sans savoir d'où, ni comment elles lui viennent ; ses deux premieres définitions sur l'essence de l'Ame & de la matiere, sont deux erreurs, d'où découlent tous les autres. Assurément dans ces *méditations métaphysiques* dont M. Deslandes admire la profondeur, ou plutôt l'obscurité, Descartes ne sait ce qu'il cherche, ni où il veut aller ; il ne s'entend pas lui-même. Il admet des idées innées ; il ne voit dans les corps qu'une force divine. Il montre son peu de jugement, soit en refusant le sentiment aux bêtes ; soit en formant un doute impraticable, inutile, puérile ; soit en adoptant le faux, comme le vrai ; en ne s'accordant pas souvent avec lui-même, en s'écartant de sa propre méthode ; en s'élevant par la vigueur déréglée de ses esprits, pour tomber d'autant plus, & n'en tirer que l'honneur de donner, comme le téméraire Icare, un nom immortel aux mers dans lesquelles il s'est noyé.

Je veux, & je l'ai insinué moi-même, que les égaremens même de Descartes

soient ceux d'un grand homme ; je veux que sans lui nous n'eussions point eu les Huygens, les Boyle, les Mariotte, les Newton, les Musschenbroeck, les Gravesande, les Boerhaave, &c. qui ont enrichi la physique d'une prodigieuse multitude d'expériences, & qu'en ce sens il soit fort permis aux imaginations vives de se donner carriere. Mais, n'en déplaise à M. Privat de Moliere, grand partisan des systêmes, en particulier de l'hypothese cartésienne, qu'est-ce que cela prouve en faveur des conjectures frivoles de Descartes ? Il a beau dire, des systêmes gratuits ne seront jamais que des châteaux en l'air, sans utilité comme sans fondement.

Que dirons-nous de cet enfant de l'imagination, de cet ingrat, qui déclamant contr'elle, peut bien passer pour battre sa mere, ou sa propre nourrice ? Il a été plus habile à édifier, que Bayle ne l'étoit à détruire ; mais ce savant homme avoit le plus souvent l'esprit juste, & prompt à éviter l'erreur : & Mallebranche n'a montré qu'un esprit faux, incapable de saisir la vérité ; l'imagination qui le domine, ne lui permet pas de parler des passions, sans en montrer ; ni d'exposer les erreurs des sens, sans les exagérer. J'admire la magnificence de son ouvrage, il forme une chaîne nulle part

interrompue ; mais l'erreur, l'illusion, les rêves, les vertiges, le délire, en sont les matériaux, & comme les guides qui le menent à l'immortalité. Son palais ressemble à celui des Fées ; leurs mains ont apprêté les mêts qu'il nous sert. Qu'on a bien raison de dire qu'il n'a recherché la vérité que dans le titre de son livre ! Il ne montre pas plus de sagacité à la découvrir, que d'adresse à la faire connoître aux autres. Esclave des préjugés, il adopte tout ; dupe d'un fantôme, ou d'une apparition, il réalise les chimeres qui lui passent par la tête. Les préjugés ont justement été comparés à ces faux amis qu'il faut abandonner, dès qu'on en a reconnu la perfidie. Eh ! qui la doit reconnoître, qui doit s'en garantir si ce n'est un philosophe ?

Ce n'est pas tout : non-seulement il voit tout en Dieu, excepté ses extravagances & ses folies : mais on a remarqué qu'il en fait un machiniste si mal-habile, que son ouvrage ne peut aller, si l'ouvrier ne le fait mouvoir sans cesse : comme s'il avoit prétendu par cette idée cartésienne, faire trouver peu surprenant, que Dieu se fût repenti d'avoir fait l'homme.

Après cela, Mallebranche auroit-il prétendu au rang des génies, c'est-à-dire, de ces esprits heureusement faits pour

connoître & exposer clairement la vérité ? Qu'il en est différent ! Mais sans doute, on le prendra pour un esprit céleste, éthéré, dont les spéculations s'étendent au-delà du douzieme ciel de Ptolomée ; car des idées acquises par les sens, que dis-je ! les idées innées de Descartes ne lui suffisent pas ; il lui en faut de divines, puisées dans le sein de l'immensité, dans l'infini : il lui faut un *monde spirituel*, *intelligible* (ou plutôt inintelligible), où se trouvent les *idées*, c'est-à-dire, les images, les représentations de tous les corps, au hasard d'en conclure que Dieu est tout ce qu'on voit, & qu'on ne peut faire un pas, sans le trouver dans ce vaste univers, selon l'idée que Lucain exprime ainsi dans le neuvieme livre de sa Pharsale :

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

Le célebre Leibnitz raisonne à perte de vue sur l'être, & la substance ; il croit connoître l'essence de tous les corps. Sans lui, il est vrai, nous n'eussions jamais deviné qu'il y eût des *monades* au monde, & que l'Ame en fût une ; nous n'eussions point connu ces fameux principes qui excluent toute égalité dans la nature, & qui expliquent tous les phénomenes

par une *raison*, plus *inutile*, que *suffisante*. Wolf se présente ici, comme un commentaire sous son texte. Rendons la même justice à cet illustre disciple, à ce commentateur, original jusqu'à donner son nom à la secte de son maître, qui s'accroît tous les jours sous ses auspices. Le systême qu'il a embelli par la fécondité & la subtilité d'idées merveilleusement suivies, est sans doute le plus ingénieux de tous. Jamais l'esprit humain ne s'est si conséquemment égaré : quelle intelligence, quel ordre, quelle clarté président à tout l'ouvrage ! De si grands talens le font à juste titre regarder comme un philosophe très-supérieur à tous les autres, & à celui même qui a fourni le fond de la philosophie Wolfienne. La chaîne de ses principes est bien tissue, mais l'or dont elle paroît formée, mis au creuset, ne paroît qu'un métal imposteur. Eh ! faut-il donc tant d'art à enchasser l'erreur, pour mieux la multiplier ? Ne diroit on pas, à les entendre, ces ambitieux métaphysiciens, qu'ils auroient assisté à la création du monde, ou au débrouillement du chaos ? Cependant leurs premiers principes ne sont que des suppositions hardies, où le génie a bien moins de part, qu'une présomptueuse imagination. Qu'on les appelle si l'on veut, des grands génies, parce qu'ils ont recherché & se sont van-

tés de connoître les premieres causes! Pour moi, je crois que ceux qui les ont dédaignées, leur seront toujours préférables, & que le succès des Locke, des Boerhaave: & de tous ces hommes sages, qui se sont bornés à l'examen des causes secondes, prouve bien que l'amour propre est le seul qui n'en tire pas le même avantage, que des premieres.

§. V.

Du sommeil & des rêves.

La cause prochaine du sommeil paroît être l'affaissement des fibres nerveuses qui partent de la substance corticale du cerveau. Cet affaissement peut être produit, non-seulement par l'augmentation du cours des liqueurs qui compriment la moëlle, & par la diminution de cette circulation, qui ne suffit pas pour distendre les nerfs, mais encore par la dissipation, ou l'épuisement des esprits, & par la privation des causes irritantes, qui procure du repos & de la tranquillité, & enfin par le transport d'humeurs épaisses & imméables dans le cerveau. Toutes les causes du sommeil peuvent s'expliquer par cette premiere.

Dans le sommeil parfait, l'ame sensitive est comme anéantie, parce que toutes les facultés de la veille qui lui

donnoient des sensations, sont entierement interceptées en cet état de compressions du cerveau.

Pendant le sommeil imparfait, il n'y a qu'une partie de ces facultés, qui soit si supendue, ou interrompue; & les sensations qu'elles produisent, sont incomplettes, ou toujours défectueuses en quelque point. C'est par-là qu'on distingue les rêves qui résultent de ces sortes de sensations, d'avec celles qui affectent l'Ame au réveil. Les connoissances que nous avons alors avec plus d'exactitude & de netteté, nous découvrent assez la nature des réves, qui sont formés par un chaos d'idées confuses & imparfaites. Il est rare que l'Ame apperçoive en rêvant quelque vérité fixe, qui lui fasse reconnoître son erreur.

Nous avons en rêvant un sentiment intérieur de nous-mêmes, & en même tems un assez grand délire, pour croire voir, & pour voir en effet clairement une infinité de choses hors de nous; nous agissons, soit que la volonté ait quelque part, ou non, à nos actions. Communément des objets qui nous ont le plus frappés dans le jour, nous apparoissent la nuit, & cela est également vrai des chiens & des animaux en général. Il suit de là que la cause immédiate des rêves est toute impression forte ou fréquente, sur la por-

tion sensitive du cerveau, qui n'est point endormie, ou affaissée, & que les objets dont on est si vivement affecté, sont visiblement des jeux de l'imagination. On voit encore que le délire qui accompagne les insomnies & les fievres; vient des mêmes causes, & que le rêve est une demi veille, en ce qu'une portion du cerveau demeure libre & ouverte aux traces des esprits, tandis que toutes les autres sont tranquilles & fermées. Lorsqu'on parle en rêve, il faut de nécessité que les muscles du larinx, de la langue & de la respiration, obéissent à la volonté, & que par conséquent la région du *sensorium*, d'où partent les nerfs qui vont se rendre à ces muscles, soit libre & ouverte, & que ces nerfs même soient remplis d'esprits. Dans les pollutions nocturnes, les muscles releveurs & accélérateurs agissent beaucoup plus fortement, que si on étoit éveillé; ils reçoivent conséquemment une quantité d'esprits beaucoup plus considérable: car quel homme sans toucher, & peut-être même en touchant une belle femme pourroit répandre la liqueur de l'accouplement, autant de fois que cela arrive en rêve à des gens sages, vigoureux, ou échauffés? Les hommes & les animaux gesticulent, sautent, tressaillent, se plaignent; les écoliers récitent leurs leçons; les prédicateurs déclament leurs

ſermons, &c. Les mouvemens du corps répondent à ceux qui ſe paſſent dans le cerveau.

Il eſt facile d'expliquer à préſent les mouvemens de ceux qu'on appelle *ſomnambules* ou *noctambules*, parce qu'ils ſe promenent en dormant. Pluſieurs auteurs racontent des hiſtoires curieuſes à ce ſujet; ils ont vu faire les chûtes les plus terribles, & ſouvent ſans danger.

Il ſuit de ce qui a été dit touchant les rêves, que les ſomnambules dorment à la vérité parfaitement dans certaines parties du cerveau, tandis qu'ils ſont éveillés dans d'autres, à la faveur deſquelles le ſang & les eſprits, qui profitent des paſſages ouverts, coulent aux organes du mouvement. Notre admiration diminuera encore plus, en conſidérant les degrés ſucceſſifs, qui des plus petites actions faites en dormant, conduiſent aux plus grandes & aux plus compoſées, toutes les fois qu'une idée s'offre à l'Ame avec aſſez de force pour la convaincre de la préſence réelle du fantôme que l'imagination lui préſente: & alors il ſe forme dans le corps des mouvemens qui répondent à la volonté que cette idée fait naître. Mais pour ce qui eſt de l'adreſſe & des précautions que prennent les ſomnambules, avons-nous plus de facilité qu'eux, à éviter mille dangers, lorſque nous mar-

chons la nuit dans des lieux inconnus ? La topographie du lieu se peint dans le cerveau du noctambule, il connoît le lieu qu'il parcourt ; & le siege de cette peinture est chez lui nécessairement aussi mobile, aussi libre, aussi clair, que dans ceux qui veillent.

§. VI.

Conclusion sur l'être sensitif.

Il y a beaucoup d'autres choses, qui concernent nos connoissances, & qui n'intéressent pas peu notre curiosité ; mais elles sont au dessus de notre portée : nous ignorons quelles qualités doit acquérir le principe matériel sensitif, pour avoir la faculté immédiate de sentir ; nous ne savons pas si ce principe possède cette puissance dans toute sa perfection, dès le premier instant qu'il habite un corps animé. Il peut bien avoir des sensations plus imparfaites plus confuses, ou moins distinctes ; mais ces défauts ne peuvent-ils pas venir des autres organes corporels qui lui fournissent ces sensations ? Cette possibilité est du moins facile à établir, puisqu'elles lui sont toutes retranchées par l'interception du cours des esprits durant le sommeil, & que ce même principe sensitif, dans un sommeil léger, ou imparfait, n'a que des sensations incom-

pletes, quoique par lui-même il ſoit immédiatement prêt à les recevoir completes & diſtinctes. Je ne demande pas ce que devient ce principe à la mort, s'il conſerve cette immédiate faculté de ſentir, & ſi dans ce cas d'autres cauſes que les organes qui agiſſent ſur lui durant la vie, peuvent lui donner des ſenſations qui le rendent heureux ou malheureux. Je ne demande pas, « ſi cette partie dégagée » de ſes liens, & conſervant ſon eſſence, » reſte errante, toujours prête à reproduire un animal nouveau, ou à reparoître revêtue d'un nouveau corps, » après qu'avoir été diſſipée dans l'air, » où dans l'eau, cachée dans les feuilles » des plantes, ou dans la chair des animaux, elles ſe retrouveroit dans la ſemence de l'animal qu'elle devroit reproduire ? Je m'inquiete peu, ſi » l'Ame coupable d'animer de nouveaux » corps, ne pourroit pas reproduire » toutes les eſpeces poſſibles par la ſeule » diverſité des combinaiſons. » (a) Ces queſtions ſont d'une nature à reſter éternellement indéciſes. Il faut avouer que nous n'avons ſur-tout cela aucune lumiere, parce qu'on ne ſait rien au-delà de ce que nous apprennent les ſenſations, qui nous abandonnent ici; & par conſéquent on

(1) *Venus phyſique.*

ne doit pas se permettre de former là-dessus aucune sorte de conjecture. Un homme d'esprit propose des problêmes, le sot & l'ignorant décident ; mais la difficulté reste toujours pour le philosophe. Soumettons-nous donc à l'ignorance, & laissons murmurer notre vanité. Ce qui me paroît assez vrai, & conforme aux principes établis ci-devant, c'est que les animaux perdent en mourant leur puissance immédiate de sentir, & que par conséquent l'Ame sensitive est véritablement anéantie avec eux. Elle n'existoit que par des modifications qui ne sont plus.

CHAPITRE XIII.

Des facultés intellectuelles, ou de l'Ame raisonnable.

LES facultés propres à l'Ame raisonnable, sont les perceptions intellectuelles, la liberté, l'attention, la réflexion, l'ordre ou l'arrangement des idées, l'examen & le jugement.

§. I.

Des perceptions.

Les perceptions sont les rapports que l'Ame découvre dans les sensations qui l'af-

fectent. Les ſenſations produiſent des rapports qui ſont purement ſenſibles, & d'autres qu'on ne découvre que par un examen ſérieux. Lorſque nous entendons quelque bruit, nous ſommes frappés de trois choſes, 1°. du bruit, qui eſt la ſenſation : 2°. de la diſtance de nous à la cauſe qui fait le bruit, laquelle eſt diſtincte de la ſenſation du bruit, quoiqu'elle n'en ſoit pourtant qu'une dépendance, relative à la maniere dont ce ſon nous affecte; & qu'elle ne ſoit par conſéquent qu'une ſimple perception, mais une perception ſenſible, parce que c'eſt le ſimple ſentiment qui nous la donne : 3°. de la maniere dont la cauſe produit le bruit, en ébranlant l'air qui vient frapper nos oreilles. Mais cette connoiſſance ne peut s'acquérir que par les recherches de l'eſprit; & ce ſont les connoiſſances de ce dernier genre, qu'on appelle *perceptions intellectuelles*, parce que la ſimple ſenſation ne peut nous les donner par elle-même, & qu'il faut, pour les avoir, ſe replier ſur elle, & l'examiner.

Ces perceptions ne ſe découvrent donc qu'à l'aide des ſenſations attentivement recherchées; car lorſque je vois un quarré, je n'y apperçois rien au premier coup-d'œil que ce qui frappe les animaux même; tandis qu'un géometre qui applique tout ſon génie à découvrir les propriétés de

cette figure, reçoit de l'impression que ce quarré fait sur ses sens, une infinité de perceptions intellectuelles, qui échappent pour toujours à ceux qui bornés à la sensation de l'objet, ne voient pas plus loin que leurs yeux. Concluons-donc que cette opération de l'Ame, si déliée, si métaphysique, si rare dans la plupart des têtes, n'a d'autre source que la faculté de sentir, mais de sentir en philosophe, ou d'une maniere plus attentive & plus étudiée.

§. VI.

De la liberté.

La liberté est la faculté d'examiner attentivement, pour découvrir des vérités, ou de délibérer pour nous déterminer avec raison à agir, ou à ne pas agir. Cette faculté nous offre deux choses à considérer. 1°. Les motifs qui nous déterminent à examiner ou à délibérer ; car nous ne faisons rien sans quelque impression, qui, agissant sur le fond de l'Ame, remue & détermine notre volonté. 2°. Les connoissances qu'il faut examiner pour s'assurer des vérités qu'on cherche, où les motifs qu'il faut peser, ou apprécier pour prendre un parti.

Il est clair que dans le premier cas, ce sont des sensations qui préviennent les

premieres démarches de notre liberté, & qui prédéterminent l'Ame, sans qu'il s'y mêle aucune délibération de sa part, puisque ce sont ces sensations même qui la portent à délibérer. Dans le second cas, il ne s'agit que d'un examen des sensations, & à la faveur de cette revue attentive, nous pouvons trouver les vérités que nous cherchons, & les constater. Or, il s'agit des différens motifs, ou des diverses sensations, qui nous portent les uns à agir, les autres à ne pas agir. Il est donc vrai que la liberté consiste aussi dans la faculté de sentir.

Je ne veux cependant pas passer sous silence une dispute, qui est encore sans décision; l'examen qui est le principal acte de la liberté, exige une volonté déterminée à s'appliquer aux objets qu'on veut exactement connoître, & cette volonté fixe est connue sous le nom d'attention, la mere des sciences. Or on demande si cette même volonté n'exige pas dans l'Ame une force par laquelle elle puisse se fixer & s'assujettir elle-même à l'objet de ses recherches, ou si les motifs qui la prédéterminent, suffisent pour fixer & soutenir son attention.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Comme on n'a pu encore s'accorder sur ce point, il y a toute apparence que toutes

les raisons alléguées de part & d'autre, ne portent point avec elles ce *criterium veritatis*, auquel seul acquiescent les esprits philosophiques; c'est pourquoi nous ne ferons point de vaines tentatives pour applanir de si grandes difficultés. Qu'il nous suffise de remarquer que dans l'attention, l'Ame peut agir par sa propre force, je veux dire, par sa force motrice, par cette activité coessentielle à la matiere, & que presque tous les philosophes, comme on l'a dit, l'ont comptée au nombre des attributs essentiels de l'être sensitif, & en général de la substance des corps.

Mais ne passons pas si légérement sur l'attention. Les idées qui sont du ressort des sciences sont complexes. Les notions particulieres qui forment ces idées, sont détruites par les flots d'autres idées qui se chassent successivement. C'est ainsi que s'affoiblit & disparoît peu-à-peu l'idée que nous voulons retourner de tous les côtes, dont nous voulons envisager toutes les faces, & graver toutes les parties dans la mémoire. Pour la retenir, qu'y a-t-il donc à faire, si ce n'est d'empêcher cette succession rapide d'idées toujours nouvelles, dont le nombre accable ou distrait l'Ame, jusqu'à lui interdire la faculté de penser. Il s'agit donc ici de mettre comme une espece de frein, qui retienne l'imagination, de conserver ce même état du *senso-*

rium commune; procuré par l'idée qu'on veut saisir & examiner; il faut détourner entiérement l'action de tous les autres objets, pour ne conserver que la seule impression du premier objet qui l'a frappée, & en concevoir une idée distincte, claire, vive, & de longue durée; il faut que toutes les facultés de l'Ame, tendues & clairvoyantes vers un seul point, c'est-à-dire, vers la pensée favorite à laquelle on s'attache, soient aveugles par-tout ailleurs: il faut que l'esprit assoupisse lui même ce tumulte qui se passe en nous-mêmes malgré nous; enfin, il faut que l'attention de l'Ame soit bandée en quelque sorte sur une seule perception, que l'Ame y pense avec complaisance, avec force, comme pour conserver un bien qui lui est cher. En effet, si la cause de l'idée dont on s'occupe, ne l'emporte de quelque dégré de force, sur toutes les autres idées, elles entreront de dehors dans le cerveau; & il s'en formera même au-dedans, indépendamment de celles-là, qui feront des traces nuisibles à nos recherches, jusqu'à les déconcerter & les mettre en déroute. L'attention & la clef qui peut ouvrir, pour ainsi dire, la seule partie de la moëlle du cerveau, où loge l'idée qu'on veut se représenter à soi-même. Alors si les fibres du cerveau extrêmement tendues, ont mis une barriere qui ôte tout commerce entre

l'objet choisi, & toutes les idées indiscretes qui s'empressent à le troubler, il en résulte la plus claire, la plus lumineuse perception qui soit possible.

Nous ne pensons qu'à une seule chose à la fois dans le même tems; une autre idée succede à la premiere, avec une vîtesse qu'on ne peut définir, mais qui cependant paroît être différente en divers sujets. La nouvelle idée qui se présente à l'Ame, en est apperçue, si elle succede, lorsque la premiere a disparu; autrement l'Ame ne la distingue point. Toutes nos pensées s'expriment par des mots, & l'esprit ne pense pas plus deux choses à la fois, que la langue ne prononce deux mots. D'où vient donc la vivacité de ceux qui résolvent si vîte les problêmes les plus composés & les plus difficiles? De la facilité avec laquelle leur mémoire retient comme vraie, la proposition la plus proche de celle qui expose le problême. Ainsi tandis qu'ils pensent à l'onzieme proposition, par exemple, ils ne s'inquietent plus de la vérité de la dixieme; & ils regardent comme des axiomes, toutes les choses précédentes, démontrées auparavant, & dont ils ont un recueil clair dans la tête. C'est ainsi qu'un grand médecin voit d'un coup-d'œil toutes les causes de la maladie, & ce qu'il faut faire pour les combattre.

Il ne nous reste plus qu'à traiter de la réflexion, de la méditation, & du jugement.

§. III.

De la réflexion, &c.

La réflexion est une faculté de l'Ame qui rappelle & rassemble toutes les connoissances qui lui sont nécessaires pour découvrir les vérités qu'elle cherche, ou dont elle a besoin pour delibérer, ou apprécier les motifs qui doivent la déterminer à agir, ou à ne pas agir. L'Ame est conduite dans cette recherche par la liaison que les idées ont entr'elles, & qui lui fournissent en quelque maniere le fil qui doit la guider, pour qu'elle puisse se souvenir des connoissances qu'elle veut rassembler, à dessein de les examiner ensuite, & se décider : ensorte que l'idée dont elle est actuellement affectée, la sensation qui l'occupe au moment présent, la mene peu-à-peu, insensiblement, & comme par la main, à toutes les autres qui y ont quelque rapport. D'une connoissance générale, elle passe ainsi facilement aux especes, elle descend jusqu'aux particularités, de même qu'elle peut être conduite par les effets à la cause, de cette cause aux propriétés, & des propriétés à

l'être. Ainſi c'eſt toujours par l'attention qu'elle apporte à ſes ſenſations, que celles dont elle eſt actuellement occupée, la conduiſent à d'autres, par la liaiſon que toutes nos idées ont entr'elles. Tel eſt le fil que la nature prête à l'Ame pour la conduire dans le labyrinthe de ſes penſées, & lui faire démêler le chaos de matiere & d'idées, où elle eſt plongée.

§. IV.

De l'arrangement des idées.

Avant de définir la méditation, je dirai un mot ſur l'arrangement des idées. Comme elles ont entr'elles divers rapports, l'Ame n'eſt pas toujours conduite par la plus courte voie dans ſes recherches. Cependant lorſqu'elle eſt parvenue, quoique par des chemins détournés, à ſe rappeller les connoiſſances qu'elle vouloit raſſembler, elle apperçoit entr'elles des rapports qui peuvent la conduire par des ſentiers plus lumineux & plus courts. Elle ſe fixe à cette ſuite de rapports, pour retrouver & examiner ces connoiſſances avec plus d'ordre & de facilité.

Nous voilà donc fort en droit d'inférer, que l'Ame raiſonnable n'agit que comme ſenſitive, même lorſqu'elle réfléchit, & travaille à arranger ſes idées.

§. V.

De la méditation, ou de l'examen.

Lorſque l'Ame eſt déterminée à faire quelques recherches, qu'elle a recueilli les connoiſſances qui lui ſont néceſſaires, qu'elle les a arrangées & miſes en revue avec ordre, vis-à-vis d'elle-même, elle s'applique ſérieuſement à les contempler avec cet œil fixe qui ne perd pas de vue ſon objet, pour y découvrir toutes les perceptions qui échappent, lorſqu'on n'en a que des ſenſations paſſageres; & c'eſt cet examen qui met l'Ame en état de juger, ou de s'aſſurer des vérités qu'elle pourſuit, ou bien de ſentir le poids des motifs qui la doivent décider ſur le parti qu'elle doit prendre.

Il eſt inutile d'obſerver que cette opération de l'Ame dépend auſſi entiérement de la faculté ſenſitive, parce qu'examiner, n'eſt autre choſe que ſentir plus exactement & plus diſtinctement, pour découvrir dans les ſenſations, les perceptions qui ont pu légérement gliſſer ſur l'Ame, faute d'y avoir fait aſſez d'attention, toutes les autres fois que nous en avons été affectés.

§. VI.

Du jugement.

La plupart des hommes jugent de tout, & ce qui revient au même, en jugent mal. Est-ce faute d'idées simples, qui sont toutes des notions seules, isolées? Non; personne ne confond l'idée du bleu, avec celle du rouge; mais on se trompe dans les idées composées, dont l'essence dépend de l'union de plusieurs idées simples. On n'attend pas à avoir acquis la perception de toutes les notions qui entrent dans deux idées composées; il faut pour cela de la patience & de la modestie; attributs, qui font trop rougir l'orgueil & la paresse de l'homme. Mais si la notion de l'idée A, convient avec celle de l'idée B, je juge souvent qu'A & B sont les mêmes, faute de faire attention que la premiere notion n'est qu'une partie de l'idée, dans laquelle sont renfermées d'autres notions, qui répugnent à cette conclusion. La volonté même nous trompe beaucoup. Nous avons lié deux idées, par sentiment d'amour, ou de haine; nous les unissons, quoiqu'elles soient très-différentes, & nous jugeons des idées proposées, non par elles-mêmes, mais par ces idées avec lesquelles nous les

avons liées, & qui ne sont pas des notions *composentes* de l'idée qu'il falloit juger, mais des notions tout-à-fait étrangeres & accidentelles à cette même idée. On excuse l'un, & on condamne l'autre, suivant le sentiment dont on est effecté. On est encore trompé par ce vice de la volonté, & de l'association des idées, quand avant de juger, on souhaite que quelque idée s'accorde, ou ne s'accorde pas avec une autre; d'où naît ce goût pour telle secte, ou pour telle hypothese, avec lequel on ne viendra jamais à bout de connoître la vérité.

Comme le jugement est la combinaison des idées, le raisonnement est la comparaison des jugemens. Pour qu'il soit juste, il faut avoir deux idées claires, ou une perception exacte de deux choses; il faut aussi-bien voir la troisieme idée qu'on leur compare, & que l'évidence nous force de déduire affirmativement ou négativement de la convenance ou de la disconvenance de ces idées. Cela se fait dans un clin d'œil, quand on voit clair, c'est-à-dire, quand on a de la pénétration, du discernement & de la mémoire.

Les sots raisonnent mal, ils ont si peu de mémoire, qu'ils ne se souviennent pas de l'idée qu'ils viennent d'appercevoir; ou s'ils ont pu juger de la similitude de leurs idées, ils ont déjà perdu de vue ce

jugement, lorsqu'il s'agit d'en inférer une troisieme idée, qui soit la juste conséquence des deux autres. Les fous parlent sans liaison dans leurs idées, ils rêvent, à proprement parler. En ce sens, les sots sont des especes de fous. Ils ne se rendent pas justice de croire *n'être qu'ignorans*; car ils n'ont leur esprit qu'en amour propre, dédommagement bien entendu de la part de la nature.

Il s'ensuit de notre théorie, que lorsque l'Ame apperçoit distinctement & clairement un objet, elle est forcée par l'évidence même des sensations, de consentir aux vérités qui la frappent si vivement : & c'est à cet acquiescement passif que nous avons donné le nom de jugement. Je dis *passif*, pour faire voir qu'il ne part pas de l'action de la volonté, comme le dit Descartes. Lorsque l'Ame découvre avec la même lumiere les avantages qui prévalent dans les motifs qui nous doivent décider à agir ou à ne pas agir, il est clair que cette décision n'est encore qu'un jugement de la même nature que celui qu'elle fait, lorsqu'elle cede à la vérité par l'évidence qui accompagne ses sensations.

Nous ne connoissons point ce qui se passe dans le corps humain, pour que l'Ame exerce sa faculté de juger, de raisonner, d'appercevoir, de sentir, &c. Le cerveau

cerveau change sans cesse d'état, les esprits y font toujours de nouvelles traces, qui donnent nécessairement de nouvelles idées, & font naître dans l'Ame une succession continuelle & rapide de diverses opérations. Pour n'avoir point d'idées, il faut que les canaux, où coulent ces esprits, soient entiérement bouchés par la pression d'un sommeil très-profond. Les fibres du cerveau se relevent-elles de leur affaissement? Les esprits enfilent les chemins ouverts, & les idées qui sont inséparables des esprits, marchent & galoppent avec eux. *Toutes les pensées*, comme l'observe judicieusement Crousaz, *naissent les unes des autres; la pensée*, (ou plutôt l'Ame dont la pensée n'est qu'un accident,) *se varie & passe par différens états; & suivant la variété de ses états & de ses manieres d'être ou de penser, elle parvient à la connoissance, tantôt d'une chose, tantôt d'une autre. Elle se sent elle-même, elle est à elle-même son objet immédiat; & en se sentant ainsi, elle se représente des choses différentes de soi.* Que ceux qui croient que les idées different de la pensée; que l'Ame a comme la vue, ses yeux & ses objets, & qu'en un mot toutes les diverses contemplations de l'Ame ne sont pas diverses manieres de se sentir elle-même, répondent à cette sage réflexion

CHAPITRE XVI.

Que la foi seule peut fixer notre croyance sur la nature de l'Ame raisonnable.

IL est démontré que l'Ame raisonnable a des fonctions beaucoup plus étendues que l'Ame sensitive, bornée aux connoissances qu'elle peut acquérir dans les bêtes, où elle est uniquement réduite aux sensations & aux perceptions sensibles, & aux déterminations machinales, c'est-à-dire, sans délibération qui en résultent. L'Ame raisonnable peut en effet s'élever jusqu'aux perceptions, ou aux idées intellectuelles, quoiqu'elle jouisse peu de cette noble prérogative dans la plupart des hommes. Peu, (c'est un aveu que la vérité ne m'arrache pas sans douleur,) peu sortent de la sphere du monde sensible, parce qu'ils y trouvent tous les biens, tous les plaisirs du corps, & qu'ils ne sentent pas l'avantage des plaisirs philosophiques, du bonheur même qu'on goûte tant qu'on s'attache à la recherche de la vérité, car l'étude fait plus que la *piété*, non-seulement elle *préserve de l'ennui*, mais elle procure souvent cette espece de volupté, ou plutôt de satisfaction

intérieure, que j'ai appellée sensations d'esprit, lesquelles sans doute sont fort du goût de l'amour propre.

Après cela, est-il donc surprenant que le monde abstrait, intellectuel, où il n'est pas permis d'avoir un sentiment, qu'il ne soit examiné par les plus rigoureux censeurs? est-il surprenant, dis-je, que ce monde soit presque aussi désert, aussi abandonné que celui de l'illustre fondateur de la secte cartésienne, puisqu'il n'est habité que par un petit nombre de sages, c'est-à-dire, d'hommes qui pensent (car c'est-là la vraie sagesse, le reste est préjugés)? Eh! qu'est-ce que penser, si ce n'est passer sa vie à cultiver une terre ingrate, qui ne produit qu'à force de soins & de culture. En effet, sur cent personnes, y en a-t-il deux pour qui l'étude & la réflexion aient des charmes? Sous quel aspect le monde intellectuel, dont je parle, se montre-t-il aux autres hommes, qui connoissent tous les avantages de leurs sens, excepté le principal, qui est l'esprit? On n'aura pas de peine à croire qu'il ne leur paroît dans le lointain qu'un pays idéal, dont les fruits sont purement imaginaires.

C'est en conséquence de cette supériorité de l'Ame humaine, sur celle des animaux, que les anciens l'ont appellée Ame raisonnable. Mais ils ont été fort

attentifs à rechercher si ces facultés ne venoient pas de celles du corps, qui sont encore plus excellentes dans l'homme. Ils ont d'abord remarqué que tous les hommes n'avoient pas, à beaucoup près, le même degré, la même étendue d'intelligence; & en cherchant la raison de cette différence, ils ont cru qu'elle ne pouvoit dépendre que de l'organisation corporelle, plus parfaite dans les uns que dans les autres, & non de la nature même de l'Ame. Des observations fort simples les ont confirmés dans leur opinion. Ils ont vu que les causes qui peuvent produire du dérangement dans les organes, troublent, alterent l'esprit, & peuvent rendre imbécille l'homme du monde qui a le plus d'intelligence & de sagacité.

De là ils ont conclu assez clairement, que la perfection de l'esprit consiste dans l'excellence des facultés organiques du corps humain: & si leurs preuves n'ont pas été jusqu'ici solidement réfutées, c'est qu'elles portent sur des faits; & à quoi servent en effet, tous les raisonnemens, contre des expériences incontestables & des observations journalieres?

Il faut cependant savoir que quelques-uns ont regardé notre Ame, non-seulement comme une *substance spirituelle*, parce que chez eux cette expression ne signifioit qu'une matiere déliée, active, & d'une sub-

tilité imperceptible; mais même comme immatérielle, parce qu'ils distinguoient dans la substance des corps, comme on l'a tant de fois répété, la partie mue, c'est-à-dire, celle qu'ils regardoient simplement comme mobile, & à laquelle ils ne donnoient que le nom de matiere; d'avec les formes actives & sensitives de ces substances. Ainsi l'Ame n'étoit autrefois décorée des épithetes de *spirituelle* & *d'immatérielle*, que parce qu'on la regardoit comme la forme, ou la faculté active & sensitive parfaitement développée, & même élevée au plus haut point de pénétration dans l'homme. On connoît par ce que je viens de dire la véritable origine de la métaphysique, justement dégradée de sa chimérique noblesse.

Plusieurs ont voulu se signaler, en soutenant que l'Ame raisonnable & l'Ame sensitive formoient deux Ames d'une nature réellement distincte, & qu'il falloit bien se donner de garde de confondre ensemble. Mais comme il est prouvé que l'Ame ne peut juger que sur les sensations qu'elle a; l'idée de ces philosophes a paru impliquer une contradiction manifeste, qui a révolté tous les esprits droits & exempts de préjugés. Aussi avons-nous souvent fait observer que toutes les opérations de l'Ame sont totalement arrêtées lorsque son sentiment est suspendu,

comme dans toutes les maladies du cerveau, qui bouchent & détruisent toutes les communications d'idées entre ce viscere & les organes sensitifs; de sorte que plus on examine toutes les facultés intellectuelles en elles-mêmes, plus on demeure fermement convaincu qu'elles sont toutes renfermées dans la faculté de sentir, dont elles dépendent si essentiellement, que sans elle, l'Ame ne feroit jamais aucune de ses fonctions.

Enfin quelques philosophes ont pensé que l'Ame n'est ni matiere, ni corps, parce que considérant la matiere par abstraction, ils l'envisageoient douée seulement de propriétés passives & mécaniques; & ils ne regardoient aussi le corps, que comme revêtu de toutes les formes sensibles, dont ces mêmes propriétés peuvent rendre la matiere susceptible. Or, comme ce sont les philosophes qui ont fixé la signification des termes, & que la foi pour se faire entendre aux hommes, a dû se servir nécessairement du langage même des hommes; de là vient que c'est peut-être en ce sens dont on a abusé, que la foi a distinguée l'Ame, & de la matiere, & du corps qu'elle habite: & sur ce que les anciens métaphysiciens avoient prouvé que l'Ame est une substance active & sensible, & que toute substance est par soi-même impérissable, de là ne semble-

t-il pas naturel que la foi ait prononcé en conséquence que l'Ame étoit immortelle ?

Voilà comme on peut accorder, selon moi, la révélation & la philosophie, quoique celle-ci finisse, où l'autre commence. C'est aux seules lumieres de la foi à fixer nos idées sur l'inexplicable origine du mal; c'est à elle à nous développer le juste & l'injuste, à nous faire connoître la nature de la liberté, & tous les secours surnaturels qui en dirigent l'exercice : enfin puisque les théologiens ont une Ame si supérieure à celle des philosophes, qu'ils nous disent & nous fassent imaginer, s'ils peuvent, ce qu'ils conçoivent si bien, l'essence de l'Ame, & son état après la mort. Car non-seulement la saine & raisonnable philosophie avoue franchement qu'elle ne connoît pas cet être incomparable qu'on décore du beau nom d'Ame, & d'attributs divins, & que c'est le corps qui lui paroît penser ; (1) mais elle a toujours blâmé les philosophes qui ont osé affirmer quelque chose de positif sur l'essence de l'Ame, semblable en cela à

(1) *Je suis corps & je pense.* (VOLT. let. phil. *sur l'Ame.*) Voyez comme il se moque agréablement du raisonnement qu'on fait dans les écoles pour prouver que la matiere (qu'on ne connoît pas) ne peut penser.

ces ſages Académies (2) qui n'admettant que des faits en phyſique, n'adoptent ni les ſyſtêmes, ni les raiſonnemens des membres qui les compoſent.

J'avoue encore une fois que j'ai beau concevoir dans la matiere les parties les plus déliées, les plus ſubtiles, & en un mot la plus parfaite organiſation, je n'en conçois pas mieux que la matiere puiſſe penſer. Mais 1°. la matiere ſe meut d'elle-même; je demande à ces philoſophes, qui ſemblent avoir aſſiſté à la création, qu'ils m'expliquent ce mouvement s'ils le conçoivent. 2°. Voilà un corps organiſé! Que de ſentimens s'impriment dans ce corps, & qu'il eſt difficile d'appercevoir la cauſe qui les produit! 3°. Eſt-il plus aiſé de ſe faire une idée d'une ſubſtance qui n'étant pas matiere, ne ſeroit à la portée ni de la nature, ni de l'art; qu'on ne pourroit rendre ſenſible par aucun moyen; d'une ſubſtance qui ne ſe connoît pas elle-même, qui apprend & oublie à penſer dans les différens âges de la vie?

Si l'on me permet de parcourir ces âges un moment, nous voyons que les enfans ſont des eſpeces d'oiſeaux, qui n'apprennent que peu de mots & d'idées à la fois,

(2) Voyez la préface que M. de FONTENELLE a miſe à la tête des *mémoires de l'Académie des ſciences*.

parce qu'ils ont le cerveau mou. Le jugement marche à pas lents derriere la mémoire ; il faut bien que les idées soient faites & gravées dans le cerveau, avant que de pouvoir les arranger & les combiner. On raisonne, on a de l'esprit ; il s'accroît par le commerce de ceux qui en ont, il s'embellit par la communication des idées ou des connoissances d'autrui. L'adolescence est-elle passée ? Les langues & les sciences s'apprennent difficilement, parce que les fibres peu flexibles n'ont plus la même capacité de recevoir promptement, & de conserver les idées acquises. Le vieillard, *laudator temporis acti*, est esclave des préjugés qui se sont endurcis avec lui. Les vaisseaux rapprochent leurs parois vuides, ou font corps avec la liqueur desséchée ; tout jusqu'au cœur & au cerveau s'ossifie avec le tems ; les esprits se filtrent à peine dans le cerveau & dans le cervelet, les ventricules du cœur n'ont plus qu'un foible coup de piston ; défaut de sang & de mouvement ; défaut de parens & d'amis, qu'on ne connoît plus, défaut de soi-même qu'on ignore. Tel est l'âge décrépit, la nouvelle enfance, la seconde végétation de l'homme, qui finit, comme il a commencé. Faut-il pour cela être misantrope & mépriser la vie ? Non ; si on a du plaisir à sentir, il n'est point de plus grand bien que la vie ; si on a su

en jouir, quoi qu'on en dise, quoi que chantent nos poëtes, (1) c'étoit la *peine de naître*, de vivre & de mourir.

Vous avez vu que la faculté sensitive exécute seule toutes les facultés intellectuelles; qu'elle fait tout chez l'homme, comme chez les animaux; que par elle enfin tout s'explique. Pourquoi donc demander à un être imaginaire plus distingué, les raisons de votre supériorité sur-tout ce qui respire? Quel besoin vous faites-vous d'une substance d'une plus haute origine? Est-ce qu'il est trop humiliant par votre amour propre, d'avoir tant d'esprit, tant de lumieres, sans en connoître la source? Non; comme les femmes sont vaines de leur beauté, les beaux esprits auront toujours un orgueil qui les rendra odieux dans la société; & les philosophes même ne seront peut-être jamais assez philosophes, pour éviter cet écueil universel. Au reste qu'on fasse attention que je ne traite ici que l'histoire naturelle des corps animés, & que pour ce qui ne concerne en rien cette physique, il suffit, ce me semble, qu'un philosophe chrétien se soumette aux lumieres de la révélation, & renonce volontiers à toutes ses spéculations, pour chérir une ressource commune à tous les fideles. Oui, sans

(1) Rousseau. *Miroir de la vie*.

doute, cela doit suffire, & par conséquent rien ne peut nous empêcher de pousser plus loin nos recherches physiques, & de confirmer cette théorie des sensations par des faits incontestables.

CHAPITRE XV.

Histoires qui confirment que toutes les idées viennent des sens.

HISTOIRE PREMIERE.

D'un sourd de Chartres.

» UN jeune homme fils d'un artisan, » sourd & muet de naissance, commença » tout-d'un-coup à parler, au grand éton» nement de toute la ville. On sut de » lui que, trois ou quatre mois aupa» ravant, il avoit entendu le son des clo» ches & avoit été extrêmement surpris » de cette sensation nouvelle & inconnue. » Ensuite il lui étoit sorti comme une » espece d'eau de l'oreille gauche, & il » avoit entendu parfaitement des deux » oreilles. Il fut ces trois ou quatre mois » à écouter sans rien dire, s'accoutumant

» à répéter tous bas les paroles qu'il entendoit, & s'affermissant dans la prononciation & dans les idées attachées aux mots. Enfin il se crut en état de rompre le silence, & il déclara qu'il parloit, quoique ce ne fût encore qu'imparfaitement. Aussi-tôt des théologiens habiles l'interrogerent sur son état passé, & leurs principales questions roulerent sur Dieu, sur l'Ame, sur la bonté, ou la malice morale des actions. Il ne parut pas avoir poussé ses pensées jusques-là. Quoiqu'il fût né de parens catholiques, qu'il assistât à la messe, qu'il fût instruit à faire le signe de la croix, & à se mettre à genoux dans la contenance d'un homme qui prie, il n'avoit jamais joint à cela aucune intention, ni compris celles que les autres y joignoient : il ne savoit pas bien distinctement ce que c'étoit que la mort, & il n'y pensoit jamais. Il menoit une vie purement animale, toute occupée des objets sensibles & présens, & du peu d'idées qu'il recevoit par les yeux. Il ne tiroit pas même de la comparaison de ces idées, tout ce qu'il semble qu'il auroit pu en tirer. Ce n'est pas qu'il n'eût naturellement de l'esprit, (1) mais l'esprit d'un homme

(1) Ou plutôt la faculté d'en avoir.

„ privé du commerce des autres, est si
„ peu cultivé, si peu exercé, qu'il ne
„ pensoit qu'autant qu'il y étoit indispen-
„ sablement forcé par les objets exté-
„ rieurs. Le plus grand (2) fond des idées
„ des hommes est dans leur commerce
„ réciproque. „

Cette histoire connue de toute la ville de Chartres, se trouve dans celle de l'Académie des sciences (3).

HISTOIRE II.

D'un homme sans idées morales.

DEpuis plus de quinze ans, il y a à l'hôtel de Conti un tourneur de broche, qui n'ayant rien de sourd, si ce n'est l'esprit, répond qu'il a été au potager, lorsqu'on lui demande s'il a été à la messe. Il n'a aucune idée acquise de la divinité, & lorsqu'on veut savoir de lui s'il croit en Dieu, le coquin dit que non, & qu'il n'y en a point. Ce fait passe dans cet hôtel

(2) Tout le fond. M. de F... l'affirme sans y penser, lorsqu'il dit que ce sourd *n'avoit que les idées qu'il recevoit par les yeux*, car il s'ensuit qu'aveugle, il eût été sans idées.

(3) 1703. p. 19. *de l'Hist.*

pour le *duplicata* de celui de Chartres, auquel pour cette raison je l'ai joint.

HISTOIRE III.

De l'aveugle de Chefelden.

POUR voir, il faut que les yeux soient, pour ainsi dire, à l'unisson des objets. Mais si les parties internes de cet admirable organe, n'ont pas leur position naturelle, on ne voit que fort confusément. M. de Voltaire, *élémens de la philosophie de Nevvton, ch. 6.* rapporte que l'aveugle-né âgé de 14 ans, auquel Chefelden abattit la cataracte, ne vit immédiatement après cette opération, qu'une lumiere colorée, sans qu'il pût *distinguer un globe d'un cube*, & qu'il n'eût aucune idée d'étendue, de distance, de figure, &c. Je crois, 1°. que faute d'une juste position dans les parties de l'œil, la vision devoit se faire mal; (pour qu'elle se rétablisse, il faut que le cristallin détrôné ait eu le tems de se fondre, car il n'est pas nécessaire à la vue.) 2°. S'il voit de la lumiere & des couleurs, il voit par conséquent de l'étendue. 3°. Les aveugles ont le tact fin, un sens profite toujours du défaut d'un autre sens : les houpes nerveuses, non perpendiculaires, comme

par-tout le corps, mais paralleles & longitudinalement étendues jusqu'à la pointe des doigts; comme pour mieux examiner un objet, ces houpes, dis-je, qui sont l'organe du tact, ont un sentiment exquis dans les aveugles, qui par conséquent acquierent facilement par le toucher les idées des figures, des distances, &c. Or un globe attentivement considéré par le toucher, clairement imaginé & conçu, n'à qu'à se montrer aux yeux ouverts; il sera conforme à l'image ou à l'idée gravée dans le cerveau; & conséquemment il ne sera pas possible à l'Ame de ne pas distinguer cette figure de toute autre, si l'organe dioptrique a l'arrangement interne nécessaire à la vision. C'est ainsi qu'il est aussi impossible aux doigts d'un très-habile anatomiste de ne pas reconnoître les yeux fermés, tous les os du corps humain, de les emboîter ensemble, & d'en faire une squelette, qu'à un parfait musicien de ne pas resserrer sa glotte, au point précis pour prendre le vrai ton qu'on lui demande. Les idées reçues par les yeux se retrouvent en touchant, & celles du tact, en voyant.

1. D'ailleurs on étoit prévenu pour ce qui avoit été décidé avant cette opération, par Locke, p. 97. 98. sur le problême du savant Molineux; c'est pourquoi j'ose mettre en fait de deux choses l'une; ou

on n'a pas donné le tems à l'organe dioptrique ébranlé, de se remettre dans son assiette naturelle ; ou à force de tourmenter le nouveau voyant, on lui a fait dire ce qu'on étoit bien aise qu'il dit. Car on a, pour appuyer l'erreur, plus d'adresse, que pour découvrir la vérité. Ces *habiles théologiens* qui interrogerent le sourd de Chartres, s'attendoient à trouver dans la nature de l'homme des jugemens antérieurs à la premiere sensation. Mais Dieu qui ne fait rien d'inutile, ne nous a donné aucune idée primitive, même comme on l'a dit tant de fois, de ses propres attributs ; & pour revenir à l'aveugle de Cheselden, ces jugemens lui eussent été inutiles pour distinguer à la vue le globe d'un cube : il n'y avoit qu'à lui donner le tems d'ouvrir les yeux, & de regarder le tableau composé de l'univers. Lorsque j'ouvre ma fenêtre, puis-je au premier instant distinguer les objets ? de même le *pouce* peut paroître *grand comme une maison* ; lorsque c'est la premiere fois qu'on apperçoit la lumiere. Ce qu'il y auroit-là d'étonnant, c'est qu'un homme qui voit les choses si fort en grand, n'eût aucune perception de grandeur, comme on le dit contradictoirement.

HISTOIRE IV.

Ou méthode d'Amman pour apprendre aux sourds à parler.

VOici la méthode selon laquelle Amman apprend à parler en peu de tems aux sourds & muets de naissance. (1) 1o. Le disciple touche le gosier du maître qui parle, pour acquérir, par le tact, l'idée ou la perception du tremblement des organes de la parole. 2o. Il examine lui-même de la même maniere son propre gosier, & tâche d'imiter les mêmes mouvemens que le toucher lui a déjà fait appercevoir. 3o. Ses yeux lui servent d'oreilles, (selon l'idée d'Amman,) c'est-à-dire, il regarde attentivement les divers mouvemens de la langue, de la mâchoire, & des levres, lorsque le maître (2) prononce une lettre. 4o. Il fait les mêmes mouvemens devant un miroir, & les ré-

(1) Celui qui devient sourd dans l'enfance avant que de savoir parler, lire & écrire, devient muet peu-à-peu; j'ai vérifié cette observation sur deux sœurs sourdes & muettes que j'ai vues au Fort-Louis.

(2) On commence par les voyelles.

pete jusqu'à une parfaite exécution. 59. Le maître serre doucement les narines de son écolier, pour l'accoutumer à ne faire passer l'air que par la bouche. 60. Il écrit la lettre qu'il fait prononcer, pour qu'on l'étudie, & qu'on la prononce sans cesse en particulier.

Les sourds ne parlent pas, comme on le croit, dès qu'ils entendent; autrement nous parlerions tous facilement une langue étrangere, qui ne s'apprend que par l'habitude des organes à la prononcer: ils ont cependant plus de facilité à parler: c'est pourquoi l'ouie qu'Amman donne aux sourds, est le grand mystere & la base de son art. Sans doute à force d'agiter le fond de leur gorge, comme ils voient faire, ils sentent à la faveur du canal d'Eustachi un tremblement, une titillation, qui leur fait distinguer l'air sonore de celui qui ne l'est pas, & leur apprend qu'ils parlent, quoique d'une voix rude & grossiere, qui ne s'adoucit que par l'exercice & la répétition des mêmes sons. Voilà l'origine d'une sensation qui leur étoit inconnue; voilà le modele de la fabrique de toutes nos idées. Nous n'apprenons nous-mêmes à parler, qu'à force d'imiter les sons d'autrui, de les comparer avec les nôtres, & de les trouver enfin ressemblans. Les oiseaux, comme on l'a dit ailleurs, ont la même

faculté que nous, le même rapport entre les deux organes, celui de la parole, & celui de l'ouie.

Un ſourd donne de la voix, quelle qu'elle ſoit, dès la premiere leçon d'Amman. Alors tandis que la voix ſe forme dans le larinx, on lui apprend à tenir la bouche ouverte, autant, & non plus qu'il faut pour prononcer telle ou telle voyelle. Mais comme ces lettres ont toutes beaucoup d'affinité entr'elles, & n'exigent pas des mouvemens fort différens, les ſourds, & même ceux qui ne le ſont pas, ne tiennent pas la bouche préciſément ouverte au point néceſſaire; c'eſt pourquoi ils ſe trompent dans la prononciation : mais il faut applaudir cette mépriſe, loin de la relever, parce qu'en tâchant de répéter la même faute qu'ils ne connoiſſent pas, ils en font une plus heureuſe & donnent enfin le ſon qu'on demande.

Une phyſionomie ſpirituelle, un âge tendre, (1) les organes de la parole bien conditionnés, voilà ce qu'Amman exige de ſon diſciple, & il préfere l'hiver aux autres ſaiſons, parce que l'air, condenſé par le froid, rend la parole des ſourds beaucoup plus ſenſible à eux-mêmes.

(1) Depuis huit ans juſqu'à quinze. Plus jeunes, ils ſont trop badins, & ne ſentent pas l'utilité de ces leçons; plus vieux, leurs organes ſont engourdis.

Notre cerveau est originairement une masse informe, sans nulle idée; il a seulement la faculté d'en avoir, il les obtient de l'éducation, avec la puissance de les lier, & de les combiner ensemble. Cette éducation consiste dans un pur mécanisme, dans l'action de la parole de l'un, sur l'ouïe de l'autre, qui rend les mêmes sons & apprend les idées arbitraires qu'on a attachées à ces sons : ou pour ne pas quitter nos sourds, dans l'impression de l'air & des sons qu'on leur fait rendre à eux-mêmes, machinalement, comme je l'ai dit, sur leurs propres nerfs accoustiques, qui est une des cordes, si l'on me permet de m'exprimer ainsi, à la faveur desquelles les sons & les idées vont se graver dans la substance médullaire du cerveau, & jettent ainsi les premieres semences de l'esprit & de la raison.

Amman a tort de croire que le défaut de la luette empêche de parler. M. Astruc, (1) & plusieurs autres auteurs (2) dignes de foi ont des observations contraires. Mais il faut d'ailleurs une parfaite organisation, & comme une communication (qui s'ouvre en quelque sorte au moindre signal,) du cerveau, aux nerfs des

(1) *De Morb. Vener.*

(2) Bartholin, Hildanus, Falloppe, &c.

instrumens qui servent à parler. Sans ces organes, naturellement bien faits, les sourds instruits par Amman pourroient bien un jour entendre les autres parler, & mettre leurs pensées par écrit, mais ils ne pourroient jamais parler eux-mêmes. Il faut aussi des organes bien conditionnés, lorsqu'on apprend à un animal à parler, ou qu'on l'instruit pour divers usages. Un sourd, & par conséquent muet de naissance, peut apprendre à lire & à prononcer un grand nombre de mots dans deux mois. Amman en cite un qui savoit lire & réciter par mémoire l'oraison dominicale au bout de 15 jours. Il parle d'un autre enfant qui dans un mois apprit à bien prononcer les lettres, à lire, & à écrire passablement : il savoit même assez bien l'ortographe. Le plus court moyen de l'enseigner aux sourds, & de leur faire retenir plus aisément les idées des mots, c'est de leur faire coudre ou joindre ensemble les lettres qu'ils entendent à leur maniere & qu'ils répetent fort exactement dans leur tête, dans leur bouche, & sur le papier. La difficulté des combinaisons doit-être proportionnée à l'aptitude du disciple : on mêle des voyelles, des demi-voyelles, des consonnes, les unes & les autres, tantôt devant, tantôt derriere : mais dans le commencement, on reculeroit, pour vouloir

trop avancer. Les idées naiſſantes de deux ou trois lettres ſeroient troublées par un plus grand nombre ; l'eſprit ſe replongeroit dans ſon chaos.

Après les voyelles, on vient aux demi-voyelles, & aux conſonnes, & aux lettres les plus faciles de ces dernieres, enfin à leurs combinaiſons les plus aiſées : & lorſqu'on fait prononcer toutes les lettres, on fait lire.

La lettre M, ſéparée de l'E muet, qui tient à elle dans la prononciation, s'apprend, par la main que le ſourd enfonce dans ſon goſier, & l'effort qu'il fait pour fermer la bouche, en parlant.

La lettre N ſe prononce en regardant dans le miroir la ſituation de la langue, & en portant une main au nez du maître, & l'autre au fond de ſa bouche, pour ſentir le tremblement du larinx, & comme l'air ſonore ſort des narines.

Les ſourds apprennent la lettre L, en n'appliquant leur langue qu'aux dents ſupérieures, inciſives & canines, & à la partie du palais voiſin de ces dents : cette action étant faite, on leur fait ſigne avec la main de faire ſortir leur voix par la bouche.

Dans la lettre R, la voix s'éleve, ſaute en quelque ſorte & ſe rompt. Il faut du tems pour acquérir la ſoupleſſe & la mobilité néceſſaire à cette prononciation.

Cependant je commence, dit l'auteur, par mettre la main du ſourd dans ma bouche, pour qu'il touche en quelque ſorte ma prononciation, & apperçoive comme ce ſon eſt modifié; & en même tems, il ſe doit regarder dans un miroir, pour examiner le tremblement & la fluctuation de la langue.

C'eſt encore dans le miroir qu'on apprend à rendre ſa langue convexe, autant qu'il le faut pour prononcer enſemble *ch*, ſur-tout ſi on examine avec la main comment l'air ſort de la bouche.

Pour prononcer K, T, P, on fait attention aux mouvemens de la bouche & de la langue du maître, & on examine toujours avec les doigts le mouvement de ſon goſier.

L'x ſe prononce comme S K. Il faut donc ſavoir combiner deux conſonnantes ſimples, avant que de paſſer aux conſonnantes doubles. Tous les ſourds prononcent aſſez facilement les conſonnes ſimples, & ſur-tout la lettre H. Elles ne ſont qu'un air muet ou peu ſonore, qui en fermant ou en ouvrant ſes conduits, ſort ſucceſſivement, ou tout-à-coup.

Lorſque le diſciple ſait prononcer ſéparément chaque lettre de l'alphabet, il faut qu'il s'accoutume à prononcer, la bouche fort ouverte, les conſonnes & les demi-voyelles, pour que les levres &

les dents ne l'empêchent pas de voir dans le miroir les mouvemens de la langue. Ensuite il doit peu-à-peu s'exercer à les prononcer à toutes sortes d'ouvertures : & lorsqu'enfin on a acquis cette faculté, on prend deux ou trois lettres qu'on tâche de prononcer de suite ou sans interruption, suivant l'habileté qu'on a déjà.

L'écolier ayant fait ces progrès, lit une ligne d'un livre & répete par cœur les mêmes mots, après que le maître, qu'il examine attentivement, les a prononcés. D'un coup-d'œil par ce moyen, il imite seul les sons qu'il lit, comme s'il les entendoit, parce que l'idée lui en est récente & bien gravée.

Amman remarque que c'est à-peu-près par le même diametre de l'ouverture de la bouche qu'on prononce o, u, e, i, o, e, u, e : m, n, ng, p, t, k : ch, k. Toutes ces lettres sortent du fond du gosier. Ainsi elles sont fort difficiles à distinguer par un sourd. Aussi prononce-t-il mal, jusqu'à ce qu'il ait appris beaucoup de mots : mais enfin il est de fait qu'il répete avec le tems, & comprend fort bien les discours d'autrui.

Les *explosives p, t, k*, ne se prononcent pas sans quelque élévation apparente du larinx ; elles se distinguent par-là des *nasales* m, n, ng. La prononciation des lettres ch, est sensible à l'œil ; c'est comme

me en lisant, qu'un sourd conçoit ce qu'on lui dit ; il est bon de lui parler dans la bouche pour mieux se faire entendre, lorsqu'il s'est déjà entendu lui-même, comme on l'a dit, mais on l'instruit mieux par la vue & le toucher, *aures sunt in oculis*, dit fort bien l'auteur du traité *de loquelâ*. p. 102.

Le disciple sait-il enfin lire & parler? On commence par lui apprendre les noms des choses qui ont le plus d'usages, & qui se présentent le plus familiérement, comme dans l'éducation de tous les enfans ; les substantifs, adjectifs, les verbes, les adverbes, les conjonctions, les déclinaisons, les conjugaisons, & les contractions particulieres de la langue qu'on enseigne.

Amman finit son petit, mais excellent traité, par donner l'art de corriger tous les défauts du langage, mais je ne le suivrai pas plus loin. Cette méthode est d'autant plus au dessus du *bureau typographyque*, & du *quadrille des enfans*, qu'un sourd-né, plus animal qu'un enfant, a par son seul instinct déjà appris à parler. Le savant maître des sourds apprend à la fois & en peu de tems à parler, à lire, & à écrire, suivant les regles de l'ortographe : & tout cela, comme vous voyez, machinalement, ou par des signes sensibles, qui sont la voie de communica-

tion de toutes les idées. Voilà un de ces hommes dont il est fâcheux que la vie ne soit pas proportionnée à l'utilité dont elle est au public.

§. I.

Reflexions sur l'éducation.

Rien ne ressemble plus aux disciples d'Amman, que les enfans; il faut donc les traiter à-peu-près de la même maniere. Si on veut imprimer trop de mouvemens dans les muscles, & trop d'idées, ou de sensations dans le cerveau des sourds, la confusion se met dans les uns & dans les autres. De même la mémoire d'un enfant, le discernement qui ne fait que d'éclore, sont fatigués de trop d'ouvrage. La foiblesse des fibres & des esprits exige un repos attentif. Il faut donc, 1°. ne pas dévancer la raison, mais profiter du premier moment qu'on la voit paroître, pour fixer dans l'esprit le sens des mots appris machinalement. 2°. Suivre à la piste les progrès de l'ame, voir comment la raison se développe, en un mot observer exactement à quel degré arrêter, pour ainsi dire, thermometre du petit jugement des enfans, afin de proportionner à sa sphere, successivement augmentée, l'étendue des connoissances dont il faut l'embellir & le fortifier; & de ne faire travailler l'esprit,

ni trop, ni trop peu. 3°. De si tendres cerveaux sont comme une cire molle dont les impressions ne peuvent s'effacer, sans perdre toute la substance qui les a reçues; de là les idées fausses, les mots vuides de sens : les préjugés demandent dans la suite une refonte, dont peu d'esprits sont susceptibles, & qui dans l'âge turbulent des passions devient presque impossible. Ceux qui sont chargés d'instruire un enfant, ne doivent donc jamais lui imprimer que des idées si évidentes, que rien ne soit capable d'en éclipser la clarté. Mais pour cela il faut qu'ils en aient eux-mêmes de semblables, ce qui est fort rare. On enseigne, comme on a été enseigné, & de-là cette infinie propagation d'abus & d'erreurs. La prévention pour les premieres idées, est la source de toutes ces maladies de l'esprit. On les a acquises machinalement, & sans y prendre garde, en se familiarisant avec elles, on croit que ces notions sont nées avec nous. Un célebre abbé de mes amis, métaphysicien de la premiere force, croyoit que tous les hommes étoient musiciens-nés; parce qu'il ne se souvenoit pas d'avoir appris les airs avec lesquels sa nourrice l'endormoit. Tous les hommes sont dans la même erreur; & comme on leur a donné à tous les mêmes idées, s'ils ne parloient tous que François, ils feroient de leur langue

le même fantôme que de leurs idées. Dans quel chaos, dans quel labyrinthe d'erreurs & de préjugés, la mauvaise éducation nous plonge ! Et qu'on a grand tort de permettre aux enfans des raisonnemens sur des choses dont ils n'ont point d'idées, ou dont ils n'ont que des idées confuses !

HISTOIRE V.

D'un enfant trouvé parmi des ours.

UN jeune enfant, âgé de dix ans, fut trouvé l'an 1694 parmi un troupeau d'ours dans les forêts qui sont aux confins de la Lithuanie & de la Russie. Il étoit horrible à voir ; il n'avoit ni l'usage de la raison, ni celui de la parole : sa voix & lui-même n'avoient rien d'humain, si ce n'est la figure extérieure du corps. Il marchoit sur les mains & sur les pieds, comme les quadrupedes : séparé des ours, il sembloit les regretter ; l'ennui & l'inquiétude étoient peints sur sa physionomie, lorsqu'il fut dans la société des hommes ; on eut dit un prisonnier, (& il se croyoit tel) qui ne cherchoit qu'à s'enfuir, jusqu'à ce qu'ayant appris à lever ses mains contre un mur, & enfin à se tenir debout sur ses pieds, comme un enfant, ou un petit chat, & s'étant

Digitized by Google

peu-à-peu accoutumé aux alimens des hommes, il s'apprivoisa enfin après un long espace de tems, & commença à proférer quelques mots d'une voix rauque, & telle que je l'ai dépeinte. Lorsqu'on l'interrogeoit sur son état sauvage, sur le tems que cet état avoit duré, il n'en avoit pas plus de mémoire, que nous n'en avons de ce qui s'est passé, pendant que nous étions au berceau.

Conor (1) qui raconte cette histoire arrivée en Pologne, pendant qu'il étoit à Varsovie à la cour de Jean Sobieski, alors sur le trône, ajoute que le roi même, plusieurs sénateurs, & quantité d'autres habitans du pays dignes de foi, lui assurerent comme un fait constant, & dont personne ne doute en Pologne, que les enfans sont quelquefois nourris par des ourses, comme Rémus & Romulus le furent, dit-on, par une louve. Qu'un enfant soit à sa porte, ou proche d'une haie, ou laissé par imprudence seul dans un champ, tandis qu'un ours affamé pâture dans le voisinage, il est aussi-tôt dévoré & mis en pieces : mais s'il est pris par une ourse qui allaite, elle le porte où sont ses petits, auxquels elle ne sert pas plus de mere & de nourrice, qu'à l'enfant même, qui quelques années après

(1) P. 133, 134, 135. *Evang. Med.*

est quelquefois apperçu & pris par les chasseurs.

Conor cite une aventure semblable à celle dont il a été témoin, & qui arriva dans le même lieu (à Varsovie) en 1669 & qui se passa sous les yeux de M. Wanden nommé Brande de Cleverskerk, ambassadeur en Angleterre l'an 1699. Il décrit ce cas, tel qu'il lui a été fidélement raconté par cet ambassadeur, dans son traité du gouvernement du royaume de Pologne.

J'ai dit que ce pauvre enfant dont parle Conor, ne jouissoit d'aucunes lumieres de la raison; la preuve en est qu'il ignoroit la misere de son état; & qu'au lieu de chercher le commerce des hommes, il les fuyoit, & ne desiroit que de retourner avec ses ours. Ainsi, comme le remarque judicieusement notre historien, cet enfant vivoit machinalement, & ne pensoit pas plus qu'une bête, qu'un enfant nouveau-né, qu'un homme qui dort, qui est en léthargie ou en apoplexie.

CHAPITRE VI.

Des hommes sauvages, appellés Satyres.

LES hommes sauvages, (1) assez communs aux Indes & en Afrique, sont ap-

(1) Il y a deux ans qu'il parut à la foire Saint Laurent un grand singe, semblable au satyre de Tulpius.

pellés *orang-outang* par les Indiens, & *Quoias morrou* par les Africains.

Ils ne sont ni gras, ni maigres; ils ont le corps quarré, les membres si trapus & si musculeux, qu'ils sont très-vîtes à la course, & ont une force incroyable. Au devant du corps ils n'ont de poil en aucun endroit; mais par derriere, on diroit voir une forêt de crins noirs dont tout le dos est couvert & hérissé. La face de ces animaux ressemble au visage de l'homme: mais leurs narines sont camuses & courbées, & leur bouche est ridée & sans dents.

Leurs oreilles ne different en rien de celles des hommes, ni leur poitrine: car les satyres fémelles ont de fort gros tetons, & les mâles n'en ont pas plus qu'on n'en voit communément aux hommes. Le nombril est fort enfoncé, & les membres supérieurs & inférieurs ressemblent à ceux de l'homme, comme deux gouttes d'eau ou un œuf à un autre œuf.

Le coude est articulé, comme le notre; ils ont le même nombre de doigts, le pouce fait comme celui de l'homme, des mollets aux jambes, & une base à la plante du pied, sur laquelle tout leur corps porte comme le nôtre, lorsqu'ils marchent à notre maniere, ce qui leur arrive souvent.

Pour boire, ils prennent fort bien d'une main l'anse du gobelet, & portent l'autre

au fond du vase ; ensuite ils essuient leurs levres avec la plus grande propreté. Lorsqu'ils se couchent ; ils ont aussi beaucoup d'attention & de délicatesse, ils se servent d'oreiller & de couverture dont ils se couvrent avec un grand soin, lorsqu'ils sont apprivoisés. La force de leurs muscles, de leur sang & de leurs esprits, les rend braves & intrépides, comme nous-mêmes; mais tant de courage est réservé aux mâles, comme il arrive encore dans l'espece humaine. Souvent ils se jettent avec fureur sur les gens même armés, comme sur les femmes & les filles, auxquelles ils font à la vérité de plus douces violences. Rien de plus lascif, de plus impudique & de plus porté à la fornication, que ces animaux. Les femmes de l'Inde ne sont pas tentées deux fois d'aller les voir dans les cavernes, où ils se tiennent cachés. Ils y font nuds, & y font l'amour avec aussi peu de préjugés que les chiens.

Pline, S. Jérome & autres, nous ont donné d'après les anciens, des descriptions fabuleuses de ces animaux lascifs, comme on en peut juger, en les comparant avec celle-ci. Nous la devons à Tulpius médecin d'Amsterdam. (1) Cet auteur ne parle du satyre qu'il a vû, que

(1) *Observat. Med. Ed. d'Elzev. L.* III. C. LVI. p. 270.

comme d'un animal; il n'eſt occupé qu'à décrire les parties de ſon corps, ſans faire mention s'il parloit & s'il avoit des idées. Mais cette parfaite reſſemblance qu'il reconnoît entre le corps du ſatyre & celui des autres hommes, me fait croire que le cerveau de ce prétendu animal eſt originairement fait pour ſentir & penſer comme les nôtres. Les raiſons d'analogie ſont chez eux beaucoup plus fortes que chez les autres animaux.

Plutarque parle d'un ſatyre qui fut pris en dormant, & amené à Sylla: la voix de cet animal reſſembloit au henniſſement des chevaux & au bêlement des boucs. Ceux qui dès l'enfance ont été égarés dans les forêts, n'ont pas la voix beaucoup plus claire & plus humaine; ils n'ont pas une ſeule idée, comme on l'a vu dans le fait rapporté par Conor, je ne dis pas de morale, mais de leur état, qui a paſſé comme un ſonge, ou plutôt, ſuivant l'expreſſion proverbiale, comme un rêve à la Suiſſe, qui pourroit durer cent ans ſans nous donner une ſeule idée. Cependant ce ſont des hommes, & tout le monde en convient. Pourquoi donc les ſatyres ne ſeroient-ils que des animaux? S'ils ont les inſtrumens de la parole bien organiſés, il eſt facile de les inſtruire à parler & à penſer, comme les autres ſauvages; je trouverois plus de difficulté à

donner de l'éducation & des idées aux sourds de naissance.

Pour qu'un homme croie n'avoir jamais eu de commencement, il n'y a qu'à le séquestrer de bonne heure du commerce des hommes; rien ne pouvant l'éclairer sur son origine, il croira non-seulement n'être point né, mais même ne jamais finir. Le sourd de Chartres qui voyoit mourir ses semblables, ne savoit pas ce que c'étoit que la mort. Car n'en pas avoir une perception *bien distincte*, comme M. de F. en convient, c'est n'en avoir aucune idée. Comment donc se pourroit-il faire faire qu'un sauvage qui ne verroit mourir personne, sur-tout de son espece, ne se crût pas immortel?

Lorsqu'un homme sort de son état de bête, & qu'on l'a assez instruit, pour qu'il commence à réfléchir, comme il n'a point pensé durant le cours de sa vie sauvage, toutes les circonstances de cet état sont perdues pour lui: il les écoute, comme nous écoutons ce qu'on nous raconte de notre enfance, qui nous paroîtroit une vraie fable, sans l'exemple de tous les autres enfans. La naissance & la mort nous paroîtroient également des chimeres, sans ceux qu'on voit naître & mourir.

Les sauvages, qui se souviennent de la variété des états, par où ils ont passé;

n'ont été égarés qu'à un certain point; aussi les trouve-t-on marchant comme les autres hommes sur les pieds seulement. Car ceux qui depuis leur origine ont longtems vécu parmi les bêtes, ne se souviennent point d'avoir existé dans la société d'autres êtres : leur vie sauvage, quelque longue qu'elle ait été, ne les a pas ennuyés, elle n'a duré pour eux qu'un instant, comme on l'a déjà dit; enfin ils ne peuvent se persuader qu'ils n'ont pas toujours été tels qu'ils se trouvent au moment qu'on leur ouvre les yeux sur leur misere, en leur procurant des sensations inconnues, & l'occasion de se replier sur ces sensations.

Toute la Hollande a eu le plaisant spectacle d'un enfant, abandonné dans je ne sais quel désert, élevé & trouvé enfin parmi des chevres sauvages. Il se traînoit & vivoit comme ces animaux; il avoit les mêmes goûts, les mêmes inclinations, les mêmes sons de voix : la même imbécillité étoit peinte sur sa physionomie. M. Boerhaave qui nous faisait cette histoire en 1733, l'a, je crois, tirée du Bourgmestre Tulpius.

On parloit beaucoup à Paris, quand j'y publiai la premiere édition de cet ouvrage, d'une fille sauvage qui avoit mangé sa sœur, & qui étoit alors au couvent à

Châlous en Champagne. Mgr. le maréchal de Saxe m'a fait l'honneur de me raconter bien des particularités de l'histoire de cette fille. Mais elles sont plus curieuses que nécessaires pour comprendre & expliquer ce qu'il y a de plus surprenant dans tous ces faits. Un seul suffit pour donner la clef de tous les autres : au fond ils se ressemblent tous ; comme toutes nos observations de médecine sur un même sujet, dont une bonne théorie facilite beaucoup mieux l'intelligence, que tous les livres de ces docteurs cyniques & bornés.



§. VII.

BELLE CONJECTURE D'ARNOBE *qui vient à l'appui de tous ces faits.*

J'AI rapporté plusieurs (1) faits que le hasard, ou un art admirable ont fournis aux Fontenelle, aux Chefelden, aux Locke, aux Amman, aux Tulpius, aux Boerhaave, aux Conor, &c. Je passe à

(1) Je n'ai oublié que *l'aveugle-né* de la Motte le Vayer ; mais cet oubli n'est pas de conséquence, par la raison que j'ai donnée.

présent à ce qui m'a paru digne de les couronner ; c'est une belle conjecture d'Arnobe, laquelle porte visiblement sur des observations qu'il avoit eu occasion de faire, quoiqu'il n'en dise qu'un mot en passant.

Faisons, dit-il, (1) un trou en forme de lit dans la terre ; qu'il soit entouré de murs, couvert d'un toit ; que ce lieu ne soit ni trop chaud, ni trop froid : qu'on n'y entende absolument aucun bruit : imaginons les moyens de n'y faire entrer qu'une pâle lueur entrecoupée de ténebres. Qu'on mette un enfant nouveau-né dans ce souterrain : que ses sens ne soient frappés d'aucuns objets, qu'une nourrice nue, en silence, lui donne son lait & ses soins. A-t-il besoin d'alimens plus solides ? qu'ils lui soient portés par la même femme : qu'ils soient toujours de la même nature, tels que le pain & l'eau froide, bue dans le creux de la main. Que cet enfant, sorti de la race de Platon ou de Pithagore, quitte enfin sa solitude à l'âge de vingt, trente ou quarante ans ; qu'il paroisse dans l'assemblée des mortels ! Qu'on lui demande, avant qu'il ait appris à penser & à parler, ce qu'il est lui-même, quel est son pere, ce qu'il

(1) *Advers. Gent. L. II.*

a fait, ce qu'il a pensé, comment il a été nourri & élevé jusqu'à ce tems. Plus stupide qu'une bête, il n'aura pas plus de sentiment que le bois ou le caillou ; il ne connoîtra ni la terre, ni la mer, ni les astres, ni les météores, ni les plantes, ni les animaux. S'il a faim, faute de sa nourriture ordinaire, ou plutôt faute de connoître tout ce qui peut y suppléer, il se laissera mourir. Entouré de feu ou de bêtes venimeuses, il se jetera au milieu du danger, parce qu'il ne sait encore ce que c'est que la crainte. S'il est forcé de parler, par l'impression de tous ces objets nouveaux, dont il est frappé ; il ne sortira de sa bouche béante, que des sons inarticulés, comme *plusieurs ont coutume de faire en pareil cas.* Demandez-lui, non les idées abstraites & difficiles de métaphysique, de morale ou de géométrie ; mais seulement la plus simple question d'arithmétique, il ne comprend pas ce qu'il entend, ni que votre voix puisse signifier quelque chose, ni même si c'est à lui, ou à d'autres que vous parlez. Où est donc cette portion immortelle de la divinité ? où est cette Ame, qui entre dans le corps, si docte & si éclairée, & qui par le secours de l'instruction ne fait que se rappeller les connoissances qu'elle avoit infuses ? Est-ce donc là cet être si

raisonnable & si fort au-dessus des autres êtres ? Hélas ! oui, voilà l'homme : il vivroit éternellement séparé de la société, sans acquérir une seule idée. Mais polissons ce diamant brut, envoyons ce vieux enfant à l'école, *quantùm mutatus ab illo* ? l'animal devient homme, & homme docte & prudent. N'est-ce pas ainsi que le bœuf, l'âne, le cheval, le chameau, le perroquet apprennent les uns à rendre divers services aux hommes, & les autres à parler, & peut-être, (si, comme Locke, on pouvoit croire le Chev. Temple,) à faire une conversation suivie.

Jusqu'ici c'est Arnobe que j'ai librement traduit & abrégé. Que cette peinture est admirable dans l'original ! c'est un des plus beaux morceaux de l'antiquité.



CONCLUSION DE L'OUVRAGE

POINT de ſens, point d'idées.
Moins on a de ſens, moins on a d'idées.
Peu d'éducation, peu d'idées.
Point de ſenſations reçues, point d'idées.

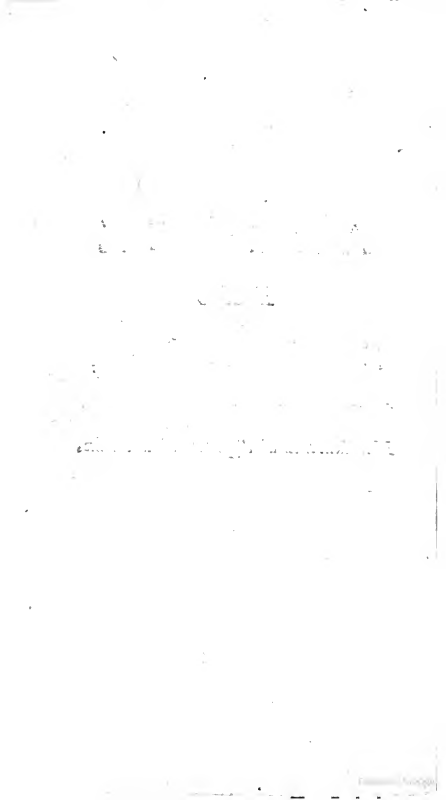
Ces principes ſont les conſéquences néceſſaires de toutes les obſervations & expériences, qui ſont la baſe inébranlable de cet ouvrage. Donc l'Ame dépend eſſentiellement des organes du corps, avec leſquels elle ſe forme, croît, décroît. *Ergò participem leti quoque convenit eſſe.* (1)

(1) Lucret. *de Nat. Rer.*



ABRÉGÉ
DES
SYSTÊMES.

Mundum tradidit disputationibus eorum.





ABRÉGÉ DES SYSTÊMES, POUR FACILITER L'INTELLIGENCE, DU TRAITÉ *DE L'AME.*

§. I.

DESCARTES.

DESCARTES a purgé la philoſophie de toutes ces expreſſions *onthologiques*, par leſquelles on s'imagine pouvoir rendre intelligibles les idées abſtraites de l'être. Il a diſſipé ce chaos, & a donné le modele

de l'art de raisonner avec plus de justesse, de clarté, & de méthode. Quoiqu'il n'ait point suivi lui-même sa propre méthode, nous lui devons l'esprit philosophique qui va dans un moment remarquer toutes ses erreurs, & celui qu'on fait aujourd'hui régner dans tous les livres. Que d'ouvrages bienfaits depuis Descartes! Que d'heureux efforts depuis les siens! Ses plus frivoles conjectures ont fait naître l'idée de faire mille expériences; auxquelles on n'auroit peut-être jamais songé. Il est donc permis aux esprits vifs, ardens à inventer, de dévancer par leurs spéculations, quelqu'inutiles qu'elles soient en elles-mêmes, l'expérience même qui les détruit. C'est risquer d'être utile, du moins indirectement.

2. Ceux qui disent que Descartes ne fait pas un grand géometre, peuvent, comme dit M. de Voltaire, (*lettre sur* l'ame 73. 74) se reprocher de battre leur nourrice. Mais on voit, parce que j'ai dit ailleurs au sujet de la géométrie, qu'il ne suffit pas d'être un grand géometre, pour être à juste titre qualifié de génie.

3. Après la méthode & les ouvrages géométriques de ce philosophe, on ne trouve plus que des systêmes, c'est-à-dire, des imaginations, des erreurs. Elles sont si connues, qu'il suffira, ce me semble, de les exposer. Descartes avoue comme

Locke, qu'il n'a aucune idée de l'être, & de la substance, & cependant il la définit (*Def. 6. de ses Médit. Rép. aux 2. Object. à la 2. des 3e. & aux 4e.*) Il fait consister l'essence de la matiere qu'il ne connoît pas, dans l'étendue solide; & lorsqu'on lui demande ce que c'est que le corps, ou la substance étendue, il répond que c'est une substance composée de plusieurs autres substances étendues qui le sont encore elles-mêmes de plusieurs autres semblables. Voilà une définition bien claire & bien expliquée. Avec cette étendue, Descartes n'admet que du mouvement dans les corps. Dieu est la cause premiere de ce mouvement; comme Descartes est l'auteur de ces loix reconnues pour fausses, & que les cartésiens même corrigent tous les jours dans leurs ouvrages. On explique tous les phénomenes par ces deux seules propriétés, l'étendue matérielle, & le mouvement communiqué sans cesse immédiatement par la force divine. On imagine non-seulement qu'il n'y a que trois sortes de particules, ou de matiere dans le monde, *subtilis*, *globulosa*, *striata*, mais on décide de quelle maniere Dieu a mis chacune d'elles en mouvement. Ces particules remplissent tellement le monde, qu'il est absolument plein. Sans Newton, ou plutôt sans la physique, la mécanique & l'astronomie,

adieu le vuide des anciens ! On fabrique des tourbillons, & des cubes, qui expliquent tout, jusqu'à ce qui est inexplicable, la création. Voilà le poison, voici l'antidote. L'auteur avoue dans son *l. des Princip. art.* 9. que son systême pourroit bien n'être pas vrai, & qu'il ne lui paroît pas tel à lui-même. Que pouvoit-il donc penser de son risible traité *de form. fœt.*

4. Descartes est le premier qui ait admis un principe moteur, différent de celui qui est dans la matiere, connu, comme on l'a dit au commencement du T. de l'A. sous le nom de force motrice, ou de forme active. Mallebranche convient lui-même de ce que j'avance pour en faire honneur à Descartes. Aristote & tous les anciens, (excepté les épicuriens, qui par un intérêt hypothétique n'avoient garde d'admettre aucun principe moteur, ni matériel, ni immatériel) reconnurent la force motrice de la matiere, sans laquelle on ne peut compléter l'idée des corps. Mallebranche (L. VI. p. 387. *in*-4°. 1678.) convient du fait, & à plus forte raison Leibnitz, dont on parlera à son article. Enfin si vous lisez Goudin, p. 21. 165. 167. 264. &c. Tom. II. 2. édit. Barbay, *comment. in Arist. Phys.* p. 121. 1.3. & autres scholastiques, vous verrez que la force motrice de la matiere a été

enseignée dans tous les tems dans nos écoles chrétiennes. *Ratio principii activi*, dit Goudin, *convenit substantiis corporeis*, *& indè pendent affectiones corporum quæ cernuntur in modo.*

5. Descartes écrit à la fameuse princesse Palatine Elizabeth, qu'on n'a aucune assurance du destin de l'ame après la mort: il définit la pensée, *art.* 13. toute connoissance, tant sensitive, qu'intellectuelle. Ainsi penser, selon Descartes, c'est sentir, imaginer, vouloir, comprendre; & lorsqu'il fait consister l'essence de l'ame dans la pensée, lorsqu'il dit que c'est une substance qui pense, il ne donne aucune idée de la nature de l'ame; il ne fait que le dénombrement de ses propriétés, qui n'a rien de si révoltant. Chez ce philosophe, l'ame spirituelle, inétendue, immortelle, sont de vains sons pour endormir les Argus de Sorbonne. Tel a été encore son but, lorsqu'il a fait venir l'origine des nos idées, de Dieu même immédiatement. *Quâ quæso ratione*, dit le professeur en théologie que je viens de citer, *Cartesius demonstravit ideas rerum esse immediatè a Deo nobis inditas & non a sensibus acceptas, sicuti docent Aristoteles, divus Thomas, ac primates theologi ac philosophi? .... Cur anima non esset corporea, licet supra suam cogitationem reflectendo in ea corporeitatem*

non adverteret : & quid non poteſt, qui omnia potuit ? M. Goudin ne ſe feroit point ſi fort emporté contre Deſcartes, s'il l'eût auſſi-bien entendu, que le médecin Lamy, qui le ſoupçonne avec raiſon d'être un adroit matérialiſte : & ſi M. Deſlandes, (*hiſtoire de la philoſophie, t. II.* à l'article de *l'immortalité de l'ame*) eût auſſi ſolidement réfléchi, qu'il a coutume de faire, il n'eût pas avancé témérairement, que Deſcartes eſt *le premier qui ait bien éclairci les preuves de ce dogme; qui ait bien fait diſtinguer l'ame du corps; les ſubſtances ſpirituelles, de celles qui ne le ſont pas*; il ne s'en feroit pas fié au quatre propoſitions qu'il rapporte, & qui loin de rien *éclaircir*, ſont auſſi obſcures que la queſtion même. Un être inétendu ne peut occuper aucun eſpace ; & Deſcartes qui convient de cette vérité, recherche ſérieuſemeut le ſiege de l'ame, & l'établit dans la glande pinéale. Si un être ſans aucunes parties, pouvoit être conçu exiſter réellement quelque part, ce feroit dans le vuide, & il eſt banni de l'hypotheſe cartéſienne. Enfin ce qui eſt ſans extenſion, ne peut agir ſur ce qui en a une. A quoi ſervent donc les cauſes occaſionnelles, par leſquelles on explique l'union de l'ame & du corps ? Il eſt évident par-là que Deſcartes n'a parlé de l'ame, que parce qu'il étoit forcé d'en parler & d'en

d'en parler de la maniere qu'il en a parlé, dans un tems, où son mérite même étoit plus capable de nuire à sa fortune, que de l'avancer. Descartes n'avoit qu'à ne pas rejeter les propriétés frappantes dans la matiere, & transporter à l'ame la définition qu'il a donnée de la matiere, il eût évité mille erreurs; & nous n'eussions point été privés des grands progrès que cet excellent esprit eût pu faire, si au lieu de se livrer à de vains systêmes, il eût toujours tenu le fil de sa géométrie, & ne se fût point écarté de sa propre méthode. Encore, hélas! ce fil est-il un bien mauvais guide. Il a égaré Spinosa, qui n'est qu'un outré cartésien.

§. II.

MALLEBRANCHE.

1°. MALLEBRANCHE, après avoir distingué la substance de ses modifications, & défini ce dont il n'a point d'idée, l'essence des choses (*V. Rech. de la Vérit.* L. 3. C. 1. 2. Part. C. 7 8.) fait consister celle de la matiere dans l'étendue, comme avoit fait Descartes. En habile cartésien, il déploie toute sa force & son éloquence contre les sens, qu'il imagine *toujours trompeurs*: il nie aussi le vuide, met l'es-

ſence de l'ame dans la penſée (L. 3. p. 1. c. 1. &c.) qui n'eſt qu'un *mode*.

2°. Quoiqu'il admette dans l'homme deux ſubſtances diſtinctes, il explique les facultés de l'ame par celles de la matiere, (L. 1. c. 1. L. III. c. VIII.) ſur une idée fauſſe du mot *penſée*, dont il fait une ſubſtance, il croit qu'on penſe toujours, & que lorſque l'ame n'a pas *conſcience* de ſes penſées, c'eſt alors qu'elle penſe le plus, parce qu'on a toujours l'idée de l'être en général. (L. 3. c. 2. p. 1. c. 8.) Il définit l'entendement, » la faculté de „ recevoir différentes idées ; & la vo„ lonté, celle de recevoir différentes „ inclinations (L. 1. c. 1.) ; ou, ſi l'on „ veut, une impreſſion naturelle qui „ nous porte vers le bien en général, „ l'unique amour (L. 4. c. 1.) que Dieu „ nous imprime : Et la liberté, eſt la „ force qu'a l'eſprit de déterminer cette „ impreſſion divine, vers les objets qui „ nous plaiſent. Nous n'avons cependant, „ ajoute-t-il, ni idée claire, ni même „ ſentiment intérieur de cette égalité de „ mouvement vers le bien : » & c'eſt de ce défaut d'idées qu'il part pour donner les définitions que je viens de rapporter, auxquelles on s'apperçoit effectivement que l'auteur manque d'idées.

3°. Mallebranche eſt le premier des philoſophes, qui ait mis fort en vogue

les esprits animaux, mais comme une hypothese, car il n'en prouve nulle part l'existence d'une maniere invincible. Cela étoit réservé aux médecins, & principalement à Boerhaave, le plus grand théoréticien de tous.

4°. Je viens au fond du systême principal du P. Mallebranche. Le voici :

“ Les objets que l'ame apperçoit, sont „ dans l'ame, ou hors de l'ame ; les „ premiers se voient dans le miroir de „ nos sentimens ; & les autres dans leurs „ *idées* (L. 3. c. 1. p. 2.) ; c'est-à-dire, „ non eux-mêmes, ni dans les idées ou „ images qui nous en viennent par les „ sens (L. 3. c. 14. p. 2. ch. IX.), mais „ dans quelque chose qui étant intime- „ ment uni à notre ame, nous repré- „ sente les corps externes. Cette chose „ est Dieu. Il est très-étroitement uni à „ nos ames par sa présence : cette pré- „ sence claire, intime, nécessaire de Dieu „ agit fortement sur l'esprit. On ne peut „ se défaire de l'idée de Dieu. Si l'ame „ considere un être en particulier, alors „ elle s'approche de quelques-unes des „ perfections divines, en s'éloignant des „ autres, qu'elle peut aller chercher le „ moment suivant. (L. III. p. 2. v. VI.)

„ Les corps ne sont visibles que par le „ moyen de l'étendue. Cette étendue est „ infinie, spirituelle, nécessaire, im-

„ muable, (souvent M. en parle comme
„ d'une étendue composée) ; c'est un des
„ attributs de Dieu. Or, tout ce qui est
„ en Dieu, est Dieu ; c'est donc en Dieu
„ que je vois les corps. Je vois claire-
„ ment l'infini, en ce sens que je vois
„ clairement, qu'il n'a point de bout.
„ Je ne puis voir l'infini dans des êtres
„ finis ; donc, &c. Donc l'idée de Dieu ne
„ se présente à mon ame, que par son union
„ intime avec elle. Donc il n'y a que Dieu
„ qu'on connoisse par lui même, comme
„ on ne connoît tout que par lui.

„ Comme tout ce qui est en Dieu, est
„ très-spirituel, très-intelligible, & très-
„ présent à l'esprit ; de là vient que nous
„ voyons les corps sans peine, dans cette
„ idée que Dieu renferme en soi, & que
„ j'appelle *l'étendue* ou *le monde intelli-*
„ *gible.* Ce monde ne représente en soi
„ les corps que comme possibles, avec
„ toutes les idées des vérités ; & non les
„ vérités même qui ne sont *rien de réel.*
„ (L. 3. c. 6. p. 2.) Mais les sentimens
„ de lumiere & de couleurs, dont nous
„ sommes affectés par l'étendue, nous
„ font voir les corps existans. Ainsi Dieu,
„ les corps possibles, les corps existans,
„ se voient dans le monde intelligible,
„ qui est Dieu, comme nous voyons
„ dans nous-mêmes. Les ames des au-
„ tres hommes ne se connoissent que par

„ conjectures; enfin il suit que notre en-
„ tendement reçoit toutes les idées, non
„ par l'union des deux substances; (qui
„ est inutile dans ce système) mais par
„ l'union seule du *verbe* ou de la sagesse
„ de Dieu; par ce monde immatériel qui
„ renferme l'idée, la représentation, &
„ comme l'image du monde matériel; par
„ par l'etendue intelligible, qui est les corps
„ possibles ou la substance divine même en
„ tant qu'elle peut être participée par les
„ corps, dont elle est représentative. „

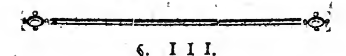
C'est jusqu ici Mallebranche qui parle, ou que je fais parler conformément à ses principes : desquels il s'ensuit, comme on l'a remarqué il y a long-tems, que les corps sont des modifications de Dieu; que notre célebre métaphysicien appelle tant de fois l'être en général, qu'il sembleroit n'en faire qu'un être idéal. Ainsi voilà notre dévot Oratorien, spinosiste sans le savoir, quoiqu'il fût déjà cartésien; car, encore une fois, Spinosa l'étoit. Mais, comme dit sagement M. de Saint-Hyacinthe dans ses *recherches philosophiques*, c'est une chose qu'il ne faut pas chercher à approfondir, de peur sans doute que les plus grands philosophes ne fussent convaincus d'athéisme.

De telles visions ne méritent pas d'être sérieusement réfutées. Qui pourroit seulement imaginer ce qu'un cerveau brûlé

par des méditations abſtraites croit concevoir? Il eſt certain que nous n'appercevons pas l'infini : & que nous ne connoiſſons pas même le fini par l'infini : cette vérité ſuffit pour ruiner le ſyſtême du P. Mallebranche, qui porte tout entier ſur une ſuppoſition contraire. D'ailleurs, je n'ai point d'idée de Dieu, ni des eſprits : il m'eſt donc impoſſible de concevoir comment mon ame eſt unie à Dieu.

Paſcal a bien raiſon de dire qu'on ne peut concevoir un être penſant ſans tête. C'eſt-là, en effet, que ſont nos idées ; elles ne ſont que des modifications de notre ſubſtance ; & ſi je n'en avois pas une parfaite conviction par mon ſens intime, je ſerois également sûr que mes idées des objets ſont dans moi & à moi ; & non hors de moi, non dans Dieu, ni à Dieu ; puiſque c'eſt toujours dans moi que ſe grave l'image qui repréſente les corps. D'où il s'enſuit que ces idées hors de mon ame, diſtinguées de ma ſubſtance, quelque étroitement unies qu'on les ſuppoſe, ſont chimériques. Je croirai que je vois en Dieu, quand une expérience fondée ſur le ſens intime, quand ma conſcience me l'aura appris. Mallebranche au reſte paroît avoir pris la magnifique imagination de ſon *monde intelligible*. 10. Dans Marcel platonicien, *Zodiaq. Chant*, 7. où l'on trouve des rêves

à-peu-près semblables. 2°. Dans le *Parménide* de Platon, qui croyoit que les idées étoient des êtres réels, distincts des créatures qui les apperçoivent hors d'elles. Ce subtil philosophe n'a donc pas même ici le mérite de l'invention, & encore ce mérite-là feroit-il peu d'honneur à l'esprit. Il vaut mieux approfondir une vérité déjà découverte, que d'avoir la dangereuse gloire d'inventer le faux, & d'enfiler une hypothese de nouvelles chimeres.



§. III.

LEIBNITZ.

LEIBNITZ fait consister l'essence, l'être ou la substance, (car tous ces noms sont synonymes,) dans des *monades*; c'est-à-dire, dans des corps simples, immuables, indissolubles, solides, individuels, ayant toujours la même figure & la même masse. Tout le monde connoît ces monades, depuis la brillante acquisition que les leibnitziens ont faite de M. la M. du châtelet. Il n'y a pas, selon Leibnitz, deux particules homogenes dans la matiere; elles sont toutes différentes les unes des autres. C'est cette constante hétérogénéité de chaque élément, qui forme & explique la diversité de tous les corps.

Nul être pensant, & à plus forte raison Dieu, ne fait rien sans choix, sans motifs qui les déterminent. Or si les atomes de la matiere étoient tous égaux, on ne pourroit concevoir pourquoi Dieu eût préféré de créer, & de placer tel atome, ici, plutôt que là; ni comment une matiere homogene eût pu former tant de différens corps. Dieu n'ayant aucuns motifs de préférence, ne pourroit créer deux êtres semblables possibles. Il est donc nécessaire qu'ils soient tous hétérogenes. Voilà comme on combat l'homogénéité des élémens par le fameux *principe de la raison suffisante.* J'avoue qu'il n'est pas prouvé qu'un élément doive être similaire, comme le pensoit M. Boerhaave; mais réciproquement, parce qu'on me dit que Dieu ne fait rien sans une raison qui le détermine; dois-je croire que rien n'est égal, que rien ne se ressemble dans la nature, & que toutes les monades ou essences, sont différentes? Il est évident que ce systême ne roule que sur la supposition de ce qui se passe dans un être, qui ne nous a donné aucune notion de ses attributs. M. Clarke & plusieurs autres philosophes admettent des cas de parfaite égalité, qui excluent toute *raison* leibnitzienne; elle seroit alors non *suffisante*, mais *inutile*, comme on le dit dans le *Traité de l'Ame.*

Comme on dit l'*homme* & *le monde de Descartes*, on dit les *monades de Leibnitz*, c'est-à-dire, des imaginations. Il est possible, je le veux, qu'elles se trouvent conformes aux réalités. Mais nous n'avons aucun moyen de nous assurer de cette conformité. Il faudroit pour cela connoître la premiere détermination de l'être, comme on connoît celle de toute figure, ou essence géometrique, par exemple, d'un cercle, d'un triangle, &c. Mais de pareilles connoissances ne pourroient s'acquérir qu'au premier instant de la création des êtres, à laquelle personne n'a assisté: & cette création même est encore une hypothese qui souffre des difficultés insurmontables, lesquelles ont fait tant d'athées, & la moitié de la base fondamentale du spinosisme.

Puisque nous ne connoissons pas la *substance*, nous ne pouvons donc savoir, si les élémens de la matiere sont similaires ou non; & si véritablement le principe de la *raison suffisante* en est un. A dire vrai, ce n'est qu'un principe de systême, & fort inutile dans la recherche de la vérité. Ceux qui n'en ont jamais entendu parler, savent par les idées qu'ils ont acquises, que le tout, par exemple, est plus grand que sa partie; & quand ils connoîtroient ce principe, auroient-ils fait un pas de plus pour dire que cela est

vrai, parce qu'il *y a dans le tout quelque chose qui fait comprendre pourquoi il est plus grand que sa partie?*

La philosophie de M. Leibnitz porte encore sur un autre principe, mais moins, & encore plus inutile, c'est celui de *contradiction*. Tous ces prétendus premiers principes n'abregent & n'éclaircissent rien; ils ne sont estimables & commodes, qu'autant qu'ils sont le résultat de mille connoissances particulieres, qu'un général d'armée, un ministre, un négociateur, &c. peuvent rédiger en axiomes utiles & importans.

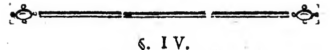
Ces êtres, qui separés, sont dès *monades* ou la *substance*, forment par leur assemblage les corps ou l'étendue; étendue métaphysique, comme je l'ai dit (chap. IV.) puisqu'elle est formée par des êtres simples, parmi lesquels on compte l'ame sensitive & raisonnable. Leibnitz a reconnu dans la matiere, 1°. non-seulement une force *d'inertie*; mais force *motrice*, un *principe d'action*, autrement appellé *nature*. 2°. Des perceptions, & des sensations, semblables en petit à celles des corps animés. On ne peut en effet les refuser, du moins à tout ce qui n'est pas inanimé.

Leibnitz remarque 3°. que dans tous les tems on a reconnu la force motrice de la matiere; 4°. que la doctrine des philosophes sur cette propriété essentielle,

n'a commencé à être interrompue qu'au tems de Descartes. 5°. Il attribue la même opinion aux philosophes de son tems. 6°. Il conclut que chaque être indépendamment de tout autre, & par la force qui lui est propre, produit tous ses changemens. 7°. Il voudroit cependant partager cet ouvrage entre la cause premiere, & la cause seconde, Dieu & la nature; mais il n'en vient à bout que par des distinctions inutiles, ou par de frivoles abstractions.

Venons au systême de *l'harmonie préétablie*; c'est une suite des principes établis ci-devant. Il consiste en ce que tous les changemens du corps correspondent si parfaitement aux changemens de la *monade*, appellée *esprit* ou *ame*, qu'il n'arrive point de mouvemens dans l'une, auxquels ne coexiste quelque idée dans l'autre, & *vice versâ*. Dieu a préétabli cette harmonie, en faisant choix des substances, qui par leur propre force produiroient de concert la suite de leurs *mutations*; de sorte que tout se fait dans l'ame, comme s'il n'y avoit point de corps, & tout se passe dans le corps, comme s'il n'y avoit point d'ame. Leibnitz convient que cette dépendance n'est pas réelle, mais métaphysique ou idéale. Or est-ce par une fiction qu'on peut découvrir & expliquer les perceptions? Les modifica-

tions de nos organes semblent en être la vraie cause : mais comment cette cause produit-elle des idées ? réciproquement, comment le corps obéit-il à la volonté ? Comment une monade spirituelle ou inétendue, peut-elle faire marcher à son gré toutes celles qui composent le corps, & en gouverner tous les organes ? L'ame ordonne des mouvemens dont les moyens lui sont inconnus ; & dès qu'elle veut qu'ils soient, ils sont, aussi vîte que la lumiere fut. Quel plus bel apanage, quel tableau de la divinité, diroit Platon ! Qu'on me dise ce que c'est que la matiere, & quel est le mécanisme de l'organisation de mon corps, & je répondrai à ces questions. En attendant, on me permettra de croire que nos idées ou perceptions, ne sont autre chose que des modifications corporelles, quoique je ne conçoive pas comment des modifications pensent, apperçoivent, &c.



§. IV.

WOLF.

J'AI donné une idée très-succincte des systêmes de trois grands philosophes : je passe à l'abrégé de celui de Wolf, fameux commentateur de Leibnitz, & qui ne

cede en rien à tous les autres. Il définit l'être *tout ce qui est possible*; & la substance, *un sujet durable & modifiable*. Ce qu'on entend par sujet ou *substratum*, comme parle Locke, est une chose qui est, ou existe en elle-même, & par elle-même; ainsi elle peut être ronde, quarrée, &c. Au contraire les accidens sont des êtres qui ne subsistent point par eux-mêmes, mais qui sont dans d'autres êtres, auxquels ils sont inhérens, comme les trois côtés dans un triangle. Ce sont donc des manieres d'être; & par conséquent ils ne sont point modifiables, quoiqu'en disent les scholastiques, dont la subtilité a été jusqu'à faire du cercle, & de sa rondeur, deux êtres réellement distincts, ce qui me surprend d'autant plus, qu'ils ont eux mêmes le plus souvent confondu la pensée avec le corps.

L'essence ou l'être, selon Wolf, est formé par des déterminations essentielles, qu'aucune autre ne détermine, ou qui ne présupposent rien par où on puisse concevoir leur existence. Elles sont la substance, comme les trois côtés sont le triangle. Toutes les propriétés, ou tous les attributs de cette figure découlent de ces déterminations essentielles; & par conséquent, quoique les attributs soient des déterminations constantes, ils supposent un sujet qui les détermine; quelque chose

qui soit premier, qui soit avant tout, qui soit le sujet, & n'en ait pas besoin. C'est ainsi que Wolf croit marquer ce en quoi consiste la substance, contre Locke, philosophe beaucoup plus sage, qui avoue qu'on n'en a point d'idée. Je passe sous silence ses déterminations variables; ce ne sont que des modifications. Tout cela ne nous donne pas la moindre notion de l'être, du soutien, du support des attributs de ce sujet dont les modes varient sans cesse. Pour connoître l'essence de quelque chose que ce soit, il faudroit en avoir des idées qu'il est impossible à l'esprit humain d'acquérir. Les objets sur lesquels nos sens n'ont aucune prise, sont pour nous, comme s'ils n'étoient point. Mais comment un philosophe entreprend-il de donner aux autres des idées qu'il n'a pas lui-même? v. Wolf *Inst. Phys.* sur-tout chap. III.

« L'être simple ou l'élément, n'est ni » étendu, ni divisible, ni figuré, il ne » peut remplir aucun espace. Les corps » résultent de la multitude & de la réunion » de ces êtres simples, dont ils sont » composés; & comme on dit, des *aggré-* » *gats*. L'imagination ne peut distinguer » plusieurs choses entr'elles, sans se les » représenter les unes hors des autres; ce » qui forme le phénomene de l'étendue, » qui n'est par conséquent que métaphy-

„ sique, & dans laquelle consiste l'essence „ de la matiere. „

Non-seulement l'étendue n'est qu'une apparence, selon Wolf; mais la force motrice qu'il admet, la force d'inertie, sont des phénomenes, ainsi que les couleurs même, c'est-à-dire, des perceptions confuses de la réalité des objets. Ceci roule sur une fausse & ridicule hypothese des perceptions. Wolf suppose " que nos sen„ sations sont composées d'un nombre „ infini de perceptions partielles, qui „ toutes séparément représentent par„ faitement les êtres simples, ou sont „ semblables aux réalités; mais que toutes „ ces perceptions se confondant en une „ seule, représentent confondues, des „ choses distinctes. „

Il admet contre Locke des perceptions obscures dans le sommeil, dont l'ame n'a point conscience: & par conséquent il croit avec Mallebranche que l'ame pense toujours, au moment qu'elle y pense le moins. Nous avons prouvé ailleurs le contraire. Mais, suivant Wolf, toute substance simple n'est pas douée de perceptions; il en dépouille les monades leibnitziennes; & il ne croit pas que la sensation soit une suite, & comme un développement nécessaire de la force motrice. D'où il suit, (contre ses propres principes) que les perceptions ne sont qu'ac-

cidentelles à l'ame ; & par conséquent ; encore, il est aussi contradictoire, que gratuit, d'assurer, comme fait Wolf, que l'ame est un petit monde sensitif, un miroir vivant de l'univers, qu'elle se représente par sa propre force, même en dormant. Pourquoi cela ? Ecoutez, (car cela est fort important pour expliquer l'origine & la génération des idées) parce que l'objet qui donne la perception, est lié avec toutes les parties du monde, & qu'ainsi les sensations tiennent à l'univers par nos organes.

Je ne parle point du systême de l'harmonie préétablie, ni des deux principes fameux de Leibnitz, *le principe de contradiction, & le principe de la raison suffisante.* C'est une doctrine qu'on juge bien que Wolf a fait valoir avec cette sagacité, cette intelligence, cette justesse, & même cette clarté qui lui est propre, si ce n'est lorsqu'elle vient quelquefois à se couvrir des nuages de l'onthologie. Exemple si contagieux dans une secte qui s'accroît tous les jours, qu'il faudra bientôt qu'un nouveau Descartes vienne purger la métaphysique de tous ces termes obscurs dont l'esprit se repaît trop souvent. La philosophie wolfienne ne pouvoit se dispenser d'admettre ce qui servoit de fondement à la leibnitzienne ; mais je suis

fâché d'y trouver en même tems des traces du jargon inintelligible des écoles.

Je viens encore un moment à la force motrice. „ C'eſt, comme dit Wolf, le ré-„ ſultat des différentes forces actives des „ élémens, confondues entr'elles; c'eſt „ une effort des êtres ſimples, qui tend „ à changer ſans ceſſe le mobile de lieu. „ Ces efforts ſont ſemblables à ceux que „ nous faiſons pour agir. „ Wolf en fait lui-même de bien plus grands, ſans doute, pour que Dieu, témoin de cette action de la nature, (qui fait tout dans le ſyſtême de ce ſubtil philoſophe) ne reſte pas oiſif, & pour ainſi dire, les bras croiſés devant elle : ce qui tend à *l'athéiſme*. Mais dans ce partage il n'eſt pas plus heureux que ſon maître. C'eſt toujours la nature qui agit ſeule, qui produit, & conſerve tous les phénomenes. Le choc des ſubſtances les unes ſur les autres, fait tout, quoiqu'il ne ſoit pas décidé, s'il eſt réel, ou apparent : car en général les leibnitziens ſe contentent de dire que nous ne pouvons juger que ſur des apparences, dont la cauſe nous eſt inconnue. Tant de modeſtie a de quoi ſurprendre dans des philoſophes ſi hardis, ſi téméraires à s'élever aux premiers principes, qui cependant dans l'hypotheſe des perceptions wolfiennes, devoient au

premier coup-d'œil paroître incompréhensibles.

Il étoit, ce me semble, curieux & utile d'observer par quelles voies les plus grands génies ont été conduits dans un labyrinthe d'erreurs, dont ils ont en vain cherché l'issue. La connoissance du point où ils ont commencé à s'égarer, à se séparer, à se rallier, peut seule nous faire éviter l'erreur, & découvrir la vérité, qui est souvent si près d'elle, qu'elles se touchent presque. Les fautes d'autrui sont comme un ombre qui augmente la lumiere; & par conséquent rien n'est plus important dans la recherche de la vérité, que de s'assurer de l'origine de nos erreurs. Le premier antidote, est la connoissance du poison.

Mais si tant de beaux génies se sont laissés aveugler par l'esprit de systême, l'écueil des plus grands hommes, rien doit-il nous inspirer plus de méfiance dans la recherche de la vérité? Ne devons-nous pas penser que tous nos soins, nos projets, doivent être de rester toujours attachés au char de la nature, & de nous en faire honneur, à l'exemple de ces vrais génies, les Newton, les Boerhaave, ces deux glorieux esclaves dont la nature a si bien récompensé les services, (*Boerh. de honore med. servit.*) Mais pour arriver à ce but, il faut se défaire courageusement

de ses préjugés, de ses goûts les plus favoris pour telle ou telle secte, comme on quitte d'anciens amis dont on reconnoît la perfidie. Il est assez ordinaire aux plus grands philosophes de se vanter, comme les petits maîtres; ceux-ci ont souvent obtenu des faveurs de femmes qu'ils n'ont jamais ni vues ni connues; ceux-là prétendent avoir pris la nature sur le fait, comme dit un fameux néologue; qu'elle leur a révélé tous ses secrets, & qu'ils ont, pour ainsi dire, tout vu, tout entendu, lors même que la nature garde encore plus de voiles, que jamais n'en eut l'*Isis* des Egyptiens. Pour avancer dans le chemin de la vérité, qu'il faut suivre une conduite différente! Il faut faire assidument les mêmes pas avec la nature, toujours aidé, comme dit M. la M. du Châtelet du *bâton* de l'observation & de l'expérience. Il faut en physique imiter la conduite qu'a tenue le sage Sydenham en médecine.



§. V.

LOCKE.

1°. MR. Locke fait l'aveu de son ignorance sur la nature de l'essence des corps;

en effet; pour avoir quelque idée de l'être, ou de la ſubſtance, (car tous ces mots ſont ſynonymes,) il faudroit ſavoir une géométrie, inacceſſible même aux plus ſublimes métaphyſiciens, celle de la nature. Le ſage Anglois n'a donc pu ſe faire une notion imaginaire de l'eſſence des corps, comme Wolf le lui reproche ſans aſſez de fondement.

2°. Il prouve contre l'auteur de l'art de penſer & tous les autres logiciens, l'inutilité des ſyllogiſmes, & de ce qu'on appelle analyſes parfaites, par leſquelles on a la puérilité de vouloir prouver les axiomes les plus évidens; minuties qui ne ſe trouvent ni dans Euclide, ni dans Clairaut (Voyez Locke L. 4. c. 17. §. 10. p. 551. 552.); mais qui abondent en *ſcholies* dans Wolf.

3°. Il a cru les principes généraux très-propres à enſeigner aux autres les connoiſſances qu'on a ſoi-même. En quoi je ne ſuis pas de ſon avis, ni par conſéquent de celui de l'auteur de la logique trop eſtimée que je viens de citer, chap. 4. c. 7. Le grand étalage, cette multitude confuſe d'axiomes de propoſitions générales ſyſtématiquement arrangées, ne ſont point un fil aſſuré pour nous conduire dans le chemin de la vérité. Au contraire cette méthode ſynthétique, comme l'a fort bien ſenti M. Clairaut, eſt la plus

mauvaise qu'il y ait pour instruire. Je dis même qu'il n'est point de cas ou de circonstances dans la vie, où il ne faille acquérir des idées particulieres, avant que de les rappeller à des généralités. Si nous n'avions acquis par les sens les idées de tout & de partie, avec la notion de la différence qu'il y a entre l'un & l'autre, saurions-nous que le tout est plus grand que sa partie? Il en est ainsi de toutes ces vérités qu'on appelle éternelles, & que Dieu même ne peut changer.

4°. Locke a été le destructeur des idées innées, comme Newton l'a été du systême cartésien. Mais il a fait, ce me semble, trop d'honneur à cette ancienne chimere, de la réfuter par un si grand nombre de solides réflexions. Selon ce philosophe & la vérité, rien n'est plus certain que cet ancien axiome, mal reçu autrefois de Platon, de Timée, de Socrate, & de toute l'académie; *Nihil est in intellectu, quod priùs non fuerit in sensu.* Les idées viennent par les sens, les sensations sont l'unique source de nos connoissances. Locke explique par elles toutes les opérations de l'ame.

5°. Il paroît avoir cru l'ame matérielle, quoique sa modestie ne lui ait pas permis de le décider. " Nous ne serons peut-être „ jamais, dit-il, capables de decider, si „ un être purement matériel pense, ou

„ non, & parce que nous ne concevons „ ni la matiere, ni l'esprit. „ Cette simple réflexion n'empêchera pas les scholastiques d'argumenter en forme pour l'opinion contraire, mais elle sera toujours l'écueil de tous leurs vains raisonnemens.

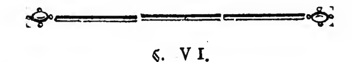
6°. Il renonce à la vanité de croire que l'ame pense toujours; il démontre par une foule de raisons tirées du sommeil, de l'enfance, de l'apoplexie, &c. que l'homme peut exister, sans avoir le sentiment de son être: que non-seulement il n'est pas évident que l'ame pense en tous ces états; mais qu'au contraire, à en juger par l'observation, elle paroît manquer d'idées, & même de sentiment. En un mot, M. Locke nie que l'ame puisse penser & pense réellement, sans avoir conscience d'elle-même, c'est-à-dire, sans savoir qu'elle pense, sans avoir quelque notion, ou quelque souvenir des choses qui l'ont occupée. Ce qui est bien certain, c'est que l'opinion de ce subtil métaphysicien est confirmée par les progrès & la décadence mutuelle de l'ame & du corps, & principalement par les phénomenes des maladies, qui démontrent clairement, à mon avis, contre Pascal même, (c. 23. n. 1.) que l'homme peut fort bien être conçu sans la pensée, & par conséquent qu'elle ne fait point l'être de l'homme.

Quelle différence d'un philosophe aussi

sage, aussi retenu, à ces présomptueux métaphysiciens, qui ne connoissant ni la force, ni la foiblesse de l'esprit humain, s'imaginent pouvoir atteindre à tout ; ou à ces pompeux déclamateurs, qui comme Abadie, (*de la vérité de la Religion Chrétienne*) aboient presque, pour persuader ; & qui par le dévot enthousiasme d'une imagination échauffée, & presque en courroux, font fuir la vérité, au moment même qu'elle auroit plus de dispositions à se laisser, pour ainsi dire, apprivoiser ? Pour punir ces illuminés fanatiques, je les ai condamnés à écouter tranquillement, s'ils peuvent, l'histoire des différens faits que le hasard a fournis dans tous les tems, comme pour confondre les préjugés.

7°. Il est donc vrai que M. Locke a le premier débrouillé le chaos de la métaphysique, & nous en a le premier donné les vrais principes, en rappellant les choses à leur premiere origine. La connoissance des égaremens d'autrui l'a mis dans la bonne voie. Comme il a pensé que les observations sensibles sont les seules qui méritent la confiance d'un bon esprit, il en a fait la base de ses méditations ; partout il se sert du compas de la justesse, ou du flambeau de l'expérience. Ses raisonnemens sont aussi séveres, qu'exempts de préjugés, & de partialité ; on n'y remar-

que point aussi cette espece de fanatisme d'irréligion, qu'on blâme dans quelques-uns. Eh ! ne peut-on sans passion remédier aux abus, & secouer le joug des préjugés? Il est d'autant plus ridicule à un philosophe de déclamer contre les religionnaires, qu'il trouve mauvais la représaille.



§. VI.

BOERHAAVE.

1°. M. BOERHAAVE a pensé qu'il étoit inutile de rechercher les attributs qui conviennent à l'être, comme à l'être ; c'est ce qu'on nomme dernieres causes métaphysiques. Il rejette ces causes, & ne s'inquiete pas même des premieres physiques, tels que les élémens, l'origine de la premiere forme, des semences, & du mouvement (Inst, Med. XXVIII.).

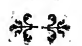
2°. Il divise l'homme en corps & en ame, & dit que la pensée ne peut être que l'opération de l'esprit pur (XXVII) ; cependant, non-seulement il ne donne jamais à l'ame les épitheres de spirituelle & d'immortelle ; mais lorsqu'il vient à traiter des *sens internes*, on voit que cette substance n'est point si particuliere, mais n'est

n'eſt que, je ne ſais quel ſens interne, comme tous les autres, dont elle ſemble être la réunion.

3°. Il explique par le ſeul mécaniſme toutes les facultés de l'ame raiſonnable; & juſqu'à la penſée la plus métaphyſique, la plus intellectuelle, la plus vraie de toute éternité, ce grand théoricien ſoumet tout aux loix du mouvement : de ſorte qu'il m'eſt évident qu'il n'a connu dans l'homme qu'une ame ſenſitive plus parfaite que celle des animaux. Voyez ſes leçons données par M. Haller, & librement traduites en françois : les *Inſtitutions* qui en ſont le texte; ſur-tout *de ſenſib. intern.* & ſes diſcours *de honore Medic. Servitut. de uſu ratiocinii Mechanici in Medicina : De comparando certo in Phyſ. &c.*

4°. On ſait ce qu'il en penſa coûter à ce grand philoſophe, pour avoir ſemblé prendre le parti de Spinoſa devant un inconnu avec lequel il voyageoit. (*Vie de Boerh.* par M. de la M. Schultens, *Orat. in Boerh. Laud.*) Mais au fond, autant qu'on en peut juger par ſes ouvrages, perſonne ne fut moins ſpinoſiſte ; partout il reconnoît l'inviſible main de Dieu, qui a tiſſu, ſelon lui, juſqu'aux plus petits poils de notre corps ; d'où l'on voit, comme par tant d'autres endroits, combien ce médecin célebre étoit différent de ces deux épicuriens moder-

nes, Gassendi & Lami, qui n'ont pas voulu croire que les instrumens du corps humain fussent faits pour produire certains mouvemens déterminés, dès qu'il surviendroit une cause mouvante, (*Boerh. Instit. Med.* XL.) & qui enfin ont adopté à cet égard le systême de Lucrece (*de natura Rerum* L. IV.) S'agit-il d'expliquer la correspondance mutuelle du corps & de l'ame? Ou le savant professeur de Leide tranche nettement la difficulté, en admettant au fond une seule & même substance: ou, quand il veut battre la campagne, comme un autre, il suppose des loix cartésiennes établies par le créateur, selon lesquelles tel mouvement corporel donne à l'ame telle pensée, & *vice versâ*, *&c.* avouant d'ailleurs, qu'il est absolument inutile aux médecins de connoître ces loix, & impossible aux plus grands génies de venir à bout de les découvrir. Je ne suis ici que l'historien des opinions *vocales ou typographiques* de mon illustre maître, qui fut sans contredit un parfait déiste. Qui peut se flatter de connoître les opinions intimes du cœur? *Deus solus scrutator cordium.*



§. VII.

SPINOSA.

Voici en peu de mots le systême de Spinosa. Il soutient 1°. qu'une substance ne peut produire une autre substance ; 2°. que rien ne peut être créé de rien, selon ce vers de Lucrece.

Nullam rem è nihilo fieri divinitus unquàm.

3°. Qu'il n'y a qu'une seule substance, parce qu'on ne peut appeller substance, que ce qui est éternel, indépendant de toute cause supérieure, que ce qui existe par soi-même & nécessairement. Il ajoute que cette substance unique, ni divisée, ni divisible, est non-seulement douée d'une infinité de manieres : en tant qu'étendue, les corps, & tout ce qui occupe un espace ; en tant que pensée, les ames, & toutes les intelligences sont ses modifications. Le tout cependant reste immobile, & ne perd rien de son essence pour changer.

Spinosa définit les sens conséquemment à ses principes : *des mouvemens de l'ame, cette partie pensante de l'univers, produits par ceux des corps, qui sont des parties éten-*

dues de l'univers. Définition évidemment fausse; puisqu'il est prouvé cent & cent fois, 1°. que la pensée n'est qu'une modification accidentelle du principe sensitif, qui par conséquent ne fait point *partie pensante de l'univers :* 2°. que les choses externes ne sont point représentées à l'ame, mais seulement quelques propriétés différentes de ces choses, toutes relatives & arbitraires; & qu'enfin la plupart de nos sensations ou de nos idées, dépendent tellement de nos organes, qu'elles changent sur le champ avec eux. Il suffit de lire Bayle. (Dictionnaire critique, à l'article de *Spinosa*,) pour voir que ce bon homme (car *quoique* athée, il étoit doux & bon,) a tout confondu & tout embrouillé en attachant de nouvelles idées aux mots reçus. Son athéisme ressemble assez bien au labyrinthe de Dédale, tant il a de tours & de détours tortueux. M. l'abbé de Condillac a eu la patience de les parcourir tous, & leur a fait trop d'honneur. Dans le système de Spinosa, qui a été autrefois celui de Xénophanes, de Melissus, de Parménide, & de tant d'autres, adieu la loi naturelle, nos principes naturels ne sont que nos principes accoutumés! Le traducteur du traité de la vie heureuse de Séneque a poussé fort loin cette idée, qui ne paroît pas avoir déplu à ce grand génie, Pascal, lorsqu'il dit :

qu'il craint bien que la nature ne soit une premiere coutume & que la coutume ne soit une seconde nature. Suivant Spinosa encore, l'homme est un véritable automate, une machine assujettie à la plus constante nécessité, entraînée par un impétueux fatalisme, comme un vaisseau par le courant des eaux. L'auteur de l'*Homme Machine* semble avoir fait son livre exprès pour défendre cette triste vérité.

Les anciens Hébreux, alchymistes, & auteurs sacrés ont mis Dieu dans le feu pur, (Boerh. *de ign.*) dans la matiere ignée ou éthérée ; d'où, comme de son trône, il lançoit des feux vivifians sur toute la nature. Ceux qui voudront acquérir une plus grande connoissance des systêmes, doivent lire l'excellent traité que M. l'abbé de Condillac en a donné. Il ne me reste plus qu'à parler de ceux qui ont pris parti, tantôt pour la mortalité, tantôt pour l'immortalite de l'ame.

§. VIII.

De ceux qui ont cru l'ame mortelle & immortelle.

Si nous n'avons pas de preuves philosophiques de l'immortalité de l'ame, ce

n'est certainement pas que nous soyons pas bien aises qu'elles nous manquent. Nous sommes tous naturellement portés à croire ce que nous souhaitons. L'amour-propre trop humilié de se voir prêt d'être anéanti, se flatte, s'enchante de la riante perspective d'un bonheur éternel. J'avoue moi-même que toute ma philosophie ne m'empêche pas de regarder la mort comme la plus triste nécessité de la nature, dont je voudrois pour jamais perdre l'affligeante idée. Je puis dire avec l'aimable abbé de Chaulieu.

Plus j'approche du terme, & moins je la redoute :
Par des principes surs, mon esprit affermi,
Content, persuadé, ne connoît plus le doute,
Des suites de ma fin je n'ai jamais frémi.
Et plein d'une douce espérance,
Je mourrai dans la confiance ;
Au sortir de ce triste lieu,
De trouver un asile, une retraite sure,
Ou dans le sein de la nature,
Ou bien dans les bras de mon Dieu.

Cependant je cesse d'être en quelque sorte, toutes les fois que je pense que je ne serai plus.

Passons en revue les opinions, ou les desirs des philosophes sur ce sujet. Parmi ceux qui ont souhaité que l'ame fût im-

mortelle, on compte. 1°. Séneque (*Epist.* 107, &c. *Quæst. Nat. L.* 7, &c.) 2°. Socrate. 3°. Platon, qui donne à la vérité (*in Phœd*) une démonstration ridicule de ce dogme, mais qui convient ailleurs, *qu'il ne le croit vrai, que parce qu'il l'a ouï dire.* 4°. Ciceron (*de naturâ Deorum*, L. 2.) quoiqu'il vacille, L. 3. dans sa propre doctrine, pour revenir à dire ailleurs qu'*il affectionne beaucoup le dogme de l'immortalité, quoique peu vraisemblable.* 5°. Pascal, parmi les modernes; mais sa maniere de raisonner (*v. Pens. sur la Relig.*) est peu digne d'un philosophe. Ce grand homme s'imaginoit avoir de la foi, & il n'avoit qu'envie de croire, mais sur de légitimes motifs qu'il cherchoit, & chercheroit encore, s'il vivoit. Croire, parce qu'on ne risque rien, c'est comme un enfant, parce qu'on ne sait rien de ce qui concerne l'objet de la croyance. Le parti le plus sage est du moins de douter, pourvu que nos doutes servent à régler nos actions, & à nous conduire d'une maniere irréprochable, selon la raison & les loix. Le sage aime la vertu, pour la vertu même.

Enfin les stoïciens, les Celtes, les anciens Bretons, &c. desiroient tous que l'ame ne s'éteignît point avec le corps. Tout le monde, dit plaisamment Pomponace, (*de immort. anim.*) souhaite

l'immortalité, comme un mulet desire la génération qu'il n'obtient pas.

Ceux qui ont pensé sans balancer, que l'ame étoit mortelle, sont en bien plus grand nombre. Bion se livre à toutes sortes de plaisanteries, en parlant de l'autre monde. César s'en moque au milieu même du sénat, au lieu de chercher à dompter l'hydre du peuple, & à l'accoutumer au frein nécessaire des préjugés. Lucrece, (*de nat. rer. L.* 3.) Plutarque, &c. ne connoissent d'autre enfer, que les remords. Je sais, dit l'auteur d'Electre,

» *Je sais que les remords d'un cœur né vertueux,*
» *Souvent pour les* (crimes) *punir vont plus loin que les dieux.*

Virgile (*Georg.*) se moque du bruit (1) imaginaire de l'Achéron; & il dit (*Eneid. L.* 3.) que les dieux ne se mêlent point des affaires des hommes.

Scilicet is superis labor est, ea cura, quietos
Sollicitat; *&c.*

(1) *Felix qui potuit rerum cognoscere causas,*
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis.

L'abbé de Chaulieu a très-bien paraphrasé ces vers.

Lucrece dit la même chose.

Utque omnis per se divûm natura necesse est
Immortali ævo summâ cum pace fruatur,
Semota à nostris rebus, sejunctaque longè;
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipsa suis pollens opibus, nil indigna nostrî,
Nec benè pro meritis gaudet, nec tangitur
irâ.

En un mot tous les poëtes de l'antiquité, Homere, Hésiode, Pindare, Callimaque, Ovide, Juvenal, Horace, Tibule, Catule, Manilius, Lucain, Pétrone, Perse, &c. ont foulé aux pieds les craintes de l'autre vie. Moyse même n'en parle pas, & les Juifs ne l'ont point connue; ils attendent le Messie, pour décider l'affaire.

Hippocrate, Pline, Galien, en un mot tous les médecins Grecs, Latins & Arabes, n'ont point admis la distinction des deux substances, & la plupart n'ont connu que la nature.

Diogene, Leucippe, Démocrite, Epicure, Lactance, les stoïciens, quoique d'avis différens entr'eux sur le concours des atomes, se sont tous réunis sur le point dont il s'agit; & en général tous les anciens eussent volontiers adopté ces deux vers d'un poëte François.

„ Une heure après ma mort mon ame évanouie,
„ Sera ce qu'elle étoit une heure avant ma vie.

Dicæarque, Asclépiade, ont regardé l'ame comme l'harmonie de toutes les parties du corps. Platon à la vérité soutient que l'ame est incorporelle, mais c'est comme faisant partie d'une chimere qu'il admet sous le nom *d'ame du monde*; & selon le même philosophe, toutes les ames des animaux & des hommes sont de même nature; & la difficulté de leurs fonctions ne vient que de la différence des corps qu'elles habitent.

Aristote dit aussi, " que ceux qui pré» tendent qu'il n'y a point d'ame sans » corps, & que l'ame n'est point un » corps, ont raison; car, ajoute-t-il, » l'ame n'est point un corps, mais c'est » quelque chose du corps. » *Animam qui existimant, neque sine corpore, neque corpus aliquod, benè opinantur: corpus enim non est; corporis autem est aliquid.* (*de anim.* Text. 26. c. 2.) Il entend bonnement la forme ou un accident, dont il fait un être séparé de la matiere. D'où l'on voit qu'il n'y a qu'à bien éplucher ceux d'entre les anciens qui paroissent avoir cru l'ame immatérielle, pour se convaincre qu'ils ne different pas des autres. Nous avons vu d'ailleurs qu'ils pensoient que la spiritualité étoit aussi-bien un véritable attribut de la substance, que la matérialité même: ainsi ils se ressemblent tous. "

Je ferai ici une réflexion. Platon définit

l'ame, une essence se mouvant d'elle-même, & Pythagore un nombre se mouvant de lui-même. D'où ils concluoient qu'elle étoit immortelle. Descartes en tire une conséquence toute opposée; tandis qu'Aristote qui vouloit combattre l'immortalité de l'ame, n'a cependant jamais songé à nier la conclusion de ces anciens philosophes, & s'en est tenu seulement à nier fortement le principe, pour plusieurs raisons que nous supprimons, & qui sont rapportées dans *Macrobe*. Ce qui fait voir avec quelle confiance on a tiré en différens tems des mêmes principes, des conclusions contradictoires. *O delira hominum mentes!*

Le systême de la spiritualité de la matiere étoit encore fort en vogue dans les quatre premiers siecles de l'église. On crut jusqu'au concile de Latran, que l'ame de l'enfant étoit la production moyenne de celles du pere & de la mere. Ecoutons Tertullien: *Animam corporalem profitemur; habentem proprium genus substantiæ, & soliditatis, per quam quod & sentire & pati possit ... quid dicis cœlestem, quam unde cœlestem intelligas, non habes? .... caro atque anima simul fiunt sine calculo temporis; atque simul in utero etiam figurantur .... minimè divina res est, quoniam quidem mortalis.*

Origene, St. Irenée, St. Justin martyr, Théophile d'Antioche, Arnobe, &c.

ont pensé avec Tertullien que l'ame a une étendue formelle, comme depuis peu l'a écrit St. Hyacinthe.

St. Augustin pense-t-il autrement? lorsqu'il dit : *Dum corpus animat, vitâque imbuit, anima dicitur : dum vult, animus : dum scientiâ ornata est, ac judicandi peritiam exercet, mens : dum recolit, ac reminiscitur; memoria : dum ratiocinatur, ac singula discernit, ratio : dum contemplationi insistit, spiritus : dum sentiendi vim obtinet, sensus est anima.*

Il dit dans le même ouvrage (*de anim.*) 1°. Que l'ame habite dans le sang, parce qu'elle ne peut vivre dans le sec : pourquoi? Admirez la sagacité de ce grand homme; & comme en certains tems on peut devenir tel à peu de frais! *Parce que c'est un esprit.* 2°. Il avoue qu'il ignore si les ames sont créées tous les jours, ou si elles descendent par propagation, des peres aux enfans. 3°. Il conclut qu'on ne peut rien résoudre sur la nature de l'ame. Pour traiter ce sujet, il ne faut être ni théologien, ni orateur : il faut être plus; philosophe.

Mais pour revenir encore à Tertullien; quoique les ames s'éteignent avec les corps, tout éteintes qu'elles sont, suivant cet auteur, elles se rallument, comme une bougie, au jugement dernier, & rentrent dans les corps ressuscités, sans lesquels elles n'ont point souffert, *ad per-*

ſciendum & ad patiendum ſocietatem carnis (anima) *expoſtulat, ut tam plenè per eam pati poſſit, quàm ſine eâ plenè agere non potuit.* (*de reſurr.* L. 1. 98.) C'eſt ainſi que Tertullien imagiuoit que l'ame pouvoit être tout enſemble mortelle & immortelle, & qu'elle ne pouvoit être immortelle, qu'autant qu'elle ſeroit matérielle. Peut-on ajuſter plus ſinguliérement la mortalité, l'immortalité, & la matérialité de l'ame, avec la réſurrection des corps ? Conor va plus loin, (*Evangelium Medici*) il pouſſe l'extravagance juſqu'à entreprendre d'expliquer phyſiquement ce myſtere.

Les ſcholaſtiques chrétiens n'ont pas penſé autrement que les anciens ſur la nature de l'ame. Ils diſent tous avec St. Thomas : *Anima eſt principium quo vivimus, movemur & intelligimus.* « Vouloir » & comprendre, dit Goudin, ſont auſſi- » bien des mouvemens matériels, que » vivre & végéter. » Il ajoute un fait ſingulier, qui eſt, que dans un concile tenu à Vienne, ſous Clément V. « l'auto- » rité de l'égliſe ordonna de croire que » l'ame n'eſt que la forme ſubſtantielle » du corps ; qu'il n'a point d'idées innées, » (comme la penſé le même St. Thomas) » & déclara hérétiques tous ceux qui » n'admettoient pas la matérialité de » l'ame. »

Raoul Fornier, professeur en droit, enseigne la même chose dans ses *Discours académiques sur l'origine de l'ame*, imprimés à Paris en 1619 avec une approbation & des éloges de plusieurs docteurs en théologie.

Qu'on lise tous les scholastiques, on verra qu'ils ont reconnu une force motrice dans la matiere, & que l'ame n'est que la forme substantielle du corps. Il est vrai qu'ils ont dit qu'elle étoit une forme subsistante (Goudin, T. II. p. 43. 9).) ou qui subsiste par elle-même, & vit indépendamment de la vie du corps. Delà ces *entités* distinctes, *ces accidens absolus*, ou plutôt absolument inintelligibles. Mais c'est une distinction évidemment frivole; car puisque les scholastiques conviennent avec les anciens 1°. que les formes tant simples, que composées, ne sont que de simples attributs, ou de pures dépendances des corps: 2°. que l'ame n'est que la *forme* ou *l'accident* du corps, ils ajoutent en vain pour se masquer, ou se sauver de l'ennemi, les épithetes de *subsistante* ou *d'absolu*: il falloit auparavant pressentir les conséquences de la doctrine qu'ils embrassoient, & la rejeter, s'il eût été possible, plutôt que d'y faire de ridicules restrictions. Car qui croira de bonne foi, que ce qui est matériel dans tout les corps animés, cesse de l'être

dans l'homme? La contradiction eſt trop révoltante. Mais les ſcholaſtiques l'ont eux-mêmes ſentie, plus que les théologiens, à l'abri deſquels ils n'ont que voulu ſe mettre par ces détours, & ces vains ſubterfuges.

Bayle dit dans ſon *Dictionnaire*, à l'article de *Lucrece*, « que ceux qui nient » que l'ame ſoit diſtincte de la matiere, » doivent croire tout l'univers animé » ou plein d'ames : que les plantes & les » pierres même ſont des ſubſtances pen- » ſantes ; des ſubſtances qui peuvent bien » ne pas ſentir les odeurs, ne pas voir » les couleurs, ne pas entendre les ſons ; » mais qui doivent néceſſairement avoir » des connoiſſances dans l'hypotheſe des » matérialiſtes ou des atomiſtes ; parce » que les principes matériels ſimples, de » quelque nom qu'on les décore, n'ont » rien de plus précieux que ceux qui » forment une pierre ; & qu'en conſé- » quence ce qui penſe dans un corps, » doit penſer dans un autre. »

Tel eſt le ſophiſme de Bayle ſur une prétendue ſubſtance, à laquelle il eſt clair par cent & cent endroits de ſes ouvrages, qu'il ne croyoit pas plus que la Motte le Vayer, & tant d'autres théologiquement perſiffleurs. Il faudroit avoir l'eſprit bien faux & bien bouché, pour ne pas découvrir l'erreur de ce mauvais raiſonne-

ment. Ce n'eſt point la nature des principes ſolides des corps, qui en fait toute la variété, mais la diverſe configuration de leurs atomes. Ainſi la diverſe diſpoſition des fibres des corps animés, qui ſont faites d'élémens terreſtres collés fortement enſemble; celle des vaiſſeaux qui ſont compoſés de fibres; des membranes qui ſont vaſculeuſes, &c. produit tant d'eſprits différens dans le regne animal, pour ne rien dire de la variété qui ſe trouve dans la conſiſtance & le cours des liqueurs; derniere cauſe qui entre (pour ſa moitié) dans la production des eſprits ou inſtincts dont je parle. Si les corps des autres regnes n'ont ni ſentimens, ni penſées; c'eſt qu'ils ne ſont pas organiſés pour cela comme les hommes & les animaux ſemblables à une eau qui tantôt croupit, tantôt coule, tantôt monte, deſcend, ou s'élance en jet d'eau, ſuivant les cauſes phyſiques & inévitables qui agiſſent ſur elle. Un homme d'eſprit en fait, comme le cheval avec ſon fer tire du feu du caillou. Il n'en doit pas être plus orgueilleux que cet animal. Les montres à répétition ſont de plus grand prix, & non d'une autre nature que les plus ſimples.

Je finirai par une remarque ſur l'opinion que les anciens avoient de la ſpiritualité & de la matérialité. Ils entendoient

par l'une, un aſſemblage de parties matérielles, légeres & déliées, juſqu'à ſembler en effet quelque choſe d'incorporel ou d'immatériel; & par l'autre, ils concevoient des parties peſantes, groſſieres, viſibles, palpables. Ces parties matérielles, appercevables, forment tous les corps par leurs diverſes modifications; tandis que les autres parties imperceptibles, quoique de même nature conſtituent toutes les ames. Entre une *ſubſtance ſpirituelle*, & une *ſubſtance matérielle*, il n'y a donc d'autre différence que celles qu'on met entre les modifications, ou les façons d'être d'une même ſubſtance: & ſelon la même idée, ce qui eſt matériel, peut devenir inſenſiblement ſpirituel, & le devient en effet. Le blanc d'œuf peut ici ſervir d'exemple; lui, qui à force de s'atténuer & de s'affiner au travers des filieres vaſculeuſes infiniment étroites du poulet, forme tous les eſprits nerveux de cet animal. Eh! que l'analogie prouve bien que la lymphe fait la même choſe dans l'homme! Oſeroit-on comparer l'ame aux eſprits animaux, & dire qu'elle ne differe des corps, que comme ceux-ci different des humeurs groſſieres, par le fin tiſſu & l'extrême agilité de ſes atomes?

C'en eſt aſſez & plus qu'il ne faut, ſur l'immortalité de l'ame. Aujourd'hui c'eſt un dogme eſſentiel à la religion, au-

trefois c'étoit une question purement philosophique, comme le christianisme n'étoit qu'une secte, Quelque parti qu'on prit, on ne s'avançoit pas moins dans le sacerdoce. On pouvoit croire l'ame mortelle, quoique spirituelle; ou immortelle, quoique matérielle. Aujourd'hui il est défendu de penser qu'elle n'est pas spirituelle, quoique cette spiritualité ne se trouve nulle part révélée. Et quand elle le seroit, il faudroit ensuite croire à la révélation, ce qui n'est pas une petite affaire pour un philosophe : *hoc opus, hic labor est.*

Fin du premier volume.

TABLE.

Fin de la Table.

AΦ 1
1453137
XXIV
A
40

Digitized by Google



Digitized by Google



